

**EAD DIJON**

**L2 Lettres Modernes**

**Aspects de la poésie française du XIX<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècles**

**TEXTES**

**Hervé Bismuth**

## TABLE

<i>La Chanson de Roland</i> , Laisse LXXXVII (1080).....	7
Chrétien de Troyes, <i>Le Conte du Graal (Perceval)</i> , (≈ 1190).....	7
Rutebeuf, « Mariage Rutebeuf » (1261).....	7
Pétrarque, sonnet 180 du <i>Canzoniere</i> (1374 ?).....	8
François Villon, <i>Le Testament</i> (1480 ?).....	8
François Villon, « Ballade des contre-vérités » (1480 ?).....	9
Pierre de Ronsard, « Ode XVII » ( <i>Odes</i> , I, 1524).....	9
Pierre de Ronsard, « Marie, vous avez la joue » ( <i>Les Amours</i> , 1552-1560).....	10
Pierre de Ronsard, <i>Sonnets pour Hélène</i> , 1 (1578).....	10
Joachim du Bellay, <i>Les Regrets</i> , 1 (1558).....	10
William Shakespeare, <i>Sonnets</i> , 1 (1598).....	11
François de Malherbe, « À la vicomtesse d'Auchy » (1608), <i>Sonnets</i> .....	12
Agrippa d'Aubigné, <i>Misères, Les Tragiques</i> (1616).....	12
Jean de La Fontaine, « Le renard et la cigogne » ( <i>Fables</i> , I, 1668).....	13
André Chénier, <i>Iambes</i> (1794, extrait).....	13
Victor Hugo, préface de 1822 à <i>Odes et ballades</i> .....	14
Victor Hugo, préface de 1826 à <i>Odes et ballades</i> .....	14
Alphonse de Lamartine, préface de 1849 aux <i>Méditations</i> (1820).....	14
Alphonse de Lamartine, « Le Lac » (extrait, 1820).....	14
Alphonse de Lamartine, « L'automne » (extrait, 1820).....	15
Alfred de Musset, <i>La Confession d'un enfant du siècle</i> (1836).....	15
Victor Hugo, « Les Djinns » ( <i>Les Orientales</i> , 1829).....	17
Victor Hugo, « La pente de la rêverie » ( <i>Les Feuilles d'automne</i> , 1831).....	18
Aloysius Bertrand, « L'alchimiste » ( <i>Gaspard de la nuit</i> , 1829 ?).....	18
Alfred de Musset, « À Juana » ( <i>Premières poésies</i> , 1829).....	19
Alfred de Musset, « La nuit de mai » (1835).....	20
Charles Dovalle, « Premier chagrin » (posthume, 1830).....	21
Marceline Desbordes-Valmore, « Dors-tu ? » ( <i>Les Pleurs</i> , 1833).....	21
Gérard de Nerval, « Fantaisie » ( <i>Odelettes</i> , 1834).....	22
Gérard de Nerval, « Une allée du Luxembourg » ( <i>Odelettes</i> , 1834).....	22
Gérard de Nerval, « El Desdichado » ( <i>Les Chimères</i> , 1854).....	23
Théodore de Banville, « Décor », <i>Les Stalactites</i> (1846).....	23
Théodore de Banville, « Sculpteur, cherche avec soin ».....	24
Théophile Gautier, « Préface » ( <i>Émaux et Camées</i> , 1852).....	25
Théophile Gautier, « L'Art » ( <i>Émaux et Camées</i> , 1852).....	26
Théophile Gautier, « Affinités secrètes » ( <i>Émaux et Camées</i> , 1852).....	27
<b>CHARLES BAUDELAIRE</b> .....	29
Charles Baudelaire, « L'albatros » ( <i>Les Fleurs du mal</i> , 1861).....	29
Charles Baudelaire, « Élévation » ( <i>Les Fleurs du mal</i> , 1857).....	29
Charles Baudelaire, « Correspondances » ( <i>Les Fleurs du mal</i> , 1857).....	30
Charles Baudelaire, « Parfum exotique » ( <i>Les Fleurs du mal</i> , 1857).....	30
Charles Baudelaire, « À une passante » ( <i>Les Fleurs du mal</i> , 1857).....	31
Charles Baudelaire, « La chevelure » ( <i>Les Fleurs du mal</i> , 1861).....	31
Charles Baudelaire, « Moesta et errabunda » ( <i>Les Fleurs du mal</i> , 1857).....	32
Charles Baudelaire, « Recueillement » ( <i>Les Fleurs du mal</i> , 1868).....	32

Charles Baudelaire, « La mort des amants » ( <i>Les Fleurs du mal</i> , 1868).....	33
Charles Baudelaire, Projet d'épilogue (1860) .....	33
Charles Baudelaire, « Un hémisphère dans une chevelure ».....	34
Charles Baudelaire, « Le Crépuscule du soir » .....	34
<b>PAUL VERLAINE</b> .....	36
Paul Verlaine, « Monsieur Prudhomme » ( <i>Poèmes saturniens</i> , 1866).....	36
Paul Verlaine, « Initium » ( <i>Poèmes saturniens</i> , 1866).....	36
Paul Verlaine, « Mon rêve familial » ( <i>Poèmes saturniens</i> , 1866) .....	37
Paul Verlaine, « Dans la grotte » ( <i>Fêtes galantes</i> , 1869) .....	37
Paul Verlaine, « Colloque sentimental » ( <i>Fêtes galantes</i> , 1869) .....	37
Paul Verlaine, « Art poétique » (1882, <i>Jadis et Naguère</i> ) .....	38
Paul Verlaine, « Le poète et la muse » (1883, <i>Jadis et Naguère</i> ) .....	39
Comte de Lautréamont, <i>Les Chants de Maldoror</i> (1869), extraits.....	40
Isidore Ducasse, <i>Poésies</i> I (1870).....	40
<b>ARTHUR RIMBAUD</b> .....	41
Arthur Rimbaud, « Ma bohème » ( <i>Les Cahiers de Douai</i> , 1870) .....	41
Arthur Rimbaud, « Vénus Anadyomène » (posthume, 1870) .....	41
Arthur Rimbaud, « Voyelles » ( <i>Poésies 1870-1871</i> ) .....	42
Arthur Rimbaud, « Alchimie du verbe » ( <i>Une saison en enfer</i> , 1873).....	42
Arthur Rimbaud, « Aube » ( <i>Illuminations</i> , 1873-1875).....	42
Arthur Rimbaud, « Enfance », IV ( <i>Illuminations</i> , 1873-1875) .....	43
Arthur Rimbaud, « Mouvement », ( <i>Illuminations</i> , 1873-1875) .....	43
Arthur Rimbaud, Lettre à Georges Izambard, 13 mai 1871 .....	44
Arthur Rimbaud, Lettre à Paul Demeny, 15 mai 1871 .....	44
<b>VERSETS</b> .....	46
Paul Claudel, « 2 <sup>e</sup> ode : L'Esprit et l'eau » ( <i>Cinq grandes odes</i> , 1913).....	46
Léopold Sédar Senghor, « Femme noire », <i>Chants d'ombre</i> (1945).....	46
Saint John Perse, « Chanté par celle qui fut là » (1969).....	47
<b>JORIS-KARL HUYSMANS</b> .....	48
Joris-Karl Huysmans, « Rococo japonais » ( <i>Le Drageoir aux épices</i> , 1874) .....	48
Joris-Karl Huysmans, « L'extase » ( <i>Le Drageoir aux épices</i> , 1874) .....	48
Joris-Karl Huysmans, « Un café » ( <i>Croquis parisiens</i> , 1880).....	48
<b>STÉPHANE MALLARMÉ</b> .....	49
Stéphane Mallarmé, « La Pipe », <i>Proses</i> (1864) .....	49
Stéphane Mallarmé, « Une dentelle s'abolit... », 1887.....	49
Stéphane Mallarmé, « Le Tombeau d'Edgar Poe », 1889.....	50
Stéphane Mallarmé, « Un coup de dés jamais n'abolira le hasard » (1897) .....	50
Stéphane Mallarmé, « Crise de vers » ( <i>Divagations</i> , 1897).....	52
Stéphane Mallarmé, « Sur l'évolution littéraire » (1891).....	52
<b>POÉSIE FIN DE SIÈCLE</b> .....	53
Jules Laforgue, « Complainte de cette bonne vieille lune » .....	53
Jules Laforgue, « Complainte des condoléances au soleil ».....	54
Jules Laforgue, « Complainte des plaintes » ( <i>Les Complaintes</i> , 1885).....	54
José-Maria de Heredia, « La jeune morte » (1893) .....	55

PAUL VALÉRY .....	56
Paul Valéry, « La Fileuse » ( <i>Album de vers anciens</i> , 1920).....	56
Paul Valéry, « L'Amateur de poèmes » ( <i>Album de vers anciens</i> , 1920).....	56
Paul Valéry, <i>La Jeune Parque</i> (1917, début) .....	57
Paul Valéry, « L'abeille » (1920) .....	58
Paul Valéry, « Les pas » (1920) .....	58
Paul Valéry, « Les grenades » (1920).....	59
Paul Valéry, « Le vin perdu » (1920) .....	59
Paul Valéry, « Le cimetière marin » (1920) .....	60
Paul Valéry, « Cantique des colonnes » ( <i>Charmes</i> , 1920) .....	61
Paul Valéry, « Palme » (1920).....	63
 GUILLAUME APOLLINAIRE.....	65
Guillaume Apollinaire, « Zone » ( <i>Alcools</i> , 1913) .....	65
Guillaume Apollinaire, « Les colchiques » ( <i>Alcools</i> , 1913).....	65
Guillaume Apollinaire « Nuit rhénane » ( <i>Alcools</i> , 1913).....	66
Guillaume Apollinaire, Préface pour <i>Les Mamelles de Tirésias</i> (1917) .....	66
Guillaume Apollinaire, Calligramme (1918).....	67
Paul Éluard, « Le fou parle » (1913) .....	68
André Breton, « Rieuse » ( <i>Mont-de-piété</i> , 1914) .....	68
Aragon, [Premier poème connu] (Non publié, 1915) .....	69
André Breton, « Façon » (1918).....	70
Aragon, « Soifs de l'Ouest » (mars 1918).....	70
Aragon, « Charlot mystique » (mai 1918).....	71
Premier <i>Manifeste Dada</i> (Juillet 1916) .....	71
Affiche du Manifeste Dada (1918).....	72
 BLAISE CENDRARS .....	73
Blaise Cendrars, <i>Les Pâques à New-York</i> (1912, extrait).....	73
Blaise Cendrars, <i>Prose du Transsibérien et de la petite Jeanne de France</i> (1913, extraits) ...	74
Blaise Cendrars, « Le Panama ou les Aventures de mes sept oncles (1914, incipit) .....	77
Blaise Cendrars, Hommage à Guillaume Apollinaire (1918).....	77
Blaise Cendrars, « Le ventre de ma mère » (1922) .....	78
 POÉSIE ET VOYAGES .....	80
Paul Claudel, « Octobre » ( <i>Connaissance de l'Est</i> , 1900) .....	80
Victor Segalen, « Écrit avec du sang » ( <i>in</i> « Stèles occidentées »).....	81
Victor Segalen, <i>Équipée</i> (1929).....	81
Saint-John Perse, « Pour fêter une enfance » (1910).....	82
Valéry Larbaud, « Ode » (1913).....	83
Valéry Larbaud, « L'Ancienne gare de Cahors » (1913) .....	83
 L'AVENTURE SURRÉALISTE.....	85
Pierre Unik, « Place Vendôme » (1927).....	85
André Breton, « L'union libre » (1931) .....	85
Henri Michaux , « Le grand combat » ( <i>Qui je fus</i> , 1927).....	86
 ROBERT DESNOS .....	88
Robert Desnos, « Cœur en bouche », <i>Langage cuit</i> (1923).....	88

Robert Desnos, « C'était un bon copain », <i>Langage cuit</i> (1923) .....	88
Robert Desnos « J'ai tant rêvé de toi » (1926) .....	89
Robert Desnos, « Comme » ( <i>Fortunes</i> , 1942).....	89
PAUL ÉLUARD .....	91
Paul Éluard, « L'égalité des sexes » (1924) .....	91
Paul Éluard, « Le jeu de construction » (1924) .....	91
Paul Éluard, « Max Ernst ».....	92
Paul Éluard, « La courbe de tes yeux... » .....	92
Paul Éluard, « L'aube impossible » .....	92
Paul Éluard, « L'évidence poétique » .....	93
JACQUES PRÉVERT .....	94
Jacques Prévert, « Déjeuner du matin », <i>Paroles</i> (1949) .....	94
Jacques Prévert, « Complainte de Vincent » ( <i>Paroles</i> , 1949) .....	94
Jacques Prévert, « Promenade de Picasso » ( <i>Paroles</i> , 1949) .....	95
André Breton, <i>L'air de l'eau</i> (1934) .....	97
André Breton, <i>Fata morgana</i> (1940).....	97
Joyce Mansour, <i>Cris</i> (1953) .....	98
Joyce Mansour, « L'appel amer d'un sanglot » (1965).....	99
Joyce Mansour, « J'ai aimé un homme saturé de lui-même » (1977) .....	99
Annie Le Brun, « Douzième cerne » ( <i>Sur le champ</i> , 1967) .....	100
Annie Le Brun, « Avril » ( <i>Saisons</i> , 1989).....	100
Jacques Audiberti, « À la créole » ( <i>Race des hommes</i> , 1937).....	101
René Char, « Fastes » (1947).....	102
René Char, « Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud ! » (1947) .....	102
René Char, « Allégeance » (1947).....	102
FRANCIS PONGE.....	103
Francis Ponge, « L'orange », ( <i>Le Parti pris des choses</i> , 1942).....	103
Francis Ponge, « L'huître », ( <i>Le Parti pris des choses</i> , 1942) .....	103
Francis Ponge, « Le cageot », ( <i>Le Parti pris des choses</i> , 1942).....	104
RAYMOND QUENEAU .....	104
Raymond Queneau, « Pour un art poétique » .....	104
Raymond Queneau, « Pour un art poétique (suite) » .....	104
Raymond Queneau, « Le peuplier et le roseau » .....	105
Raymond Queneau, « La grenouille qui voulait se faire aussi ronde qu'un œuf » .....	105
(EUGÈNE) GUILLEVIC .....	106
Guillevic, « Le menuisier » ( <i>Terre à bonheur</i> , 1952) .....	106
Guillevic, « Rectangle » ( <i>Euclidiennes</i> , 1967) .....	106
Guillevic, « Art poétique » (1986).....	107
Aragon, <i>Elsa</i> (1959) .....	108
[Vers et prose selon Aragon] (1963) .....	109
POÉSIES ENGAGÉES .....	110
Victor Hugo, « Amis, un dernier mot ! ( <i>Les Feuilles d'automne</i> , 1831) » .....	110
Victor Hugo, « Fonction du poète » ( <i>Les Rayons et les ombres</i> , 1840) .....	111
Victor Hugo, « Réponse à un acte d'accusation » (1834) .....	112

Aragon, « Front rouge » (1931).....	114
Paul Éluard, « Critique de la poésie » (1932).....	114
Aragon, « C » (1941).....	115
Aragon, « Les Yeux d'Elsa » (1942).....	115
Paul Éluard, « Liberté », <i>Poésie et vérité</i> (1942).....	116
Paul Éluard, « Un petit nombre d'intellectuels français [...] » (1943).....	117
Aragon, « Art poétique » ( <i>En français dans le texte</i> , 1943).....	117
Paul Éluard, « Critique de la poésie » (1944).....	119
Robert Desnos, « Le veilleur du Pont-au-Change » (1944) .....	120
<b>POÈTES CONTEMPORAINS</b> .....	123
Jacques Dupin, « Moraines » ( <i>L'Embrasure</i> , 1969).....	123
Philippe Jaccottet, « Paysages avec figures absentes » (1970).....	124
Yves Bonnefoy, « La terre » (1975) .....	124
Yves Bonnefoy, « Dans le leurre des mots », II (2001) .....	125
Yves Bonnefoy, « L'or sans visage » (2001) .....	125
Jacques Roubaud, ε (1967, morceaux) .....	126
Jacques Roubaud, <i>Chutes, rebonds et autres poèmes simples</i> (2021, morceaux choisis) .....	127
Michel Deguy, <i>Arrêts fréquents</i> (morceau, 1990).....	128
Michel Deguy, « Étant donnée... » (1993).....	128
Michel Deguy, <i>À ce qui n'en finit pas</i> (1995, incipit) .....	128
Michel Deguy, « Tu ne tueras point » (2003).....	129
Jean Ristat, « Le Feu » ( <i>Tombeau de Monsieur Aragon</i> , 1983).....	130
Jean Ristat, <i>La Mort de l'aimé</i> (1998, extrait).....	130
Olivier Barbarant, « Ode à Bérénice » (extrait, 1998).....	131
Franck Venaille, <i>La Descente de l'Escaut</i> (1995, morceaux) .....	132
Claude Ber, « Ce qui reste » ( <i>La mort n'est jamais comme</i> , 2004).....	133
Dominique Fourcade, « En laisse » (2005) .....	134
Alain Duault, « Van Gogh » ( <i>Les sept prénoms du vent</i> , 2013).....	136
Alain Duault, « La chanteuse » ( <i>Les sept prénoms du vent</i> , 2013) .....	136
Alain Duault, « Baudelaire » ( <i>Les sept prénoms du vent</i> , 2013).....	137
Alain Duault, « Catherine » ( <i>Les sept prénoms du vent</i> , 2013).....	137
Pierre Alferi, <i>et la rue</i> (2018, extrait) .....	138
Pierre Alfieri, <i>la sirène de Satan</i> (2 morceaux choisis, 2019).....	139
Jean Christophe Bailly, « Fin de la visite (le 21 août 2021) ».....	140

**La Chanson de Roland, Laisse LXXXVII (1080)**

Rollanz est proz e Olivers est sages,  
Ambedui unt merveillus vasselage.  
Puis que il sunt as chevaux e as armes,  
Ja pur murir n'eschiverunt bataille.  
Bon sunt li cunte, e lur paroles haltes.  
Felun païen par grant irur chevalchent.  
Dist Olivers : « Rollant, veez en alques.  
« Cist nus sunt près, mais trop nus est loinz Carles.  
« Vostre olifan suner vus ne l' deignastes ;  
« Fust i li Reis, n'i oüssum damage.  
« Gardez amunt devers les porz d'Espagne,  
« Veeir poez dolent la rere-guarde.  
« Ki ceste fait, jamais n'en ferat altre. »

*Roland est preux, mais Olivier est sage ; Ils sont tous deux de merveilleux courage. Puis d'ailleurs qu'ils sont à cheval et en armes, ils aimeraient mieux mourir que d'esquiver la bataille.*

*Les comtes ont l'âme bonne, et leurs paroles sont élevées... Férons païens chevauchent à grande allure :*

*« Voyez un peu, Roland, dit Olivier ; Les voici, les voici près de nous, et Charles est trop loin.*

*Ah ! vous n'avez pas voulu sonner de votre cor ; Si le grand Roi était ici, nous n'aurions rien à craindre. Jetez les yeux là-haut, vers les monts d'Espagne : Vous y verrez dolente arrière-garde. Tel s'y trouve aujourd'hui, qui plus jamais ne sera dans une autre. »*

**Chrétien de Troyes, Le Conte du Graal (Perceval), (≈ 1190)**

[...]  
Ce fu au tans qu'arbre florissent,  
Foillent bochaische, pré verdissent  
Et cil oisel an lor latin  
Docemant chantent au matin  
Et tote riens de joie enflame  
que li filz a la veve dame  
de la Gaste Forest soutainne  
se leva, et ne li fu painne  
que il sa sele ne meist  
sor son chaceor et preïst  
iii. javeloz [...].  
.

*C'était au temps où les arbres fleurissent, les bois se feuillent, les prés verdissent, où les oiseaux dans leur latin avec douceur chantent au matin, et où toute chose s'enflamme de joie [...]. Le fils de la veuve de la forêt déserte solitaire se leva et n'eut aucune peine à seller son cheval de chasse et à prendre trois javelots [...].*

**Rutebeuf, « Mariage Rutebeuf » (1261)**

En l'an de l'incarnacion  
Viiij. jors apres la nascion

Jhésu qui soufri passion  
En l'an soissante  
Qu'arbres n'a foille oisel ne chante,  
Fis je toute la rien dolante  
Qui de cuer m'aime  
Nis li musars musart me clame

*En l'année de l'Incarnation, huit jours après la naissance / de Jésus qui souffrit la Passion, / En l'an soixante<sup>1</sup>, / quand l'arbre n'a pas de feuille, que l'oiseau ne chante pas, / j'ai fait le malheur de la créature / qui m'aime de tout son cœur. / Même le sot me traite de sot.*

**Pétrarque, sonnet 180 du Canzoniere (1374 ?)**

Po, ben puo' tu portartene la scorza  
di me con tue possenti et rapide onde,  
ma lo spirto ch'iv'entro si nasconde  
non cura né di tua né d'altrui forza ;

lo qual senz'alternar poggia con orza  
dritto perl'aure suo desir seconde,  
battendo l'ali verso l'aurea fronde,  
l'acqua e 'l vento e la vela e i remi sforza.

Re degli altri, superbo altero fiume,  
che 'ncontri 'l sol quando e'ne mena 'l giorno,  
e 'n ponente abbandoni un piú bel lume,

tu te ne vai col mio mortal sul corno ;  
l'altro coverto d'amorose piume  
torna volando al suo dolce soggiorno.

*Tu peux bien emporter, Pô, avec toi l'écorce / De moi-même en tes flots rapides et puissants,  
Mais intérieurement l'esprit dissimulé / N'a cure de ta force ni de celle d'autrui ;  
Lui, et sans nul besoin de changer ses amures / Tout droit par l'aure à son désir propice  
Volant à tire d'aile aux frondaisons de l'or, / Triomphe d'eau, de vent, de voiles et de rames.  
Fleuve altier et superbe, de tous les autres roi, / Qui cours vers le soleil nous amenant le jour  
Et laisses au couchant un astre bien plus beau,  
Tu t'en vas emportant mon cros dessus ta corne, / Mais le reste, couvert d'un pennage d'amour,  
S'en retourne en volant à sa douce demeure.*

**François Villon, Le Testament (1480 ?)<sup>2</sup>**

En l'an de mon trentiesme aage,  
Que toutes mes hontes j'eus beues,  
Ne du tout fol, ne du tout sage,

---

<sup>1</sup> 1260.

<sup>2</sup> Incipit.



Non obstant maintes peines eues,  
Lesquelles j'ay toutes receues  
Soubz la main Thibault d'Aussigny...  
S'evesque il est, seignant les rues,  
Qu'il soit le mien je le regny.

*En l'an de ma trentième année, / Après avoir bu toutes mes hontes,  
Ni tout à fait fou ni tout à fait sage, / Malgré maintes peines subies,  
Lesquelles j'ai toutes reçues / Quand j'étais aux mains de Thibaut d'Aussigny...  
S'il est évêque et bénit les rues, / Je nie qu'il soit le mien.*

**François Villon, « Ballade des contre-vérités » (1480 ?)**

Voulez-vous que verté vous die ?  
Il n'est jouer qu'en maladie,  
Lettre grave que tragedie,  
Lasche homme que chevalereux,  
Orrible son que melodie,  
Ne bien conseillé qu'amoureux<sup>3</sup>.

**Pierre de Ronsard, « Ode XVII » (Odes, I, 1524)**

À Cassandre.

Mignonne, allons voir si la rose  
Qui ce matin avait déclose  
Sa robe de pourpre au soleil,  
A point perdu cette vesprée  
Les plis de sa robe pourprée,  
Et son teint au vôtre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,  
Mignonne, elle a dessus la place  
Las ! las ses beautez laissé cheoir !  
Ô vrayment marastre Nature,  
Puis qu'une telle fleur ne dure  
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, mignonne,  
Tandis que vostre âge fleuronne  
En sa plus verte nouveauté,  
Cueillez, cueillez vostre jeunesse :  
Comme à ceste fleur la vieillesse  
Fera ternir vostre beauté.

---

<sup>3</sup> « Voulez-vous que je vous dise la vérité ? Il y a amusement seulement dans la maladie, sincérité seulement dans le mensonge, lâcheté seulement dans la bravoure, cacophonie seulement dans la mélodie, et homme bien conseillé seulement s'il est amoureux. »

**Pierre de Ronsard, « Marie, vous avez la joue » (*Les Amours*, 1552-1560)**

Marie, vous avez la joue aussi vermeille  
Qu'une rose de mai, vous avez les cheveux  
De couleur de châtaigne, entrefrisés de nœuds,  
Gentement tortillés tout autour de l'oreille.

Quand vous étiez petite, une mignarde abeille  
Dans vos lèvres forma son doux miel savoureux.  
Amour laissa ses traits dans vos yeux rigoureux,  
Python<sup>4</sup> vous fit la voix à nulle autre pareille.

Vous avez les tétins comme deux monts de lait,  
Qui pommellent ainsi qu'au printemps nouvelet  
Pommellent deux boutons que leur châsse environne.

De Junon sont vos bras, des Grâces votre sein,  
Vous avez de l'Aurore et le front, et la main,  
Mais vous avez le cœur d'une fière lionne.

**Pierre de Ronsard, *Sonnets pour Hélène*, 1 (1578)**

Je plante en ta faveur cet arbre de Cybèle,  
Ce pin, où tes honneurs se liront tous les jours :  
J'ai gravé sur le tronc nos noms et nos amours,  
Qui croîtront à l'envi de l'écorce nouvelle.

Faunes qui habitez ma terre paternelle,  
Qui menez sur le Loir vos danses et vos tours,  
Favorisez la plante et lui donnez secours,  
Que l'Été ne la brûle, et l'Hiver ne la gèle.

Pasteur, qui conduiras en ce lieu ton troupeau,  
Flageolant une Églogue en ton tuyau d'aveine,  
Attache tous les ans à cet arbre un tableau,

Qui témoigne aux passants mes amours et ma peine ;  
Puis l'arrosant de lait et du sang d'un agneau,  
Dis : « Ce pin est sacré, c'est la plante d'Hélène. »

**Joachim du Bellay, *Les Regrets*, 1 (1558)**

Je ne veux point fouiller au sein de la nature,  
Je ne veux point chercher l'esprit de l'univers,  
Je ne veux point sonder les abîmes couverts,  
Ni dessiner du ciel la belle architecture.

Je ne peins mes tableaux de si riche peinture,

---

<sup>4</sup> Déesse de la persuasion.

Et si hauts arguments ne recherche à mes vers :  
Mais suivant de ce lieu les accidents divers,  
Soit de bien, soit de mal, j'écris à l'aventure.

Je me plains à mes vers, si j'ai quelque regret :  
Je me ris avec eux, je leur dis mon secret,  
Comme étant de mon cœur les plus sûrs secrétaires.

Aussi ne veux-je tant les peigner et friser,  
Et de plus braves noms ne les veux déguiser  
Que de papiers journaux ou bien de commentaires.

**William Shakespeare, Sonnets, 1 (1598)**

From fairest creatures we desire increase,  
That thereby beauty's rose might never die,  
But as the ripper should by time decease,  
His tender heir might bear his memory;  
But thou, contracted to thine own bright eyes,  
Feed'st thy light's flame with self-substantial fuel,  
Making a famine where abundance lies,  
Thyself thy foe, to thy sweet self too cruel.  
Thou, that art now the world's fresh ornament  
And only herald to the gaudy spring,  
Within thine own bud buriest thy content  
And, tender churl, mak'st waste in niggarding.  
    Pity the world, or else this glutton be,  
    To eat the world's due, by the grave and thee.

**François de Malherbe, « À la vicomtesse d'Auchy » (1608), *Sonnets***

Beaux et grands bâtiments d'éternelle structure,  
Superbes de matière, et d'ouvrages divers,  
Où le plus digne roi qui soit en l'univers  
Aux miracles de l'art fait céder la nature :

Beau parc et beaux jardins qui, dans votre clôture,  
Avez toujours des fleurs et des ombrages verts,  
Non sans quelque démon qui défend aux hivers  
D'en effacer jamais l'agréable peinture :

Lieux qui donnez aux cœurs tant d'aimables désirs,  
Bois, fontaines, canaux, si parmi vos plaisirs  
Mon humeur est chagrine et mon visage triste,

Ce n'est point qu'en effet vous n'avez des appas ;  
Mais, quoi que vous ayez, vous n'avez point Caliste ;  
Et moi, je ne vois rien quand je ne la vois pas.

**Agrippa d'Aubigné, *Misères, Les Tragiques* (1616)**

[...]

Je veux peindre la France une mère affligée,  
Qui est entre ses bras de deux enfants chargée.  
Le plus fort, orgueilleux, empoigne les deux bouts  
Des tétins nourriciers ; puis, à force de coups  
D'ongles, de poings, de pieds, il brise le partage  
Dont nature donnait à son besson<sup>5</sup> l'usage :  
Ce voleur acharné, cet Ésaü malheureux,  
Fait dégât du doux lait qui doit nourrir les deux,  
Si que<sup>6</sup>, pour arracher à son frère la vie,  
Il méprise la sienne et n'en a plus d'envie ;  
Lors son Jacob, pressé d'avoir jeûné meshuy<sup>7</sup>,  
Ayant dompté longtemps en son cœur son ennui,  
À la fin se défend, et sa juste colère  
Rend à l'autre un combat dont le champ est la mère.

[...]

---

<sup>5</sup> Jumeau.

<sup>6</sup> Au point que.

<sup>7</sup> À présent.

**Jean de La Fontaine, « Le renard et la cigogne » (*Fables*, I, 1668)**

Compère le Renard se mit un jour en frais,  
et retint à dîner commère la Cigogne.  
Le régal fût petit et sans beaucoup d'apprêts :  
Le galant pour toute besogne,  
Avait un brouet clair ; il vivait chichement.  
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :  
La Cigogne au long bec n'en put attraper miette ;  
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.  
Pour se venger de cette tromperie,  
A quelque temps de là, la Cigogne le prie.  
"Volontiers, lui dit-il ; car avec mes amis  
Je ne fais point cérémonie. "  
A l'heure dite, il courut au logis  
De la Cigogne son hôtesse ;  
Loua très fort la politesse ;  
Trouva le dîner cuit à point :  
Bon appétit surtout ; Renards n'en manquent point.  
Il se réjouissait à l'odeur de la viande  
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.  
On servit, pour l'embarrasser,  
En un vase à long col et d'étroite embouchure.  
Le bec de la Cigogne y pouvait bien passer ;  
Mais le museau du sire était d'autre mesure.  
Il lui fallut à jeun retourner au logis,  
Honteux comme un Renard qu'une Poule aurait pris,  
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.  
Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :  
Attendez-vous à la pareille.

**André Chénier, *Iambes* (1794, extrait)**

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre  
Anime la fin d'un beau jour,  
Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre.  
Peut-être est-ce bientôt mon tour ;  
Peut-être avant que l'heure en cercle promenée  
Ait posé sur l'email brillant,  
Dans les soixante pas où sa route est bornée,  
Son pied sonore et vigilant,  
Le sommeil du tombeau pressera ma paupière !  
Avant que de ses deux moitiés  
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,  
Peut-être en ces murs effrayés  
Le messenger de mort, noir recruteur des ombres,  
Escorté d'infâmes soldats,  
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres.

### **Victor Hugo, préface de 1822 à *Odes et ballades***

Au reste, le domaine de la poésie est illimité. Sous le monde réel, il existe un monde idéal, qui se montre resplendissant à l'œil de ceux que des méditations graves ont accoutumés à voir dans les choses plus que les choses. Les beaux ouvrages de poésie en tout genre, soit en vers, soit en prose, qui ont honoré notre siècle, ont révélé cette vérité, à peine soupçonnée auparavant, que la poésie n'est pas dans la forme des idées, mais dans les idées elles-mêmes. La poésie, c'est tout ce qu'il y a d'intime dans tout.

### **Victor Hugo, préface de 1826 à *Odes et ballades***

Le poète ne doit avoir qu'un modèle, la nature ; qu'un guide, la vérité. Il ne doit pas écrire avec ce qui a été écrit, mais avec son âme et avec son cœur. De tous les livres qui circulent entre les mains des hommes, deux seuls doivent être étudiés par lui, Homère et la Bible. C'est que ces deux livres vénérables, les premiers de tous par leur date et par leur valeur, presque aussi anciens que le monde, sont eux mêmes deux mondes pour la pensée. On y retrouve en quelque sorte la création tout entière considérée sous son double aspect, dans Homère par le génie de l'homme, dans la Bible par l'esprit de Dieu.

### **Alphonse de Lamartine, préface de 1849 aux *Méditations* (1820)**

J'étais né impressionnable et sensible. Ces deux qualités sont les deux premiers éléments de toute poésie. Les choses extérieures à peine aperçues laissaient une vive et profonde empreinte en moi ; et quand elles avaient disparu de mes yeux, elles se répercutaient et se conservaient présentes dans ce qu'on nomme l'*imagination*, c'est-à-dire la mémoire, qui revoit et qui repeint en nous. Mais de plus, ces images ainsi revues et repeintes se transformaient promptement en sentiment. Mon âme animait ces images, mon cœur se mêlait à ces impressions. J'aimais et j'incorporais en moi ce qui m'avait frappé. J'étais une glace vivante qu'aucune poussière de ce monde n'avait encore ternie, et qui réverbérait l'œuvre de Dieu ! De là à chanter ce cantique intérieur qui s'élève en nous, il n'y avait pas loin. Il ne me manquait que la voix. Cette voix que je cherchais et qui balbutiait sur mes lèvres d'enfant, c'était la poésie.

### **Alphonse de Lamartine, « Le Lac » (extrait, 1820)**

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,  
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,  
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges  
Jeter l'ancre un seul jour ?

Ô lac ! l'année à peine a fini sa carrière,  
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,  
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre  
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissois ainsi sous ces roches profondes,  
Ainsi tu te brisois sur leurs flancs déchirés,  
Ainsi le vent jetoit l'écume de tes ondes  
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;  
On n'entendoit au loin, sur l'onde et sous les cieux,

Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence  
Tes flots harmonieux.

Tout-à-coup des accents inconnus à la terre  
Du rivage charmé frappèrent les échos ;  
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère  
Laisa tomber ces mots :

« Ô temps ! suspends ton vol ; et vous, heures propices  
« Suspendez votre cours :  
« Laissez-nous savourer les rapides délices  
« Des plus beaux de nos jours !

[...]

**Alphonse de Lamartine, « L'automne » (extrait, 1820)**

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure !  
Feuillages jaunissants sur les gazons épars !  
Salut, derniers beaux jours ! le deuil de la nature  
Convient à la douleur, et plaît à mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire ;  
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,  
Ce soleil pâissant, dont la faible lumière  
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,  
À ses regards voilés je trouve plus d'attraits ;  
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire  
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

[...]

**Alfred de Musset, *La Confession d'un enfant du siècle*<sup>8</sup> (1836)**

Pendant les guerres de l'empire, tandis que les maris et les frères étaient en Allemagne, les mères inquiètes avaient mis au monde une génération ardente, pâle, nerveuse. Conçus entre deux batailles, élevés dans les collèges aux roulements des tambours, des milliers d'enfants se regardaient entre eux d'un œil sombre, en essayant leurs muscles chétifs. De temps en temps leurs pères ensanglantés apparaissaient, les soulevaient sur leurs poitrines chamarrées d'or, puis les posaient à terre et remontaient à cheval.

---

<sup>8</sup> Chapitre II, extraits.

Un seul homme était en vie alors en Europe ; le reste des êtres tâchait de se remplir les poumons de l'air qu'il avait respiré. Chaque année, la France faisait présent à cet homme de trois cent mille jeunes gens ; et lui, prenant avec un sourire cette fibre nouvelle arrachée au cœur de l'humanité, il la tordait entre ses mains, et en faisait une corde neuve à son arc ; puis il posait sur cet arc une de ces flèches qui traversèrent le monde, et s'en furent tomber dans une petite vallée d'une île déserte, sous un saule pleureur.

[...]

Cependant l'immortel Empereur était un jour sur une colline à regarder sept peuples s'égorger ; comme il ne savait pas encore s'il serait le maître du monde ou seulement de la moitié, Azraël passa sur la route ; il l'effleura du bout de l'aile, et le poussa dans l'Océan. Au bruit de sa chute, les vieilles croyances moribondes se redressèrent sur leurs lits de douleur, et, avançant leurs pattes crochues, toutes les royales araignées découpèrent l'Europe, et de la pourpre de César se firent un habit d'Arlequin.

[...]

Alors ces hommes de l'Empire, qui avaient tant couru et tant égorgé, embrassèrent leurs femmes amaigries et parlèrent de leurs premières amours ; ils se regardèrent dans les fontaines de leurs prairies natales, et ils s'y virent si vieux, si mutilés, qu'ils se souvinrent de leurs fils, afin qu'on leur fermât les yeux. Ils demandèrent où ils étaient ; les enfants sortirent des collèges, et ne voyant plus ni sabres, ni cuirasses, ni fantassins, ni cavaliers, ils demandèrent à leur tour où étaient leurs pères. Mais on leur répondit que la guerre était finie, que César était mort, et que les portraits de Wellington et de Blücher étaient suspendus dans les antichambres des consulats et des ambassades, avec ces deux mots au bas : *Salvatoribus mundi*.

Alors il s'assit sur un monde en ruines une jeunesse soucieuse. Tous ces enfants étaient des gouttes d'un sang brûlant qui avait inondé la terre ; ils étaient nés au sein de la guerre, pour la guerre. Ils avaient rêvé pendant quinze ans des neiges de Moscou et du soleil des Pyramides ; on les avait trempés dans le mépris de la vie comme de jeunes épées. Ils n'étaient pas sortis de leurs villes, mais on leur avait dit que par chaque barrière de ces villes on allait à une capitale d'Europe. Ils avaient dans la tête tout un monde ; ils regardaient la terre, le ciel, les rues et les chemins ; tout cela était vide, et les cloches de leurs paroisses résonnaient seules dans le lointain.

[...]

Les enfants regardaient tout cela, pensant toujours que l'ombre de César allait débarquer à Cannes et souffler sur ces larves ; mais le silence continuait toujours, et l'on ne voyait flotter dans le ciel que la pâleur des lis. Quand les enfants parlaient de gloire, on leur disait : Faites-vous prêtres ; quand ils parlaient d'ambition : Faites-vous prêtres ; d'espérance, d'amour, de force, de vie : Faites-vous prêtres.

[...]

Il leur restait donc le présent, l'esprit du siècle, ange du crépuscule, qui n'est ni la nuit ni le jour ; ils le trouvèrent assis sur un sac de chaux plein d'ossements, serré dans le manteau des égoïstes, et grelottant d'un froid terrible. L'angoisse de la mort leur entra dans l'âme à la vue de ce spectre moitié momie et moitié fœtus ; ils s'en approchèrent comme le voyageur à qui l'on montre à Strasbourg la fille d'un vieux comte de Sarverden, embaumée dans sa parure de fiancée. Ce squelette enfantin fait frémir, car ses mains fluettes et livides portent l'anneau des épousées, et sa tête tombe en poussière au milieu des fleurs d'oranger.



**Victor Hugo, « Les Djinns » (*Les Orientales*, 1829)**

Murs, ville,  
Et port,  
Asile  
De mort,  
Mer grise  
Où brise  
La brise,  
Tout dort.

Dans la plaine  
Naît un bruit.  
C'est l'haleine  
De la nuit.  
Elle brame  
Comme une âme  
Qu'une flamme  
Toujours suit !

La voix plus haute  
Semble un grelot.  
D'un nain qui saute  
C'est le galop.  
Il fuit, s'élance,  
Puis en cadence  
Sur un pied danse  
Au bout d'un flot.

La rumeur approche.  
L'écho la redit.  
C'est comme la cloche  
D'un couvent maudit ;  
Comme un bruit de foule,  
Qui tonne et qui roule,  
Et tantôt s'écroule,  
Et tantôt grandit,

Dieu ! la voix sépulcrale  
Des Djinns !... Quel bruit ils font !  
Fuyons sous la spirale  
De l'escalier profond.  
Déjà s'éteint ma lampe,  
Et l'ombre de la rampe,  
Qui le long du mur rampe,  
Monte jusqu'au plafond.

C'est l'essaim des Djinns qui passe,  
Et tourbillonne en sifflant !  
Les ifs, que leur vol fracasse,  
Craquent comme un pin brûlant.  
Leur troupeau, lourd et rapide,

Volant dans l'espace vide,  
Semble un nuage livide  
Qui porte un éclair au flanc.

Ils sont tout près ! - Tenons fermée  
Cette salle, où nous les narguons.  
Quel bruit dehors ! Hideuse armée  
De vampires et de dragons !  
La poutre du toit descellée  
Ploie ainsi qu'une herbe mouillée,  
Et la vieille porte rouillée  
Tremble, à déraciner ses gonds !

Cris de l'enfer ! voix qui hurle et qui pleure !  
L'horrible essaim, poussé par l'aquilon,  
Sans doute, ô ciel ! s'abat sur ma demeure.  
Le mur fléchit sous le noir bataillon.  
La maison crie et chancelle penchée,  
Et l'on dirait que, du sol arrachée,  
Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,  
Le vent la roule avec leur tourbillon !

[...]

Les Djinns funèbres,  
Fils du trépas,  
Dans les ténèbres  
Pressent leurs pas ;  
Leur essaim gronde :  
Ainsi, profonde,  
Murmure une onde  
Qu'on ne voit pas.

Ce bruit vague  
Qui s'endort,  
C'est la vague  
Sur le bord ;  
C'est la plainte,  
Presque éteinte,  
D'une sainte  
Pour un mort.

On doute  
La nuit...  
J'écoute :  
- Tout fuit,  
Tout passe  
L'espace  
Efface  
Le bruit.

**Victor Hugo, « La pente de la rêverie » (*Les Feuilles d'automne*, 1831)<sup>9</sup>**

*Obscuritate rerum verba saepe obscurantur.*<sup>10</sup>  
Gervasius Tilberiensis

Amis, ne creusez pas vos chères rêveries ;  
Ne fouillez pas le sol de vos plaines fleuries ;  
Et, quand s'offre à vos yeux un océan qui dort,  
Nagez à la surface ou jouez sur le bord.  
Car la pensée est sombre ! Une pente insensible  
Va du monde réel à la sphère invisible ;  
La spirale est profonde, et quand on y descend  
Sans cesse se prolonge et va s'élargissant,  
Et pour avoir touché quelque énigme fatale,  
De ce voyage obscur souvent on revient pâle !

L'autre jour, il venait de pleuvoir, car l'été,  
Cette année, est de bise et de pluie attristé,  
Et le beau mois de mai dont le rayon nous leurre,  
Prend le masque d'avril qui sourit et qui pleure.  
[...]

**Aloysius Bertrand, « L'alchimiste » (*Gaspard de la nuit*, 1829 ?)**

Notre art s'apprend en deux manières, c'est à savoir par enseignement  
d'un maître, bouche à bouche, et non autrement, ou par inspiration et  
révélation divines ; ou bien par livres lesquels sont moult obscurs et  
embrouillez ; et pour en iceux trouver accordance et vérité moult convient  
estre subtil, patient, studieux et vigilant.  
*La clef des secrets de philosophie* de Pierre Vicot.

Rien encore ! — Et vainement ai-je feuilleté pendant trois jours et trois nuits, aux blafardes lueurs de la lampe, les livres hermétiques de Raymond Lulle.

Non, rien, si ce n'est, avec le sifflement de la cornue étincelante, les rires moqueurs d'une salamandre qui se fait un jeu de troubler mes méditations.

Tantôt elle attache un pétard à un poil de ma barbe, tantôt elle me décoche de son arbalète un trait de feu dans mon manteau.

Ou bien fourbit-elle son armure, c'est alors la cendre du fourneau qui souffle sur les pages de mon formulaire et sur l'encre de mon écritoire.

Et la cornue toujours plus étincelante siffle le même air que le diable, quand saint Éloi lui tenaille le nez dans sa forge.

Mais rien encore ! — Et pendant trois autres jours et trois autres nuits je feuilletterai, aux blafardes lueurs de la lampe, les livres hermétiques de Raymond Lulle !

---

<sup>9</sup> Incipit.

<sup>10</sup> « C'est l'obscurité des choses qui rend souvent les mots obscurs. »

**Alfred de Musset, « À Juana » (*Premières poésies*, 1829)**

O ciel ! je vous revois, madame,  
De tous les amours de mon âme  
Vous le plus tendre et le premier.  
Vous souvient-il de notre histoire ?  
Moi, j'en ai gardé la mémoire :  
C'était, je crois, l'été dernier.

Ah ! marquise, quand on y pense,  
Ce temps qu'en folie on dépense,  
Comme il nous échappe et nous fuit !  
Sais-tu bien, ma vieille maîtresse,  
Qu'à l'hiver, sans qu'il y paraisse,  
J'aurai vingt ans, et toi dix-huit ?

Eh bien ! m'amour, sans flatterie,  
Si ma rose est un peu pâlie,  
Elle a conservé sa beauté.  
Enfant ! jamais tête espagnole  
Ne fut si belle, ni si folle.  
Te souviens-tu de cet été ?

De nos soirs, de notre querelle ?  
Tu me donnas, je me rappelle,  
Ton collier d'or pour m'apaiser,  
Et pendant trois nuits, que je meure,  
Je m'éveillai tous les quarts d'heure,  
Pour le voir et pour le baiser.

Et ta duègne, ô duègne damnée !  
Et la diabolique journée  
Où tu pensas faire mourir,  
O ma perle d'Andalousie,  
Ton vieux mari de jalousie,  
Et ton jeune amant de plaisir !

Ah ! prenez-y garde, marquise,  
Cet amour-là, quoi qu'on en dise,  
Se retrouvera quelque jour.  
Quand un cœur vous a contenue,  
Juana, la place est devenue  
Trop vaste pour un autre amour.

Mais que dis-je ? ainsi va le monde.  
Comment lutterais-je avec l'onde  
Dont les flots ne reculent pas ?  
Ferme tes yeux, tes bras, ton âme ;  
Adieu, ma vie, adieu, madame,  
Ainsi va le monde ici-bas.

Le temps emporte sur son aile  
Et le printemps et l'hirondelle,  
Et la vie et les jours perdus ;  
Tout s'en va comme la fumée,  
L'espérance et la renommée,  
Et moi qui vous ai tant aimée,  
Et toi qui ne t'en souviens plus !

**Alfred de Musset, « La nuit de mai » (1835<sup>11</sup>)**

LA MUSE

Poète, prends ton luth et me donne un baiser ;  
La fleur de l'égantier sent ses bourgeons éclore,  
Le printemps naît ce soir ; les vents vont s'embraser ;  
Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,  
Aux premiers buissons verts commence à se poser.  
Poète, prends ton luth, et me donne un baiser.

LE POÈTE

Comme il fait noir dans la vallée !  
J'ai cru qu'une forme voilée  
Flottait là-bas sur la forêt.  
Elle sortait de la prairie ;  
Son pied rasait l'herbe fleurie ;  
C'est une étrange rêverie ;  
Elle s'efface et disparaît.

LA MUSE

Poète, prends ton luth ; la nuit, sur la pelouse,  
Balance le zéphyr dans son voile odorant.  
La rose, vierge encor, se referme jalouse  
Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant.  
Écoute ! tout se tait ; songe à ta bien-aimée.  
Ce soir, sous les tilleuls, à la sombre ramée  
Le rayon du couchant laisse un adieu plus doux.  
Ce soir, tout va fleurir : l'immortelle nature  
Se remplit de parfums, d'amour et de murmure,  
Comme le lit joyeux de deux jeunes époux.

LE POÈTE

Pourquoi mon cœur bat-il si vite ?  
Qu'ai-je donc en moi qui s'agite  
Dont je me sens épouvanté ?  
Ne frappe-t-on pas à ma porte ?  
Pourquoi ma lampe à demi morte  
M'éblouit-elle de clarté ? [...]

---

<sup>11</sup> Extrait.

**Charles Dovalle, « Premier chagrin » (posthume, 1830)**

Le bassin est uni : sur son onde limpide  
Pas un souffle de vent ne soulève une ride ;  
Au lever du soleil, chaque flot argenté  
Court, par un autre flot sans cesse reflété ;  
Il répète ses fleurs, comme un miroir fidèle ;  
Mais la pointe des joncs sur la rive a tremblé...  
Près du bord, qu'elle rase, a crié l'hirondelle...  
Et l'azur du lac s'est troublé !

Au sein du bois humide, où chaque feuille est verte,  
Où le gazon touffu boit la rosée en pleurs,  
Où l'espoir des beaux jours rit dans toutes les fleurs,  
Aux baisers du printemps, la rose s'est ouverte ;  
Mais au fond du calice un insecte caché  
Vit, déchirant la fleur de sa dent acérée...  
Et la rose languit, pâle et décolorée  
Sur son calice desséché !

Un passé tout rempli de chastes jouissances,  
Des baisers maternels, du calme dans le port ;  
Un présent embelli de vagues espérances  
Et de frais souvenirs... amis, voilà mon sort !  
L'avenir n'a pour moi qu'un gracieux sourire ;  
J'ai dix-huit ans ! mon âge est presque le bonheur...  
Je devrais être heureux... non ! mon âme désire...  
Et j'ai du chagrin dans le cœur !...

**Marceline Desbordes-Valmore, « Dors-tu ? » (*Les Pleurs*, 1833)**

Et toi ! dors-tu quand la nuit est si belle,  
Quand l'eau me cherche et me fuit comme toi ;  
Quand je te donne un cœur longtemps rebelle ?  
Dors-tu, ma vie ! ou rêves-tu de moi ?

Démêles-tu, dans ton âme confuse,  
Les doux secrets qui brûlent entre nous ?  
Ces longs secrets dont l'amour nous accuse,  
Viens-tu les rompre en songe à mes genoux ?

As-tu livré ta voix tendre et hardie  
Aux fraîches voix qui font trembler les fleurs ?  
Non ! c'est du soir la vague mélodie ;  
Ton souffle encor n'a pas séché mes pleurs !

Garde toujours ce douloureux empire  
Sur notre amour qui cherche à nous trahir :  
Mais garde aussi son mal dont je soupire ;  
Son mal est doux, bien qu'il fasse mourir !

**Gérard de Nerval, « Fantaisie » (*Odelettes*, 1834)**

Il est un air pour qui je donnerais  
Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber<sup>12</sup>,  
Un air très vieux, languissant et funèbre,  
Qui pour moi seul a des charmes secrets.

Or, chaque fois que je viens à l'entendre,  
De deux cents ans mon âme rajeunit :  
C'est sous Louis Treize... — et je crois voir s'étendre  
Un coteau vert que le couchant jaunit ;

Puis un château de brique à coins de pierre,  
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,  
Ceint de grands parcs, avec une rivière  
Baignant des pieds, qui coule entre des fleurs.

Puis une dame, à sa haute fenêtre,  
Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens...  
Que, dans une autre existence, peut-être,  
J'ai déjà vue — et dont je me souviens !

**Gérard de Nerval, « Une allée du Luxembourg » (*Odelettes*, 1834)**

Elle a passé, la jeune fille  
Vive et preste comme un oiseau  
À la main une fleur qui brille,  
À la bouche un refrain nouveau.

C'est peut-être la seule au monde  
Dont le cœur au mien répondrait,  
Qui venant dans ma nuit profonde  
D'un seul regard l'éclaircirait !

Mais non, – ma jeunesse est finie ...  
Adieu, doux rayon qui m'as lui, –  
Parfum, jeune fille, harmonie...  
Le bonheur passait, – il a fui !

---

<sup>12</sup> Prononcer *Wèbre*, à l'allemande.

**Gérard de Nerval, « El Desdichado » (*Les Chimères*, 1854)**

Je suis le Ténébreux, - le Veuf, - l'Inconsolé,  
Le Prince d'Aquitaine à la Tour abolie :  
Ma seule Étoile est morte, - et mon luth constellé  
Porte le Soleil noir de la Mélancolie.

Dans la nuit du Tombeau, Toi qui m'as consolé,  
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,  
La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé,  
Et la treille où le Pampre à la Rose s'allie.

Suis-je Amour ou Phébus ?... Lusignan ou Biron ?  
Mon front est rouge encor du baiser de la Reine ;  
J'ai rêvé dans la Grotte où nage la sirène...

Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron :  
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée  
Les soupirs de la Sainte et les cris de la Fée.

**Théodore de Banville, « Décor », *Les Stalactites* (1846)**

Dans les grottes sans fin brillent les Stalactites.

Du cyprès gigantesque aux fleurs les plus petites,  
Un clair jardin s'accroche au rocher spongieux,  
Lys de glace, roseaux, lianes, clématites.

Des thyrses pâissants, bouquets prestigieux,  
Naissent, et leur éclat mystique divinise  
Des villes de féerie au vol prodigieux.

Voici les Alhambras où Grenade éternise  
Le trèfle pur ; voici les palais aux plafonds  
En feu, d'où pendent clairs les lustres de Venise.

Transparents et pensifs, de grands sphinx, des griffons  
Projetent des regards longs et mélancoliques  
Sur des Dieux monstrueux aux costumes bouffons.

Dans un tendre cristal aux reflets métalliques  
S'élancent, dessinant le rythme essentiel,  
Vos clochetons à jour, ô sveltes basiliques,

Et sous l'arbre sanglant et providentiel  
De la croix, sont éclos, enamorés des mythes,  
Les vitraux où revit tout le peuple du ciel.

Stalactites tombant des voûtes, stalagmites  
Montant du sol, partout les orgueilleux glaçons  
Argenté de splendeurs l'horizon sans limites.

[...]

Mais (chère nymphe, ô Muse inassouvie encor,  
Que devance le chœur ailé des Métaphores),  
Pour installer ce rare et flamboyant décor,

Sous ces blancs chapiteaux et ces arceaux sonores  
Où les métaux ont mis leur charme et leurs poisons,  
Il a fallu les pleurs des Soirs et des Aurores.

Car, toi pour qui le roc orna ces floraisons  
De rose, de safran et d'azur constellées,  
Tu le sais, Poésie, ange de nos raisons,

Ces caprices divins sont des larmes gelées !

**Théodore de Banville, « Sculpteur, cherche avec soin<sup>13</sup> »**

Sculpteur, cherche avec soin, en attendant l'extase,  
Un marbre sans défaut pour en faire un beau vase ;  
Cherche longtemps sa forme et n'y retrace pas  
D'amours mystérieux ni de divins combats.  
Pas d'Héraklès vainqueur du monstre de Némée,  
Ni de Cypris naissant sur la mer embaumée ;  
Pas de Titans vaincus dans leurs rébellions,  
Ni de riant Bacchus attelant les lions  
Avec un frein tressé de pampres et de vignes ;  
Pas de Lédà jouant dans la troupe des cygnes  
Sous l'ombre des lauriers en fleurs, ni d'Artémis  
Surprise au sein des eaux dans sa blancheur de lys.  
Qu'autour du vase pur, trop beau pour la Bacchante,  
La verveine mêlée à des feuilles d'acanthé  
Fleurisse, et que plus bas des vierges lentement  
S'avancent deux à deux, d'un pas sûr et charmant,  
Les bras pendant le long de leurs tuniques droites  
Et les cheveux tressés sur leurs têtes étroites.

---

<sup>13</sup> *Les Stalactites* (1846).



**Théophile Gautier, « Préface » (*Émaux et Camées*, 1852)**

Pendant les guerres de l'empire,  
Goethe, au bruit du canon brutal,  
Fit le Divan occidental,  
Fraîche oasis où l'art respire.

Pour Nisami quittant Shakespeare,  
Il se parfuma de santal,  
Et sur un mètre oriental  
Nota le chant qu'Hudhud soupire.

Comme Goethe sur son divan  
A Weimar s'isolait des choses  
Et d'Hafiz effeuillait les roses,

Sans prendre garde à l'ouragan  
Qui fouettait mes vitres fermées,  
Moi, j'ai fait *Émaux et Camées*.

**Théophile Gautier, « L'Art » (*Émaux et Camées*, 1852)**

Oui, l'œuvre sort plus belle  
D'une forme au travail  
    Rebelle,  
Vers, marbre, onyx, émail.

Point de contraintes fausses !  
Mais que pour marcher droit  
    Tu chausses,  
Muse, un cothurne étroit.

Fi du rythme commode,  
Comme un soulier trop grand,  
    Du mode  
Que tout pied quitte et prend !

Statuaire, repousse  
L'argile que pétrit  
    Le pouce  
Quand flotte ailleurs l'esprit :

Lutte avec le carrare,  
Avec le paros dur  
    Et rare,  
Gardiens du contour pur ;

Emprunte à Syracuse  
Son bronze où fermement  
    S'accuse  
Le trait fier et charmant ;

D'une main délicate  
Poursuis dans un filon  
    D'agate  
Le profil d'Apollon.

Peintre, fuis l'aquarelle,  
Et fixe la couleur  
    Trop frêle  
Au four de l'émailleur.

Fais les sirènes bleues,  
Tordant de cent façons  
    Leurs queues,  
Les monstres des blasons ;

Dans son nimbe trilobe  
La Vierge et son Jésus,  
    Le globe  
Avec la croix dessus.

Tout passe. — L'art robuste  
Seul a l'éternité.  
    Le buste  
Survit à la cité.

Et la médaille austère  
Que trouve un laboureur  
    Sous terre  
Révèle un empereur.

Les dieux eux-mêmes meurent,  
Mais les vers souverains  
    Demeurent  
Plus forts que les airains.

Sculpte, lime, cisèle ;  
Que ton rêve flottant  
    Se scelle  
Dans le bloc résistant !

**Théophile Gautier, « Affinités secrètes » (*Émaux et Camées*, 1852)**

MADRIGAL PANTHÉISTE

Dans le fronton d'un temple antique,  
Deux blocs de marbre ont, trois mille ans,  
Sur le fond bleu du ciel attique,  
Juxtaposé leurs rêves blancs ;

Dans la même nacre figées,  
Larmes des flots pleurant Vénus,  
Deux perles au gouffre plongées  
Se sont dit des mots inconnus ;

Au frais Généralife écloses,  
Sous le jet d'eau toujours en pleurs,  
Du temps de Boabdil, deux roses  
Ensemble ont fait jaser leurs fleurs ;

Sur les coupoles de Venise  
Deux ramiers blancs aux pieds rosés,  
Au nid où l'amour s'éternise,  
Un soir de mai se sont posés.

Marbre, perle, rose, colombe,  
Tout se dissout, tout se détruit ;  
La perle fond, le marbre tombe,  
La fleur se fane et l'oiseau fuit.

En se quittant, chaque parcelle  
S'en va dans le creuset profond  
Grossir la pâte universelle  
Faites des formes que Dieu fond.

Par de lentes métamorphoses,  
Les marbres blancs en blanches chairs,  
Les fleurs roses en lèvres roses  
Se refont dans des corps divers ;

Les ramiers de nouveau roucoulent  
Au cœur de deux jeunes amants,  
Et les perles en dents se moulent  
Pour l'écrin des rires charmants.

De là naissent ces sympathies  
Aux impérieuses douceurs,  
Par qui les âmes averties  
Partout se reconnaissent sœurs.

Docile à l'appel d'un arôme,  
D'un rayon ou d'une couleur,  
L'atome vole vers l'atome  
Comme l'abeille vers la fleur.

L'on se souvient des rêveries  
Sur le fronton ou dans la mer,  
Des conversations fleuries  
Près de la fontaine au flot clair,

Des baisers et des frissons d'ailes  
Sur les dômes aux boules d'or,  
Et les molécules fidèles  
Se cherchent et s'aiment encor.

L'amour oublié se réveille,  
Le passé vaguement renaît,  
La fleur sur la bouche vermeille  
Se respire et se reconnaît ;

Dans la nacre où le rire brille  
La perle revoit sa blancheur ;  
Sur une peau de jeune fille  
Le marbre ému sent sa fraîcheur ;

Le ramier trouve une voix douce  
Écho de son gémissement ;  
Toute résistance s'émousse,  
Et l'inconnu devient l'amant.

Vous devant qui je brûle et tremble,  
Quel flot, quel fronton, quel rosier,  
Quel dôme nous connut ensemble,  
Perle ou marbre, fleur ou ramier ?



## CHARLES BAUDELAIRE

### Charles Baudelaire, « L'albatros » (*Les Fleurs du mal*, 1861)

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage  
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,  
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,  
Le navire glissant sur les gouffres amers.

À peine les ont-ils déposés sur les planches,  
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,  
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches  
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !  
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !  
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,  
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le Poète est semblable au prince des nuées  
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;  
Exilé sur le sol au milieu des huées,  
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

### Charles Baudelaire, « Élévation » (*Les Fleurs du mal*, 1857)

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,  
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,  
Par-delà le soleil, par-delà les éthers,  
Par-delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité,  
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,  
Tu sillonnes gaîment l'immensité profonde  
Avec une indicible et mâle volupté.

Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides  
Va te purifier dans l'air supérieur,  
Et bois, comme une pure et divine liqueur,  
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins  
Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,  
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse  
S'élancer vers les champs lumineux et sereins !

Celui dont les pensers, comme des alouettes,  
Vers les cieux le matin prennent un libre essor,  
— Qui plane sur la vie et comprend sans effort  
Le langage des fleurs et des choses muettes !

**Charles Baudelaire, « Correspondances » (*Les Fleurs du mal*, 1857)**

La Nature est un temple où de vivants piliers  
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;  
L'homme y passe à travers des forêts de symboles  
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent  
Dans une ténébreuse et profonde unité,  
Vaste comme la nuit et comme la clarté,  
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,  
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,  
— Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,  
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,  
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

**Charles Baudelaire, « Parfum exotique » (*Les Fleurs du mal*, 1857)**

Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne,  
Je respire l'odeur de ton sein chaleureux,  
Je vois se dérouler des rivages heureux  
Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone ;

Une île paresseuse où la nature donne  
Des arbres singuliers et des fruits savoureux ;  
Des hommes dont le corps est mince et vigoureux,  
Et des femmes dont l'œil par sa franchise étonne.

Guidé par ton odeur vers de charmants climats,  
Je vois un port rempli de voiles et de mâts  
Encor tout fatigués par la vague marine,

Pendant que le parfum des verts tamariniers,  
Qui circule dans l'air et m'enfle la narine,  
Se mêle dans mon âme au chant des mariniers.

**Charles Baudelaire, « À une passante » (*Les Fleurs du mal*, 1857)**

La rue assourdissante autour de moi hurlait.  
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,  
Une femme passa, d'une main fastueuse  
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.  
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,  
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,  
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit! – Fugitive beauté  
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,  
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité?

Ailleurs, bien loin d'ici! trop tard! jamais peut-être!  
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,  
O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais!

**Charles Baudelaire, « La chevelure » (*Les Fleurs du mal*, 1861)**

Ô toison, moutonnant jusque sur l'encolure !  
Ô boucles ! Ô parfum chargé de nonchaloir !  
Extase ! Pour peupler ce soir l'alcôve obscure  
Des souvenirs dormant dans cette chevelure,  
Je la veux agiter dans l'air comme un mouchoir !

La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,  
Tout un monde lointain, absent, presque défunt,  
Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique !  
Comme d'autres esprits voguent sur la musique,  
Le mien, ô mon amour ! nage sur ton parfum.

J'irai là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de sève,  
Se pâment longuement sous l'ardeur des climats ;  
Fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève !  
Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve  
De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts :

Un port retentissant où mon âme peut boire  
A grands flots le parfum, le son et la couleur ;  
Où les vaisseaux, glissant dans l'or et dans la moire,  
Ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la gloire  
D'un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur.

Je plongerai ma tête amoureuse d'ivresse  
Dans ce noir océan où l'autre est enfermé ;  
Et mon esprit subtil que le roulis caresse  
Saura vous retrouver, ô féconde paresse,  
Infinis bercements du loisir embaumé ! [...]

**Charles Baudelaire, « Moesta et errabunda » (*Les Fleurs du mal*, 1857)**

Dis-moi, ton cœur parfois s'envole-t-il, Agathe,  
Loin du noir océan de l'immonde cité,  
Vers un autre océan où la splendeur éclate,  
Bleu, clair, profond, ainsi que la virginité ?  
Dis-moi, ton cœur parfois s'envole-t-il, Agathe ?

La mer, la vaste mer, console nos labeurs !  
Quel démon a doté la mer, rauque chanteuse  
Qu'accompagne l'immense orgue des vents grondeurs,  
De cette fonction sublime de berceuse ?  
La mer, la vaste mer, console nos labeurs !

Emporte-moi, wagon ! enlève-moi, frégate !  
Loin ! loin ! ici la boue est faite de nos pleurs !  
— Est-il vrai que parfois le triste cœur d'Agathe  
Dise : Loin des remords, des crimes, des douleurs,  
Emporte-moi, wagon, enlève-moi, frégate ? [...]

**Charles Baudelaire, « Recueillement » (*Les Fleurs du mal*, 1868)**

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.  
Tu réclamaï le Soir ; il descend ; le voici :  
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,  
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

Pendant que des mortels la multitude vile,  
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,  
Va cueillir des remords dans la fête servile,  
Ma Douleur, donne-moi la main ; viens par ici,

Loin d'eux. Vois se pencher les défunes Années,  
Sur les balcons du ciel, en robes surannées ;  
Surgir du fond des eaux le Regret souriant ;

Le Soleil moribond s'endormir sous une arche,  
Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,  
Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche.



**Charles Baudelaire, « La mort des amants » (*Les Fleurs du mal*, 1868)**

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,  
Des divans profonds comme des tombeaux,  
Et d'étranges fleurs sur des étagères,  
Écloses pour nous sous des cieux plus beaux.

Usant à l'envi leurs chaleurs dernières,  
Nos deux cœurs seront deux vastes flambeaux,  
Qui réfléchiront leurs doubles lumières  
Dans nos deux esprits, ces miroirs jumeaux.

Un soir plein de rose et de bleu mystique,  
Nous échangerons un éclair unique,  
Comme un long sanglot, tout chargé d'adieux ;

Et bientôt un Ange entr'ouvrant les portes,  
Viendra ranimer, fidèle et joyeux,  
Les miroirs ternis et les flammes mortes.

**Charles Baudelaire, *Projet d'épilogue*<sup>14</sup> (1860)**

Tranquille comme un sage et doux comme un maudit,  
...j'ai dit :

Je t'aime, ô ma très belle, ô ma charmante...

Que de fois...

Tes débauches sans soif et tes amours sans âme,

Ton goût de l'infini

Qui partout, dans le mal lui-même, se proclame,

Tes bombes, tes poignards, tes victoires, tes fêtes,

Tes faubourgs mélancoliques,

Tes hôtels garnis,

Tes jardins pleins de soupirs et d'intrigues,

Tes temples vomissant la prière en musique,

Tes désespoirs d'enfant, tes jeux de vieille folle,

Tes découragements ;

Et tes jeux d'artifice, éruptions de joie,

Qui font rire le Ciel, muet et ténébreux.

Ton vice vénérable étalé dans la soie,

Et ta vertu risible, au regard malheureux,

Douce, s'extasiant au luxe qu'il déploie...

Tes principes sauvés et tes lois conspuées,

Tes monuments hautains où s'accrochent les brumes.

Tes dômes de métal qu'enflamme le soleil,

Tes reines de théâtre aux voix enchanteresses,

---

<sup>14</sup> Prévu pour la 2<sup>e</sup> édition des *Fleurs du mal*, mais laissé inachevé.

Tes tocsins, tes canons, orchestre assourdissant,  
Tes magiques pavés dressés en forteresses,

Tes petits orateurs, aux enflures baroques,  
Prêchant l'amour, et puis tes égouts pleins de sang,  
S'engouffrant dans l'Enfer comme des Orénoques,  
Tes anges, tes bouffons neufs aux vieilles défroques  
Anges revêtus d'or, de pourpre et d'hyacinthe,  
Ô vous, soyez témoins que j'ai fait mon devoir  
Comme un parfait chimiste et comme une âme sainte.

Car j'ai de chaque chose extrait la quintessence,

Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or.

### **Charles Baudelaire, « Un hémisphère dans une chevelure<sup>15</sup> »**

Laisse-moi respirer longtemps, longtemps, l'odeur de tes cheveux, y plonger tout mon visage, comme un homme altéré dans l'eau d'une source, et les agiter avec ma main comme un mouchoir odorant, pour secouer des souvenirs dans l'air.

Si tu pouvais savoir tout ce que je vois ! tout ce que je sens ! tout ce que j'entends dans tes cheveux ! Mon âme voyage sur le parfum comme l'âme des autres hommes sur la musique.

Tes cheveux contiennent tout un rêve, plein de voilures et de mâtures ; ils contiennent de grandes mers dont les moussons me portent vers de charmants climats, où l'espace est plus bleu et plus profond, où l'atmosphère est parfumée par les fruits, par les feuilles et par la peau humaine.

Dans l'océan de ta chevelure, j'entrevois un port fourmillant de chants mélancoliques, d'hommes vigoureux de toutes nations et de navires de toutes formes découpant leurs architectures fines et compliquées sur un ciel immense où se prélassent l'éternelle chaleur.

Dans les caresses de ta chevelure, je retrouve les langueurs des longues heures passées sur un divan, dans la chambre d'un beau navire, bercées par le roulis imperceptible du port, entre les pots de fleurs et les gargoulettes rafraîchissantes.

Dans l'ardent foyer de ta chevelure, je respire l'odeur du tabac mêlé à l'opium et au sucre ; dans la nuit de ta chevelure, je vois resplendir l'infini de l'azur tropical ; sur les rivages duvetés de ta chevelure je m'enivre des odeurs combinées du goudron, du musc et de l'huile de coco.

Laisse-moi mordre longtemps tes tresses lourdes et noires. Quand je mordille tes cheveux élastiques et rebelles, il me semble que je mange des souvenirs.

### **Charles Baudelaire, « Le Crépuscule du soir<sup>16</sup> »**

Le jour tombe. Un grand apaisement se fait dans les pauvres esprits fatigués du labeur de la journée ; et leurs pensées prennent maintenant les couleurs tendres et indécises du crépuscule.

Cependant du haut de la montagne arrive à mon balcon, à travers les nues transparentes du soir, un grand hurlement, composé d'une foule de cris discordants, que l'espace transforme en une lugubre harmonie, comme celle de la marée qui monte ou d'une tempête qui s'éveille.

Quels sont les infortunés que le soir ne calme pas, et qui prennent, comme les hiboux, la venue de la nuit pour un signal de sabbat ? Cette sinistre ululation nous arrive du noir hospice perché sur la montagne ; et, le soir, en fumant et en contemplant le repos de l'immense vallée, hérissée de maisons

---

<sup>15</sup> *Le Spleen de Paris* ou : *Petits Poèmes en prose*. Posthume, 1869.

<sup>16</sup> *Le Spleen de Paris* ou : *Petits Poèmes en prose*. Posthume, 1869.

dont chaque fenêtre dit : « C'est ici la paix maintenant ; c'est ici la joie de la famille ! » je puis, quand le vent souffle de là-haut, bercer ma pensée étonnée à cette imitation des harmonies de l'enfer.

Le crépuscule excite les fous. — Je me souviens que j'ai eu deux amis que le crépuscule rendait tout malades. L'un méconnaissait alors tous les rapports d'amitié et de politesse, et maltraitait, comme un sauvage, le premier venu. Je l'ai vu jeter à la tête d'un maître d'hôtel un excellent poulet, dans lequel il croyait voir je ne sais quel insultant hiéroglyphe. Le soir, précurseur des voluptés profondes, lui gâtait les choses les plus succulentes.

L'autre, un ambitieux blessé, devenait, à mesure que le jour baissait, plus aigre, plus sombre, plus taquin. Indulgent et sociable encore pendant la journée, il était impitoyable le soir ; et ce n'était pas seulement sur autrui, mais aussi sur lui-même, que s'exerçait rageusement sa manie crépusculeuse.

Le premier est mort fou, incapable de reconnaître sa femme et son enfant ; le second porte en lui l'inquiétude d'un malaise perpétuel, et fût-il gratifié de tous les honneurs que peuvent conférer les républiques et les princes, je crois que le crépuscule allumerait encore en lui la brûlante envie de distinctions imaginaires. La nuit, qui mettait ses ténèbres dans leur esprit, fait la lumière dans le mien ; et, bien qu'il ne soit pas rare de voir la même cause engendrer deux effets contraires, j'en suis toujours comme intrigué et alarmé.

Ô nuit ! ô rafraîchissantes ténèbres ! vous êtes pour moi le signal d'une fête intérieure, vous êtes la délivrance d'une angoisse ! Dans la solitude des plaines, dans les labyrinthes pierreux d'une capitale, scintillement des étoiles, explosion des lanternes, vous êtes le feu d'artifice de la déesse Liberté !

Crépuscule, comme vous êtes doux et tendre ! Les lueurs roses qui traînent encore à l'horizon comme l'agonie du jour sous l'oppression victorieuse de sa nuit, les feux des candélabres qui font des taches d'un rouge opaque sur les dernières gloires du couchant, les lourdes draperies qu'une main invisible attire des profondeurs de l'Orient, imitent tous les sentiments compliqués qui luttent dans le cœur de l'homme aux heures solennelles de la vie.

On dirait encore une de ces robes étranges de danseuses, où une gaze transparente et sombre laisse entrevoir les splendeurs amorties d'une jupe éclatante, comme sous le noir présent transperce le délicieux passé ; et les étoiles vacillantes d'or et d'argent, dont elle est semée, représentent ces feux de la fantaisie qui ne s'allument bien que sous le deuil profond de la Nuit.

## PAUL VERLAINE

### Paul Verlaine, « Monsieur Prudhomme » (*Poèmes saturniens*, 1866)

Il est grave : il est maire et père de famille.  
Son faux col engloutit son oreille. Ses yeux  
Dans un rêve sans fin flottent insoucieux,  
Et le printemps en fleur sur ses pantoufles brille.

Que lui fait l'astre d'or, que lui fait la charmille  
Où l'oiseau chante à l'ombre, et que lui font les cieux,  
Et les prés verts et les gazons silencieux ?  
Monsieur Prudhomme songe à marier sa fille

Avec monsieur Machin, un jeune homme cossu.  
Il est juste-milieu, botaniste et pansu.  
Quant aux faiseurs de vers, ces vauriens, ces marouffles,

Ces fainéants barbus, mal peignés, il les a  
Plus en horreur que son éternel coryza.  
Et le printemps en fleur brille sur ses pantoufles.

### Paul Verlaine, « Initium » (*Poèmes saturniens*, 1866)

Les violons mêlaient leur rire au chant des flûtes  
Et le bal tournoyait quand je la vis passer  
Avec ses cheveux blonds jouant sur les volutes  
De son oreille où mon Désir comme un baiser  
S'élançait et voulait lui parler, sans oser.

Cependant elle allait, et la mazurque lente  
La portait dans son rythme indolent comme un vers,  
— Rime mélodieuse, image étincelante, —  
Et son âme d'enfant rayonnait à travers  
La sensuelle ampleur de ses yeux gris et verts.

Et depuis, ma Pensée — immobile — contemple  
Sa Splendeur évoquée, en adoration,  
Et dans son Souvenir, ainsi que dans un temple,  
Mon Amour entre, plein de superstition.

Et je crois que voici venir la Passion.

**Paul Verlaine, « Mon rêve familial » (*Poèmes saturniens*, 1866)**

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant  
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,  
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même  
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur transparent  
Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème  
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,  
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse ? Je l'ignore.  
Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore,  
Comme ceux des aimés que la vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,  
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a  
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

**Paul Verlaine, « Dans la grotte » (*Fêtes galantes*, 1869)**

Là ! Je me tue à vos genoux !  
Car ma détresse est infinie,  
Et la tigresse épouvantable d'Hyrcanie  
Est une agnelle au prix de vous.

Oui, céans, cruelle Clymène,  
Ce glaive qui, dans maints combats,  
Mit tant de Scipions et de Cyrus à bas,  
Va finir ma vie et ma peine !

Ai-je même besoin de lui  
Pour descendre aux Champs-Élysées ?  
Amour perça-t-il pas de flèches aiguës  
Mon cœur, dès que votre œil m'eût lui ?

**Paul Verlaine, « Colloque sentimental » (*Fêtes galantes*, 1869)**

Dans le vieux parc solitaire et glacé  
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,  
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé  
Deux spectres ont évoqué le passé.

- Te souvient-il de notre extase ancienne?  
- Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souviennne?

- Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom?  
Toujours vois-tu mon âme en rêve? - Non.

Ah ! les beaux jours de bonheur indicible  
Où nous joignons nos bouches ! - C'est possible.

- Qu'il était bleu, le ciel, et grand, l'espoir !  
- L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles,  
Et la nuit seule entendit leurs paroles.

**Paul Verlaine, « Art poétique » (1882, *Jadis et Naguère*)**

De la musique avant toute chose,  
Et pour cela préfère l'Impair  
Plus vague et plus soluble dans l'air,  
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

Il faut aussi que tu n'aïles point  
Choisir tes mots sans quelque méprise :  
Rien de plus cher que la chanson grise  
Où l'Indécis au Précis se joint.

C'est des beaux yeux derrière des voiles,  
C'est le grand jour tremblant de midi,  
C'est, par un ciel d'automne attiédi,  
Le bleu fouillis des claires étoiles !

Car nous voulons la Nuance encor,  
Pas la Couleur, rien que la nuance !  
Oh ! la nuance seule fiancée  
Le rêve au rêve et la flûte au cor !

Fuis du plus loin la Pointe assassine,  
L'Esprit cruel et le Rire impur,  
Qui font pleurer les yeux de l'Azur,  
Et tout cet ail de basse cuisine !

Prends l'éloquence et tords-lui son cou !  
Tu feras bien, en train d'énergie,  
De rendre un peu la Rime assagie.  
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où ?

Ô qui dira les torts de la Rime ?  
Quel enfant sourd ou quel nègre fou  
Nous a forgé ce bijou d'un sou  
Qui sonne creux et faux sous la lime ?

De la musique encore et toujours !  
Que ton vers soit la chose envolée  
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée  
Vers d'autres cieux à d'autres amours.

Que ton vers soit la bonne aventure  
Éparse au vent crispé du matin  
Qui va fleurant la menthe et le thym...  
Et tout le reste est littérature.

**Paul Verlaine, « Le poète et la muse » (1883, *Jadis et Naguère*)**

La Chambre, as-tu gardé leurs spectres ridicules,  
Ô pleine de jour sale et de bruits d'araignées ?  
La Chambre, as-tu gardé leurs formes désignées  
Par ces crasses au mur et par quelles virgules ?

Ah fi ! Pourtant, chambre en garni qui te recules  
En ce sec jeu d'optique aux mines renfrognées  
Du souvenir de trop de choses destinées,  
Comme ils ont donc regret aux nuits, aux nuits d'Hercules !

Qu'on l'entende comme on voudra, ce n'est pas ça :  
Vous ne comprenez rien aux choses, bonnes gens.  
Je vous dis que ce n'est pas ce que l'on pensa.

Seule, ô chambre qui fuis en cônes affligeants,  
Seule, tu sais ! mais sans doute combien de nuits  
De noce auront dévirginé leurs nuits, depuis !

**Comte de Lautréamont, *Les Chants de Maldoror* (1869), extraits**

Je suis sale. Les poux me rongent. Les pourceaux, quand ils me regardent, vomissent. Les croûtes et les escarres de la lèpre ont écaillé ma peau, couverte de pus jaunâtre. Je ne connais pas l'eau des fleuves, ni la rosée des nuages. Sur ma nuque, comme sur un fumier, pousse un énorme champignon, aux pédoncules ombellifères. Assis sur un meuble informe, je n'ai pas bougé mes membres depuis quatre siècles. Mes pieds ont pris racine dans le sol et composent, jusqu'à mon ventre, une sorte de végétation vivace, remplie d'ignobles parasites, qui ne dérive pas encore de la plante, et qui n'est plus de la chair. Cependant mon cœur bat. Mais comment battrait-il, si la pourriture et les exhalaisons de mon cadavre (je n'ose pas dire corps) ne le nourrissaient abondamment ? Sous mon aisselle gauche, une famille de crapauds a pris résidence, et, quand l'un d'eux remue, il me fait des chatouilles. Prenez garde qu'il ne s'en échappe un, et ne vienne gratter, avec sa bouche, le dedans de votre oreille : il serait ensuite capable d'entrer dans votre cerveau. Sous mon aisselle droite, il y a un caméléon qui leur fait une chasse perpétuelle, afin de ne pas mourir de faim : il faut que chacun vive. Mais, quand un parti déjoue complètement les ruses de l'autre, ils ne trouvent rien de mieux que de ne pas se gêner, et sucent la graisse délicate qui couvre mes côtes : j'y suis habitué. Une vipère méchante a dévoré ma verge et a pris sa place : elle m'a rendu eunuque, cette infâme. Oh ! si j'avais pu me défendre avec mes bras paralysés ; mais, je crois plutôt qu'ils se sont changés en bûches<sup>17</sup>.

Or, dans cet endroit que ma plume (ce véritable ami qui me sert de compère) vient de rendre mystérieux, si vous regardez du côté par où la rue Colbert s'engage dans la rue Vivienne, vous verrez, à l'angle formé par le croisement de ces deux voies, un personnage montrer sa silhouette, et diriger sa marche légère vers les boulevards. Mais, si l'on s'approche davantage, de manière à ne pas amener sur soi-même l'attention de ce passant, on s'aperçoit, avec un agréable étonnement, qu'il est jeune ! De loin on l'aurait pris en effet pour un homme mûr. La somme des jours ne compte plus, quand il s'agit d'apprécier la capacité intellectuelle d'une figure sérieuse. Je me connais à lire l'âge dans les lignes physiognomoniques du front : il a seize ans et quatre mois ! Il est beau comme la rétractabilité des serres des oiseaux rapaces ; ou encore, comme l'incertitude des mouvements musculaires dans les plaies des parties molles de la région cervicale postérieure ; ou plutôt, comme ce piège à rats perpétuel, toujours retendu par l'animal pris, qui peut prendre seul des rongeurs indéfiniment, et fonctionner même caché sous la paille ; et surtout, comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie<sup>18</sup> !

**Isidore Ducasse, *Poésies I*<sup>19</sup> (1870)**

Il existe une convention peu tacite entre l'auteur et le lecteur, par laquelle le premier s'intitule malade, et accepte le second comme garde-malade. C'est le poète qui console l'humanité ! Les rôles sont intervertis arbitrairement.

Je ne veux pas être flétri de la qualification de poseur.

Je ne laisserai pas des Mémoires.

La poésie n'est pas la tempête, pas plus que le cyclone. C'est un fleuve majestueux et fertile.

Ce n'est qu'en admettant la nuit physiquement, qu'on est parvenu à la faire moralement. Ô nuits d'Young<sup>20</sup> ! vous m'avez causé beaucoup de migraines !

On ne rêve que lorsque l'on dort. Ce sont des mots comme celui de rêve, néant de la vie, passage terrestre, la préposition peut-être, le trépied désordonné, qui ont infiltré dans vos âmes cette poésie moite des langueurs, pareille à de la pourriture. Passer des mots aux idées, il n'y a qu'un pas.

---

<sup>17</sup> Chant IV, strophe 4.

<sup>18</sup> Chant VI, strophe 1.

<sup>19</sup> Extrait.

<sup>20</sup> Poète préromantique anglais.



## ARTHUR RIMBAUD

### Arthur Rimbaud, « Ma bohème » (*Les Cahiers de Douai*, 1870)

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;  
Mon paletot aussi devenait idéal ;  
J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ;  
Oh ! là ! là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !

Mon unique culotte avait un large trou.  
- Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course  
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.  
- Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou

Et je les écoutais, assis au bord des routes,  
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes  
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,  
Comme des lyres, je tirais les élastiques  
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur !

### Arthur Rimbaud, « Vénus Anadyomène<sup>21</sup> » (posthume, 1870)

Comme d'un cercueil vert en fer-blanc, une tête  
De femme à cheveux bruns fortement pommadés  
D'une vieille baignoire émerge, lente et bête,  
Montrant des déficits assez mal ravaudés ;

Puis le col gras et gris, les larges omoplates  
Qui saillent ; le dos court qui rentre et qui ressort.  
— La graisse sous la peau paraît en feuilles plates ;  
Et les rondeurs des reins semblent prendre l'essor...

L'échine est un peu rouge, et le tout sent un goût  
Horrible étrangement, — on remarque surtout  
Des singularités qu'il faut voir à la loupe...

Les reins portent deux mots gravés : Clara Vénus ;  
— Et tout ce corps remue et tend sa large croupe  
Belle hideusement d'un ulcère à l'anus.

---

<sup>21</sup> *Anadyomène* : « surgie des eaux ».

**Arthur Rimbaud, « Voyelles » (*Poésies 1870-1871*)**

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles,  
Je dirai quelque jour vos naissances latentes :  
A, noir corset velu des mouches éclatantes  
Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre ; E, candeurs des vapeurs et des tentes,  
Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles ;  
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles  
Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;

U, cycles, vibrations divins des mers virides,  
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides  
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux ;

Ô, suprême Clairon plein des strideurs étranges,  
Silences traversés des Mondes et des Anges ;  
- Ô l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux !

**Arthur Rimbaud, « Alchimie du verbe » (*Une saison en enfer, 1873*)**

À moi. L'histoire d'une de mes folies.

Depuis longtemps je me vantais de posséder tous les paysages possibles, et trouvais dérisoires les célébrités de la peinture et de la poésie moderne.

J'aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires ; la littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, romans de nos aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, refrains niais, rythmes naïfs.

Je rêvais croisades, voyages de découvertes dont on n'a pas de relations, républiques sans histoires, guerres de religion étouffées, révolutions de mœurs, déplacements de races et de continents : je croyais à tous les enchantements.

J'inventai la couleur des voyelles ! - A noir, E blanc, I rouge, O bleu, U vert. - Je réglai la forme et le mouvement de chaque consonne, et, avec des rythmes instinctifs, je me flattai d'inventer un verbe poétique accessible, un jour ou l'autre, à tous les sens. Je réservais la traduction.

Ce fut d'abord une étude. J'écrivais des silences, des nuits, je notais l'inexprimable. Je fixais des vertiges.

[...]

**Arthur Rimbaud, « Aube » (*Illuminations, 1873-1875*)**

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombres ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom. Je ris au wasserfall<sup>22</sup> blond qui s'échevela à travers les sapins : à la cime argentée je reconnus la déesse.

Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée au coq. À la grand'ville elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

Au réveil il était midi.

#### Arthur Rimbaud, « Enfance », IV (*Illuminations*, 1873-1875)

Je suis le saint, en prière sur la terrasse, — comme les bêtes pacifiques paissent jusqu'à la mer de Palestine.

Je suis le savant au fauteuil sombre. Les branches et la pluie se jettent à la croisée de la bibliothèque.

Je suis le piéton de la grand'route par les bois nains ; la rumeur des écluses couvre mes pas. Je vois longtemps la mélancolique lessive d'or du couchant.

Je serais bien l'enfant abandonné sur la jetée partie à la haute mer, le petit valet, suivant l'allée dont le front touche le ciel.

Les sentiers sont âpres. Les monticules se couvrent de genêts. L'air est immobile. Que les oiseaux et les sources sont loin ! Ce ne peut être que la fin du monde, en avançant.

#### Arthur Rimbaud, « Mouvement », (*Illuminations*, 1873-1875)

Le mouvement de lacet sur la berge des chutes du fleuve,  
Le gouffre à l'étambot,  
La célérité de la rampe,  
L'énorme passade du courant  
Mènent par les lumières inouïes  
Et la nouveauté chimique  
Les voyageurs entourés des trombes du val  
Et du strom.

Ce sont les conquérants du monde  
Cherchant la fortune chimique personnelle ;  
Le sport et le confort voyagent avec eux ;  
Ils emmènent l'éducation  
Des races, des classes et des bêtes, sur ce Vaisseau.

---

<sup>22</sup> All. « cascade ».

Repos et vertige  
À la lumière diluvienne,  
Aux terribles soirs d'étude.

Car de la causerie parmi les appareils, le sang, les fleurs, le feu, les bijoux,  
Des comptes agités à ce bord fuyard,  
On voit, roulant comme une digue au-delà de la route hydraulique motrice,  
Monstrueux, s'éclairant sans fin, — leur stock d'études ;  
Eux chassés dans l'extase harmonique,  
Et l'héroïsme de la découverte.

Aux accidents atmosphériques les plus surprenants  
Un couple de jeunesse s'isole sur l'arche,  
— Est-ce ancienne sauvagerie qu'on pardonne ? —  
Et chante et se poste.

### Arthur Rimbaud, Lettre à Georges Izambard, 13 mai 1871<sup>23</sup>

[...] je serai un travailleur : c'est l'idée qui me retient, quand les colères folles me poussent vers la bataille de Paris — où tant de travailleurs meurent pourtant encore tandis que je vous écris<sup>24</sup> ! Travailler maintenant, jamais, jamais ; je suis en grève.

Maintenant, je m'encrapule le plus possible. Pourquoi ? je veux être poète, et je travaille à me rendre voyant : vous ne comprendrez pas du tout, et je ne saurais presque vous expliquer. Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens. Les souffrances sont énormes, mais il faut être fort, être né poète, et je me suis reconnu poète. Ce n'est pas du tout ma faute. C'est faux de dire : je pense : on devrait dire : On me pense. — Pardon du jeu de mots. —

Je est un autre. Tant pis pour le bois qui se trouve violon, et Nargue aux inconscients, qui ergotent sur ce qu'ils ignorent tout à fait !

### Arthur Rimbaud, Lettre à Paul Demeny, 15 mai 1871<sup>25</sup>

— Voici de la prose sur l'avenir de la poésie -Toute poésie antique aboutit à la poésie grecque ; Vie harmonieuse. — De la Grèce au mouvement romantique, — moyen-âge, — il y a des lettrés, des versificateurs. D'Ennius à Théroldus, de Théroldus à Casimir Delavigne, tout est prose rimée, un jeu, avachissement et gloire d'innombrables générations idiotes : Racine est le pur, le fort, le grand. — On eût soufflé sur ses rimes, brouillé ses hémistiches, que le Divin Sot serait aujourd'hui aussi ignoré que le premier venu auteur d'Origines. — Après Racine, le jeu moisit. Il a duré deux mille ans !

[...]

On n'a jamais bien jugé le romantisme ; qui l'aurait jugé ? les critiques !! Les romantiques, qui prouvent si bien que la chanson est si peu souvent l'œuvre, c'est-à-dire la pensée chantée et *comprise* du chanteur ?

Car Je est un autre. Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute. Cela m'est évident : j'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute : je lance un coup d'archet : la symphonie fait son remuement dans les profondeurs, ou vient d'un bond sur la scène.

[...]

---

<sup>23</sup> 1<sup>re</sup> lettre « du voyant ». Extrait.

<sup>24</sup> Lettre écrite pendant la Commune de Paris et le blocus de la ville par le gouvernement Thiers.

<sup>25</sup> 2<sup>nd</sup>e lettre « du voyant ». Extrait.

La première étude de l'homme qui veut être poète est sa propre connaissance, entière ; il cherche son âme, il l'inspecte, il la tente, l'apprend. Dès qu'il la sait, il doit la cultiver ; cela semble simple : en tout cerveau s'accomplit un développement naturel ; tant d'*égoïstes* se proclament auteurs ; il en est bien d'autres qui s'attribuent leur progrès intellectuel ! — Mais il s'agit de faire l'âme monstrueuse [...].

Je dis qu'il faut être *voyant*, se faire *voyant*.

Le Poète se fait *voyant* par un long, immense et raisonné *dérèglement de tous les sens*. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie ; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, — et le suprême Savant — Car il arrive à l'*inconnu* ! Puisqu'il a cultivé son âme, déjà riche, plus qu'aucun ! Il arrive à l'*inconnu*, et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues ! Qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innombrables : viendront d'autres horribles travailleurs ; ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé !

[...]

Donc le poète est vraiment voleur de feu.

Il est chargé de l'humanité, des *animaux* même ; il devra faire sentir, palper, écouter ses inventions ; si ce qu'il rapporte de *là-bas* a forme, il donne forme : si c'est informe, il donne de l'informe. Trouver une langue ;

— Du reste, toute parole étant idée, le temps d'un langage universel viendra ! Il faut être académicien, — plus mort qu'un fossile, — pour parfaire un dictionnaire, de quelque langue que ce soit. Des faibles se mettraient à *penser* sur la première lettre de l'alphabet, qui pourraient vite ruer dans la folie !

Cette langue sera de l'âme pour l'âme, résumant tout, parfums, sons, couleurs, de la pensée accrochant la pensée et tirant. Le poète définirait la quantité d'inconnu s'éveillant en son temps dans l'âme universelle : il donnerait plus — que la formule de sa pensée, que la notation *de sa marche au Progrès* ! Énormité devenant norme, absorbée par tous, il serait vraiment un *multiplicateur de progrès* !

Cet avenir sera matérialiste, vous le voyez [...].

En attendant, demandons aux poètes du nouveau, — idées et formes.

[...]

Les premiers romantiques ont été voyants sans trop bien s'en rendre compte : la culture de leurs âmes s'est commencée aux accidents : locomotives abandonnées, mais brûlantes, que prennent quelque temps les rails. — Lamartine est quelquefois voyant, mais étranglé par la forme vieille. — Hugo, trop *cabochard*, a bien du vu dans les derniers volumes : *Les Misérables* sont un vrai poème. J'ai *Les Châtiments* sous la main ; *Stella* donne à peu près la mesure de la *vue* de Hugo. Trop de Belmontet et de Lamennais, de Jéhovahs et de colonnes, vieilles énormités crevées.

Musset est quatorze fois exécration pour nous [...].

Les seconds romantiques sont très voyants : Th. Gautier, Lec. de Lisle, Th. de Banville. Mais inspecter l'invisible et entendre l'inouï étant autre chose que reprendre l'esprit des choses mortes, Baudelaire est le premier voyant, roi des poètes, *un vrai Dieu*. Encore a-t-il vécu dans un milieu trop artiste ; et la forme si vantée en lui est mesquine — les inventions d'inconnu réclament des formes nouvelles.

[...] la nouvelle école, dite parnassienne, a deux voyants, Albert Méral et Paul Verlaine, un vrai poète. — Voilà. — Ainsi je travaille à me rendre *voyant*.

## VERSETS

### Paul Claudel, « 2<sup>e</sup> ode : L'Esprit et l'eau » (*Cinq grandes odes*, 1913)

Après le long silence fumant,  
Après le grand silence civil de maints jours tout fumant de rumeurs et de fumées,  
Haleine de la terre en culture et ramage des grandes villes dorées,  
Soudain l'Esprit de nouveau, soudain le souffle de nouveau,  
Soudain le coup sourd au cœur, soudain le mot donné, soudain le souffle de l'Esprit, le rapt sec, soudain la possession de l'Esprit !  
Comme quand dans le ciel plein de nuit avant que ne claque le premier feu de foudre,  
Soudain le vent de Zeus, dans un tourbillon plein de pailles et de poussières avec la lessive de tout le village !

Mon Dieu, qui au commencement avez séparé les eaux supérieures des eaux inférieures,  
Et qui de nouveau avez séparé de ces eaux humides que je dis,  
L'aride, comme un enfant divisé de l'abondant corps maternel,  
La terre bien chauffante, tendre-feuillante et nourrie du lait de la pluie,  
Et qui dans le temps de la douleur comme au jour de la création saisissez dans votre main toute-puissante  
L'argile humaine et l'esprit de tous côtés vous gicle entre les doigts,  
De nouveau après les longues routes terrestres,  
Voici l'Ode, voici que cette grande Ode nouvelle vous est présente,  
[...]

### Léopold Sédar Senghor, « Femme noire », *Chants d'ombre* (1945)

Femme nue, femme noire  
Vêtue de ta couleur qui est vie, de ta forme qui est beauté !  
J'ai grandi à ton ombre ; la douceur de tes mains bandait mes yeux  
Et voilà qu'au cœur de l'Été et de Midi, je te découvre Terre promise, du haut d'un haut col calciné  
Et ta beauté me foudroie en plein cœur, comme l'éclair d'un aigle

Femme nue, femme obscure  
Fruit mûr à la chair ferme, sombres extases du vin noir, bouche qui fais lyrique ma bouche  
Savane aux horizons purs, savane qui frémis aux caresses ferventes du Vent d'Est  
Tam-tam sculpté, tam-tam tendu qui gronde sous les doigts du Vainqueur  
Ta voix grave de contralto est le chant spirituel de l'Aimée.

Femme noire, femme obscure  
Huile que ne ride nul souffle, huile calme aux flancs de l'athlète, aux flancs des princes du Mali  
Gazelle aux attaches célestes, les perles sont étoiles sur la nuit de ta peau  
Délices des jeux de l'esprit, les reflets de l'or rongent ta peau qui se moire  
A l'ombre de ta chevelure, s'éclaire mon angoisse aux soleils prochains de tes yeux.

Femme nue, femme noire  
Je chante ta beauté qui passe, forme que je fixe dans l'Éternel,  
Avant que le Destin jaloux ne te réduise en cendres pour nourrir les racines de la vie.

**Saint John Perse, « Chanté par celle qui fut là » (1969)<sup>26</sup>**

Amour, ô mon amour, immense fut la nuit, immense notre veille où fut tant d'être consumé.

Femme vous suis-je, et de grand sens, dans les ténèbres du cœur d'homme.

La nuit d'été s'éclaire à nos persiennes closes ; le raisin noir bleuit dans les campagnes ; le câprier des bords de route montre le rose de sa chair ; et la senteur du jour s'éveille dans vos arbres à résine.

Femme vous suis-je, ô mon amour, dans les silences du cœur d'homme.

La terre, à son éveil, n'est que tressaillement d'insectes sous les feuilles : aiguilles et dards sous toutes feuilles...

Et moi j'écoute, ô mon amour, toutes choses courir à leur fins. La petite chouette de Pallas se fait entendre dans le cyprès ; Cérès aux tendres mains nous ouvre les fruits du grenadier et les noix du Quercy ; le rat-lérot bâtit son nid dans les fascines d'un grand arbre ; et les criquets-pèlerins rongent le sol jusqu'à la tombe d'Abraham.

Femme vous suis-je, et de grand songe, dans tout l'espace du cœur d'homme :

demeure ouverte à l'éternel, tente dressée sur votre seuil, et bon accueil fait à la ronde à toutes promesses de merveilles.

Les attelages du ciel descendent les collines ; les chasseurs de bouquetins ont brisé nos clôtures ; et sur le sable de l'allée j'entends crier les essieux d'or du dieu qui passe notre grille... Ô mon amour de très grand songe, que d'offices célébrés sur le pas de nos portes ! que de pieds nus courant sur nos carrelages et sur nos tuiles!...

---

<sup>26</sup> In *Chant pour un équinoxe* (1969).

## JORIS-KARL HUYSMANS

### Joris-Karl Huysmans, « Rococo japonais » (*Le Drageoir aux épices*, 1874)

Ô toi dont l'œil est noir, les tresses noires, les chairs blondes, écoute-moi, ô ma folâtre louve !

J'aime tes yeux fantasques, tes yeux qui se retroussent sur les tempes ; j'aime ta bouche rouge comme une baie de sorbier, tes joues rondes et jaunes ; j'aime tes pieds tors, ta gorge roide, tes grands ongles lancéolés, brillants comme des valves de nacre.

J'aime, ô mignarde louve, ton énervant nonchaloir, ton sourire alanguï, ton attitude indolente, tes gestes mièvres.

J'aime, ô louve câline, les miaulements de ta voix, j'aime ses tons ululants et rauques, mais j'aime par-dessus tout, j'aime à en mourir, ton nez, ton petit nez qui s'échappe des vagues de ta chevelure, comme une rose jaune éclose dans un feuillage noir !

### Joris-Karl Huysmans, « L'extase » (*Le Drageoir aux épices*, 1874)

La nuit était venue, la lune émergeait de l'horizon, étalant sur le pavé bleu du ciel sa robe couleur soufre.

J'étais assis près de ma bien-aimée, oh ! bien près ! Je serrais ses mains, j'aspirais la tiède senteur de son cou, le souffle enivrant de sa bouche, je me serrais contre son épaule, j'avais envie de pleurer ; l'extase me tenait palpitant, éperdu, mon âme volait à tire d'aile sur la mer de l'infini.

Tout à coup elle se leva, dégagea sa main, disparut dans la charmoie, et j'entendis comme un crépitement de pluie dans la feuillée.

Le rêve délicieux s'évanouit... ; je retombais sur la terre, sur l'ignoble terre. Ô mon Dieu ! c'était donc vrai, elle, la divine aimée, elle était, comme les autres, l'esclave de vulgaires besoins !

### Joris-Karl Huysmans, « Un café » (*Croquis parisiens*, 1880)

Près d'une gare de chemin de fer, à l'angle d'un square, se trouve un musée d'histoire naturelle où l'on joue et où l'on boit.

L'endroit est somnolent et placide. C'est le café d'abonnés, sans clients de passage, le café dont la porte ne s'ouvre que sur des visages connus qui provoquent, dès leur entrée, des hurras et des rires ; c'est le café où dix rentiers réunis tous les soirs autour d'une table échangent, en battant les cartes, de médiocres aperçus sur la politique et s'intéressent longuement aux grossesses de la patronne et de la chatte ; c'est l'estaminet où chacun possède une pipe avec son nom émaillé, une pipe de jour de l'an offerte par le garçon qui dormasse, d'invariable mémoire, le nez sur un journal et jette un piteux et traînant « voilà » quand on lui commande un nouveau bock.

L'aspect de la salle est étrange ; au-dessus de divans à boutons, capitonnés de cuir chocolat, deux vitrines aux boiseries grises, rechampies de filets bleu pâle, se dressent le long des murs, bondées du haut en bas d'oiseaux empaillés et repeints.

L'une d'elles, située en face de la porte d'entrée, contient dans son rayon du bas des cygnes au bec de bois jaune, aux ventres crevant de foin, aux cous rétrécis, inégalement bourrés, dessinant des S blanches et des ibis sacrés, aux pattes ciragées à tour de brosses, aux têtes de ce rouge sale qu'a la confiture de groseille bue par le pain.

Puis, sur les planches échelonnées jusqu'en haut, s'étage une tiolée<sup>27</sup> d'oiseaux, des grands, des moyens, des petits, des tortus, des bancroches, des droits, des volatiles aux airs de bons enfants ou de mauvais bougres tendant des becs courbés en fer de pioches, allongés en pointes de clous, des becs simulants des canules et des pinces à sucre, et tous ont le même œil en cocarde, orange et noir, le même regard idiot et fixe, tous ont des habits couleur de muscade et de poivre, des plumages atrocement fanés, des dégaines bêtement satisfaites d'acteurs. [...]

---

<sup>27</sup> Grande quantité.



## STÉPHANE MALLARMÉ

### Stéphane Mallarmé, « La Pipe », *Proses* (1864)

Hier, j'ai trouvé ma pipe en rêvant une longue soirée de travail, de beau travail d'hiver. Jetées les cigarettes avec toutes les joies enfantines de l'été dans le passé qu'illuminent les feuilles bleues de soleil, les mousselines et reprise ma grave pipe par un homme sérieux qui veut fumer longtemps sans se déranger, afin de mieux travailler : mais je ne m'attendais pas à la surprise que préparait cette délaissée, à peine eus-je tiré la première bouffée, j'oubliai mes grands livres à faire, émerveillé, attendri, je respirai l'hiver dernier qui revenait. Je n'avais pas touché à la fidèle amie depuis ma rentrée en France, et tout Londres, Londres tel que je le vécus en entier à moi seul, il y a un an, est apparu ; d'abord les chers brouillards qui emmitouflent nos cervelles et ont, là-bas, une odeur à eux, quand ils pénètrent sous la croisée. Mon tabac sentait une chambre sombre aux meubles de cuir saupoudrés par la poussière du charbon sur lesquels se roulait le maigre chat noir ; les grands Feux ! et la bonne aux bras rouges versant les charbons, et le bruit de ces charbons tombant du seau de tôle dans la corbeille de fer, le matin – alors que le facteur frappait le double coup solennel, qui me faisait vivre ! J'ai revu par les fenêtres ces arbres malades du square désert - J'ai vu le large, si souvent traversé cet hiver-là, grelottant sur le pont du steamer mouillé de bruine et noirci de fumée - avec ma pauvre bien-aimée errante, en habits de voyageuse, une longue robe terne couleur de la poussière des routes, un manteau qui collait humide à ses épaules froides, un de ces chapeaux de paille sans plume et presque sans rubans, que les riches dames jettent en arrivant, tant ils sont déchiquetés par l'air de la mer et que les pauvres bien-aimées regarnissent pour bien des saisons encore. Autour de son cou s'enroulait le terrible mouchoir qu'on agite en se disant adieu pour toujours.

### Stéphane Mallarmé, « Une dentelle s'abolit... », 1887<sup>28</sup>

Une dentelle s'abolit  
Dans le doute du Jeu suprême  
À n'entrouvrir comme un blasphème  
Qu'absence éternelle de lit.

Cet unanime blanc conflit  
D'une guirlande avec la même,  
Enfui contre la vitre blême  
Flotte plus qu'il n'ensevelit.

Mais chez qui du rêve se dore  
Tristement dort une mandore  
Au creux néant musicien

Telle que vers quelque fenêtre  
Selon nul ventre que le sien,  
Filial on aurait pu naître.

---

<sup>28</sup> Date de première publication.

**Stéphane Mallarmé, « Le Tombeau d'Edgar Poe », 1889<sup>29</sup>**

Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change,  
Le Poète suscite avec un glaive nu  
Son siècle épouventé de n'avoir pas connu  
Que la mort triomphait dans cette voix étrange !

Eux, comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'ange  
Donner un sens plus pur aux mots de la tribu  
Proclamèrent très haut le sortilège bu  
Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange.

Du sol et de la nue hostiles, ô grief !  
Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief  
Dont la tombe de Poe éblouissante s'orne,

Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur,  
Que ce granit du moins montre à jamais sa borne  
Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur.

**Stéphane Mallarmé, « Un coup de dés jamais n'abolira le hasard<sup>30</sup> » (1897)**

---

<sup>29</sup> Publié en ouverture du recueil *Les Poèmes d'Edgar Poe*, traduction en prose de Stéphane Mallarmé.

<sup>30</sup> Extrait d'image.



**Stéphane Mallarmé, « Crise de vers<sup>31</sup> » (*Divagations*, 1897)**

[...]

La littérature ici subit une exquise crise, fondamentale.

Qui accorde à cette fonction une place ou la première, reconnaît, là, le fait d'actualité : on assiste, comme finale d'un siècle, pas ainsi que ce fut dans le dernier, à des bouleversements ; mais, hors de la place publique, à une inquiétude du voile dans le temple avec des plis significatifs et un peu sa déchirure.

Un lecteur français, ses habitudes interrompues à la mort de Victor Hugo, ne peut que se déconcerter. Hugo, dans sa tâche mystérieuse, rabattit toute la prose, philosophie, éloquence, histoire au vers, et, comme il était le vers personnellement, il confisqua chez qui pense, discourt ou narre, presque le droit à s'énoncer. Monument en ce désert, avec le silence loin ; dans une crypte, la divinité ainsi d'une majestueuse idée inconsciente, à savoir que la forme appelée vers est simplement elle-même la littérature ; que vers il y a sitôt que s'accroît la diction, rythme dès que style. Le vers, je crois, avec respect attendit que le géant qui l'identifiait à sa main tenace et plus ferme toujours de forgeron, vînt à manquer ; pour, lui, se rompre. Toute la langue, ajustée à la métrique, y recouvrant ses coupes vitales, s'évade, selon une libre disjonction aux mille éléments simples ; et, je l'indiquerai, pas sans similitude avec la multiplicité des cris d'une orchestration, qui reste verbale.

La variation date de là : quoique en dessous et d'avance inopinément préparée par Verlaine, si fluide, revenu à de primitives épellations.

[...]

**Stéphane Mallarmé, « Sur l'évolution littéraire<sup>32</sup> » (1891)**

[...] les jeunes<sup>33</sup> sont plus près de l'idéal poétique que les Parnassiens qui traitent encore leurs sujets à la façon des vieux philosophes et des vieux rhéteurs, en présentant les objets directement. Je pense qu'il faut, au contraire, qu'il n'y ait qu'allusion. La contemplation des objets, l'image s'envolant des rêveries suscitées par eux, sont le chant : les Parnassiens, eux, prennent la chose entièrement et la montrent : par là ils manquent de mystère ; ils retirent aux esprits cette joie délicieuse de croire qu'ils créent. *Nommer* un objet, c'est supprimer les trois quarts de la jouissance du poème qui est faite de deviner peu à peu : le *suggérer*, voilà le rêve. C'est le parfait usage de ce mystère qui constitue le symbole : évoquer petit à petit un objet pour montrer un état d'âme, ou, inversement, choisir un objet et en dégager un état d'âme, par une série de déchiffrements.

---

<sup>31</sup> Extrait.

<sup>32</sup> *L'Écho de Paris*, 14 mars 1891, entretien avec Jules Huret. Extrait.

<sup>33</sup> Il s'agit des poètes symbolistes.

## POÉSIE FIN DE SIÈCLE

Jules Laforgue, « Complainte de cette bonne vieille lune<sup>34</sup> »

*On entend les Étoiles :*

Dans l'giron  
Du Patron,  
On y danse, on y danse,  
Dans l'giron  
Du Patron,  
On y danse tous en rond.

— Là, voyons, mam'zelle la Lune,  
Ne gardons pas ainsi rancune ;  
Entrez en danse, et vous aurez  
Un collier de soleils dorés.

— Mon Dieu, c'est à vous bien honnête,  
Pour une pauvre Cendrillon ;  
Mais, me suffit le médaillon  
Que m'a donné ma sœur planète.

— Fi ! votre Terre est un suppôt  
De la Pensée ! Entrez en fête ;  
Pour sûr vous tournerez la tête  
Aux astres les plus comme il faut.

— Merci, merci, je n'ai que ma mie,  
Juste que je l'entends gémir !  
— Vous vous trompez, c'est le soupir  
Des universelles chimies !

— Mauvaises langues, taisez-vous !  
Je dois veiller. Tas de traînées,  
Allez courir vos guilledous !

— Va donc, rosière enfarinée !  
Hé ! Notre-Dame des gens saouls,  
Des filous et des loups-garous !  
Metteuse en rut des vieux matous !  
Coucou !

*Exeunt les étoiles. Silence et Lune. On entend*

Sous l'plafond  
Sans fond,  
On y danse, on y danse,  
Sous l'plafond  
Sans fond,  
On y danse tous en rond.

---

<sup>34</sup> *Les Complaintes*, 1885.

**Jules Laforgue, « Complainte des condoléances au soleil<sup>35</sup> »**

Décidément, bien Don Quichotte et pas peu sale,  
Ta Police, ô Soleil ! Malgré tes grands Levers,  
Et tes couchants des beaux Sept-Glaives abreuvés,  
Rosaces en sang d'une aveugle Cathédrale !

Sans trêve, aux spleens d'amour sonner des hallalis !  
Car, depuis que, majeur, ton fils calcule et pose,  
Labarum des glaciers ! Fais-tu donc autre chose  
Que chasser devant toi des dupes de leurs lits ?

Certes, dès qu'aux rideaux aubadent tes fanfares,  
Ces piteux d'infini, clignant de gluants deuils,  
Rhabillent leurs tombeaux, en se cachant de l'œil  
Qui cautérise les citernes les plus rares !

Mais tu ne te dis pas que, là-bas, bon Soleil,  
L'autre moitié n'attendait que ta défaillance,  
Et déjà se remet à ses expériences,  
Alléguant quoi ! La nuit, l'usage, le sommeil...

Or, à notre guichet, tu n'es pas mort encore,  
Pour aller fustiger de rayons ces mortels,  
Que nos bateaux sans fleurs rerâlent vers leurs ciels  
D'où pleurent des remparts brodés contre l'aurore!

Alcôve des Danaïdes, triste astre! - Et puis,  
Ces jours où, tes fureurs ayant fait les nuages,  
Tu vas sans pouvoir les percer, blême de rage  
De savoir seul et tout à ses aises l'ennui !

Entre nous donc, bien Don Quichotte, et pas moins sale,  
Ta Police, ô Soleil, malgré tes grands Levers,  
Et tes couchants des beaux sept-glaives abreuvés,  
Rosaces en sang d'une aveugle Cathédrale !

**Jules Laforgue, « Complainte des plaintes » (*Les Complaintes*, 1885)**

Maintenant, pourquoi ces plaintes ?  
Gerbes d'ailleurs d'un défunt Moi  
Où l'ivraie art mange la foi ?  
Sot tabernacle où je m'éreinte  
À cultiver des roses peintes ?  
Pourtant ménage et sainte-table !  
Ah ! ces plaintes incurables,  
Pourquoi ? pourquoi ?

---

<sup>35</sup> *Les Complaintes*, 1885.

Puis, Gens à qui les fugues vraies  
Que crie, au fond, ma riche voix  
— N'est-ce pas, qu'on les sent parfois ? —  
Attoucheraient sous leurs ivraies  
Les violettes d'une Foi,  
Vous passerez, imperméables  
À mes plaintes incurables ?  
Pourquoi ? pourquoi ?

Chut ! tout est bien, rien ne s'étonne.  
Fleuris, ô Terre d'occasion,  
Vers les mirages des Sions !  
Et nous, sous l'Art qui nous bâtonne,  
Sisyphes par persuasion,  
Flûtant des christes les vaines fables,  
Au cabestan de l'incurable  
Pourquoi ! — Pourquoi ?

**José-Maria de Heredia, « La jeune morte<sup>36</sup> » (1893)**

Qui que tu sois, Vivant, passe vite parmi  
L'herbe du tertre où gît ma cendre inconsolée ;  
Ne foule point les fleurs de l'humble mausolée  
D'où j'écoute ramper le lierre et la fourmi.

Tu t'arrêtes ? Un chant de colombe a gémi.  
Non ! qu'elle ne soit pas sur ma tombe immolée !  
Si tu veux m'être cher, donne-lui la volée.  
La vie est si douce, ah ! laisse-la vivre, ami.

Le sais-tu ? Sous le myrte enguirlandant la porte,  
Épouse et vierge, au seuil nuptial, je suis morte,  
Si proche et déjà loin de celui que j'aimais.

Mes yeux se sont fermés à la lumière heureuse,  
Et maintenant j'habite, hélas ! et pour jamais,  
L'inexorable Érèbe<sup>37</sup> et la Nuit Ténébreuse.

---

<sup>36</sup> *In Les Trophées.*

<sup>37</sup> Divinité des ténèbres.

## PAUL VALÉRY

### Paul Valéry, « La Fileuse » (*Album de vers anciens, 1920*)

*Lilia..., neque nent.*

Assise, la fileuse au bleu de la croisée  
Où le jardin mélodieux se dodeline,  
Le rouet ancien qui ronfle l'a grisée.

Lasse, ayant bu l'azur, de filer la câline  
Chevelure, à ses doigts si faibles évasive,  
Elle songe, et sa tête petite s'incline.

Un arbuste et l'air pur font une source vive  
Qui suspendue au jour, délicieuse arrose  
De ses pertes de fleurs le jardin de l'oisive.

Une tige, où le vent vagabond se repose,  
Courbe le salut vain de sa grâce étoilée,  
Dédiant magnifique, au vieux rouet, sa rose.

Mais la dormeuse file une laine isolée ;  
Mystérieusement l'ombre frêle se tresse  
Au fil de ses doigts longs et qui dorment, filée.

Le songe se dévide avec une paresse  
Angélique, et sans cesse, au fuseau doux crédule,  
La chevelure ondule au gré de la caresse...

Derrière tant de fleurs, l'azur se dissimule,  
Fileuse de feuillage et de lumière ceinte :  
Tout le ciel vert se meurt. Le dernier arbre brûle.

Ta sœur, la grande rose où sourit une sainte,  
Parfume ton front vague au vent de son haleine  
Innocente, et tu crois languir... Tu es éteinte

Au bleu de la croisée où tu filais la laine.

### Paul Valéry, « L'Amateur de poèmes » (*Album de vers anciens, 1920*)

Si je regarde tout à coup ma véritable pensée, je ne me console pas de devoir subir cette parole intérieure sans personne et sans origine ; ces figures éphémères ; et cette infinité d'entreprises interrompues par leur propre facilité, qui se transforment l'une dans l'autre, sans que rien ne change avec elles. Incohérente sans le paraître, nulle instantanément comme elle est spontanée, la pensée, par sa nature, manque de style.



Mais je n'ai pas tous les jours la puissance de proposer à mon attention quelques êtres nécessaires, ni de feindre les obstacles spirituels qui formeraient une apparence de commencement, de plénitude et de fin, au lieu de mon insupportable fuite.

Un poème est une durée, pendant laquelle, lecteur, je respire une loi qui fut préparée : je donne mon souffle et les machines de ma voix ; ou seulement leur pouvoir, qui se concilie avec le silence.

Je m'abandonne à l'adorable allure : lire, vivre où mènent les mots. Leur apparition est écrite. Leurs sonorités concertées. Leur ébranlement se compose, d'après une méditation antérieure, et ils se précipiteront en groupes magnifiques ou purs, dans la résonance. Même des étonnements sont assurés : ils sont cachés d'avance, et font partie du nombre.

Mû par l'écriture fatale, et si le mètre toujours futur enchaîne sans retour ma mémoire, je ressens chaque parole dans toute sa force, pour l'avoir indéfiniment attendue. Cette mesure qui me transporte et que je colore, me garde du vrai et du faux. Ni le doute ne me divise, ni la raison ne me travaille. Nul hasard, — mais une chance extraordinaire se fortifie. Je trouve sans effort le langage de ce bonheur ; et je pense par artifice, une pensée toute certaine, merveilleusement prévoyante, — aux lacunes calculées, sans ténèbres involontaires, dont le mouvement me commande et la quantité me comble : une pensée singulièrement achevée.

**Paul Valéry, *La Jeune Parque* (1917, début)**

*Le Ciel a-t-il formé cet amas de merveilles  
Pour la demeure d'un serpent ?  
Pierre Corneille*

Qui pleure là, sinon le vent simple, à cette heure  
Seule, avec diamants extrêmes ?... Mais qui pleure,  
Si proche de moi-même au moment de pleurer ?

Cette main, sur mes traits qu'elle rêve effleurer,  
Distraitement docile à quelque fin profonde,  
Attend de ma faiblesse une larme qui fonde,  
Et que de mes destins lentement divisé,  
Le plus pur en silence éclaire un cœur brisé.  
La houle me murmure une ombre de reproche,  
Ou retire ici-bas, dans ses gorges de roche,  
Comme chose déçue et bue amèrement,  
Une rumeur de plainte et de resserrement...  
Que fais-tu, hérissée, et cette main glacée,  
Et quel frémissement d'une feuille effacée  
Persiste parmi vous, îles de mon sein nu ?...  
Je scintille, liée à ce ciel inconnu...  
L'immense grappe brille à ma soif de désastres.

Tout-puissants étrangers, inévitables astres  
Qui daignez faire luire au lointain temporel  
Je ne sais quoi de pur et de surnaturel ;  
Vous qui dans les mortels plongez jusques aux larmes  
Ces souverains éclats, ces invincibles armes,  
Et les élancements de votre éternité,  
Je suis seule avec vous, tremblante, ayant quitté  
Ma couche ; et sur l'écueil mordu par la merveille,  
J'interroge mon cœur quelle douleur l'éveille,  
Quel crime par moi-même ou sur moi consommé ?...  
... Ou si le mal me suit d'un songe refermé,

Quand (au velours du souffle envolé l'or des lampes)  
J'ai de mes bras épais environné mes tempes,  
Et longtemps de mon âme attendu les éclairs ?  
Toute ? Mais toute à moi, maîtresse de mes chairs,  
Durcissant d'un frisson leur étrange étendue,  
Et dans mes doux liens, à mon sang suspendue,  
Je me voyais me voir, sinueuse, et dorais  
De regards en regards, mes profondes forêts.

J'y suivais un serpent qui venait de me mordre.  
[...]

**Paul Valéry, « L'abeille » (1920)**

Quelle, et si fine, et si mortelle,  
Que soit ta pointe, blonde abeille,  
Je n'ai sur ma tendre corbeille,  
Jeté qu'un songe de dentelle.

Pique du sein la gourde belle,  
Sur qui l'Amour meurt ou sommeille,  
Qu'un peu de moi-même vermeille  
Vienne à la chair ronde et rebelle !

J'ai grand besoin d'un prompt tourment :  
Un mal vif et bien terminé  
Vaut mieux qu'un supplice dormant !

Soit donc mon sens illuminé  
Par cette infime alerte d'or  
Sans qui l'Amour meurt ou s'endort !

**Paul Valéry, « Les pas » (1920)**

Tes pas, enfants de mon silence,  
Saintement, lentement placés,  
Vers le lit de ma vigilance  
Procèdent muets et glacés.

Personne pure, ombre divine,  
Qu'ils sont doux, tes pas retenus !  
Dieux !... tous les dons que je devine  
Viennent à moi sur ces pieds nus !

Si, de tes lèvres avancées,  
Tu prépares pour l'apaiser,  
À l'habitant de mes pensées  
La nourriture d'un baiser,

Ne hâte pas cet acte tendre,  
Douceur d'être et de n'être pas,  
Car j'ai vécu de vous attendre,  
Et mon cœur n'était que vos pas.

**Paul Valéry, « Les grenades » (1920)**

Dures grenades entr'ouvertes  
Cédant à l'excès de vos grains,  
Je crois voir des fronts souverains  
Éclatés de leurs découvertes !

Si les soleils par vous subis,  
Ô grenades entre-bâillées  
Vous ont fait d'orgueil travaillées  
Craquer les cloisons de rubis,

Et que si l'or sec de l'écorce  
À la demande d'une force  
Crève en gemmes rouges de jus,

Cette lumineuse rupture  
Fait rêver une âme que j'eus  
De sa secrète architecture.

**Paul Valéry, « Le vin perdu » (1920)**

J'ai, quelque jour, dans l'Océan,  
(mais je ne sais plus sous quels cieux),  
Jeté, comme offrande au néant,  
Tout un peu de vin précieux...

Qui voulut ta perte, ô liqueur ?  
J'obéis peut-être au devin ?  
Peut-être au souci de mon cœur,  
Songeant au sang, versant le vin ?

Sa transparence accoutumée  
Après une rose fumée  
Reprit aussi pure la mer...

Perdu ce vin, ivres les ondes !...  
J'ai vu bondir dans l'air amer  
Les figures les plus profondes...

**Paul Valéry, « Le cimetière marin » (1920)**

Ce toit tranquille, où marchent des colombes,  
Entre les pins palpite, entre les tombes ;  
Midi le juste y compose de feux  
La mer, la mer, toujours recommencée !  
Ô récompense après une pensée  
Qu'un long regard sur le calme des dieux !

Quel pur travail de fins éclairs consume  
Maint diamant d'imperceptible écume,  
Et quelle paix semble se concevoir !  
Quand sur l'abîme un soleil se repose,  
Ouvrages purs d'une éternelle cause,  
Le Temps scintille et le Songe est savoir.

[...]

Oui ! Grande mer de délires douée,  
Peau de panthère et chlamyde trouée  
De mille et mille idoles du soleil,  
Hydre absolue, ivre de ta chair bleue,  
Qui te remords l'étincelante queue  
Dans un tumulte au silence pareil,

Le vent se lève !... Il faut tenter de vivre !  
L'air immense ouvre et referme mon livre,  
La vague en poudre ose jaillir des rocs !  
Envolez-vous, pages tout éblouies !  
Rompez, vagues ! Rompez d'eaux réjouies  
Ce toit tranquille où picoraient des focs !

Paul Valéry, « Cantique des colonnes » (*Charmes*, 1920)

À Léon-Paul Fargue.

Douces colonnes, aux  
Chapeaux garnis de jour,  
Ornés de vrais oiseaux  
Qui marchent sur le tour,

Douces colonnes, ô  
L'orchestre de fuseaux !  
Chacun immole son  
Silence à l'unisson.

— Que portez-vous si haut,  
Égales radieuses ?  
— Au désir sans défaut  
Nos grâces studieuses !

Nous chantons à la fois  
Que nous portons les cieux !  
Ô seule et sage voix  
Qui chantes pour les yeux !

Vois quels hymnes candides !  
Quelle sonorité  
Nos éléments limpides  
Tirent de la clarté !

Si froides et dorées  
Nous fûmes de nos lits  
Par le ciseau tirées,  
Pour devenir ces lys !

De nos lits de cristal  
Nous fûmes éveillées,  
Des griffes de métal  
Nous ont appareillées.

Pour affronter la lune,  
La lune et le soleil,  
On nous polit chacune  
Comme ongle de l'orteil !

Servantes sans genoux,  
Sourires sans figures,  
La belle devant nous  
Se sent les jambes pures.

Pieusement pareilles,  
Le nez sous le bandeau  
Et nos riches oreilles  
Sourdes au blanc fardeau,

Un temple sur les yeux  
Noirs pour l'éternité,  
Nous allons sans les dieux  
À la divinité !

Nos antiques jeunesses,  
Chair mate et belles ombres,  
Sont fières des finesses  
Qui naissent par les nombres !

Filles des nombres d'or,  
Fortes des lois du ciel,  
Sur nous tombe et s'endort  
Un dieu couleur de miel.

Il dort content, le Jour,  
Que chaque jour offrons  
Sur la table d'amour  
Étale sur nos fronts.

Incorruptibles sœurs,  
Mi-brûlantes, mi-fraîches,  
Nous primes pour danseurs  
Brises et feuilles sèches,

Et les siècles par dix,  
Et les peuples passés,  
C'est un profond jadis,  
Jadis jamais assez !

Sous nos mêmes amours  
Plus lourdes que le monde  
Nous traversons les jours  
Comme une pierre l'onde !

Nous marchons dans le temps  
Et nos corps éclatants  
Ont des pas ineffables  
Qui marquent dans les fables...



**Paul Valéry, « Palme » (1920)**

De sa grâce redoutable  
Voilant à peine l'éclat,  
Un ange met sur ma table  
Le pain tendre, le lait plat ;  
Il me fait de la paupière  
Le signe d'une prière  
Qui parle à ma vision :  
— Calme, calme, reste calme !  
Connais le poids d'une palme  
Portant sa profusion !

Pour autant qu'elle se plie  
À l'abondance des biens,  
Sa figure est accomplie,  
Ses fruits lourds sont ses liens.  
Admire comme elle vibre,  
Et comme une lente fibre  
Qui divise le moment,  
Départage sans mystère  
L'attrance de la terre  
Et le poids du firmament !

[...]

Parfois si l'on désespère,  
Si l'adorable rigueur  
Malgré tes larmes n'opère  
Que sous ombre de langueur,  
N'accuse pas d'être avare  
Une Sage qui prépare  
Tant d'or et d'autorité :  
Par la sève solennelle  
Une espérance éternelle  
Monte à la maturité !

Ces jours qui te semblent vides  
Et perdus pour l'univers  
Ont des racines avides  
Qui travaillent les déserts.  
La substance chevelue  
Par les ténèbres élue  
Ne peut s'arrêter jamais  
Jusqu'aux entrailles du monde,  
De poursuivre l'eau profonde  
Que demandent les sommets.

Patience, patience,  
Patience dans l'azur !  
Chaque atome de silence  
Est la chance d'un fruit mûr !  
Viendra l'heureuse surprise :  
Une colombe, la brise,  
L'ébranlement le plus doux,  
Une femme qui s'appuie,  
Feront tomber cette pluie  
Où l'on se jette à genoux !

Qu'un peuple à présent s'écroule,  
Palme !... irrésistiblement !  
Dans la poudre qu'il se roule  
Sur les fruits du firmament !  
Tu n'as pas perdu ces heures  
Si légère tu demeures  
Après ces beaux abandons ;  
Pareille à celui qui pense  
Et dont l'âme se dépense  
À s'accroître de ses dons !





## GUILLAUME APOLLINAIRE

### Guillaume Apollinaire, « Zone » (*Alcools*, 1913)

À la fin tu es las de ce monde ancien

Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin

Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine

Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes  
La religion seule est restée toute neuve la religion  
Est restée simple comme les hangars de Port-Aviation

Seul en Europe tu n'es pas antique ô Christianisme  
L'Européen le plus moderne c'est vous Pape Pie X  
Et toi que les fenêtres observent la honte te retient  
D'entrer dans une église et de t'y confesser ce matin  
Tu lis les prospectus les catalogues les affiches qui chantent tout haut  
Voilà la poésie ce matin et pour la prose il y a les journaux  
Il y a les livraisons à 25 centimes pleines d'aventures policières  
Portraits des grands hommes et mille titres divers

J'ai vu ce matin une jolie rue dont j'ai oublié le nom  
Neuve et propre du soleil elle était le clairon  
Les directeurs les ouvriers et les belles sténo-dactylographes  
Du lundi matin au samedi soir quatre fois par jour y passent  
Le matin par trois fois la sirène y gémit  
Une cloche rageuse y aboie vers midi  
Les inscriptions des enseignes et des murailles  
Les plaques les avis à la façon des perroquets criaillent  
J'aime la grâce de cette rue industrielle  
Située à Paris entre la rue Aumont-Thiéville et l'avenue des Ternes  
[...]

### Guillaume Apollinaire, « Les colchiques » (*Alcools*, 1913)

Le pré est vénéneux mais joli en automne  
Les vaches y paissant  
Lentement s'empoisonnent  
Le colchique couleur de cerne et de lilas  
Y fleurit tes yeux sont comme cette fleur-la  
Violâtres comme leur cerne et comme cet automne  
Et ma vie pour tes yeux lentement s'empoisonne

Les enfants de l'école viennent avec fracas  
Vêtus de hoquetons et jouant de l'harmonica  
Ils cueillent les colchiques qui sont comme des mères  
Filles de leurs filles et sont couleur de tes paupières  
Qui battent comme les fleurs battent au vent dément

Le gardien du troupeau chante tout doucement  
Tandis que lentes et meuglant les vaches abandonnent  
Pour toujours ce grand pré mal fleuri par l'automne

**Guillaume Apollinaire « Nuit rhénane » (*Alcools*, 1913)**

Mon verre est plein d'un vin trembleur comme une flamme  
Écoutez la chanson lente d'un batelier  
Qui raconte avoir vu sous la lune sept femmes  
Tordre leurs cheveux verts et longs jusqu'à leurs pieds

Debout chantez plus haut en dansant une ronde  
Que je n'entende plus le chant du batelier  
Et mettez près de moi toutes les filles blondes  
Au regard immobile aux nattes repliées

Le Rhin le Rhin est ivre où les vignes se mirent  
Tout l'or des nuits tombe en tremblant s'y refléter  
La voix chante toujours à en râle-mourir  
Ces fées aux cheveux verts qui incantent l'été

Mon verre s'est brisé comme un éclat de rire

**Guillaume Apollinaire, Préface pour *Les Mamelles de Tirésias* (1917)**

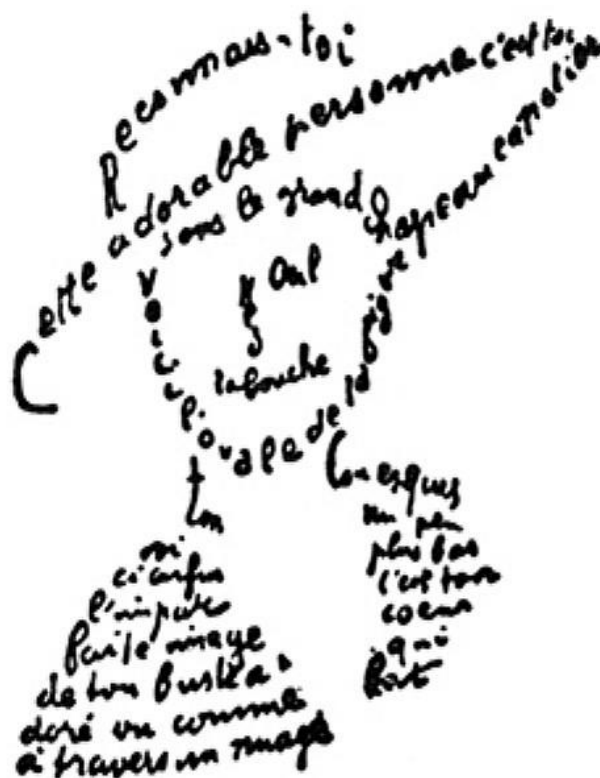
Sans réclamer d'indulgence, je fais remarquer que ceci est une œuvre de jeunesse, car sauf le Prologue et la dernière scène du deuxième acte qui sont de 1916, cet ouvrage a été fait en 1903, c'est-à-dire quatorze ans avant qu'on ne le représentât.

Je l'ai appelé drame qui signifie action pour établir ce qui le sépare de ces comédies de mœurs, comédies dramatiques, comédies légères qui depuis plus d'un demi-siècle fournissent à la scène des œuvres dont beaucoup sont excellentes, mais de second ordre et que l'on appelle tout simplement des pièces.

Pour caractériser mon drame je me suis servi d'un néologisme qu'on me pardonnera car cela m'arrive rarement et j'ai forgé l'adjectif surréaliste qui ne signifie pas du tout symbolique comme l'a supposé M. Victor Basch, dans son feuilleton dramatique, mais définit assez bien une tendance de l'art qui si elle n'est pas plus nouvelle que tout ce qui se trouve sous le soleil n'a du moins jamais servi à formuler aucun credo, aucune affirmation artistique et littéraire.

[...] Et pour tenter, sinon une rénovation du théâtre, du moins un effort personnel, j'ai pensé qu'il fallait revenir à la nature même, mais sans l'imiter à la manière des photographes. Quand l'homme a voulu imiter la marche, il a créé la roue qui ne ressemble pas à une jambe. Il a fait ainsi du surréalisme sans le savoir.

Guillaume Apollinaire, Calligramme (1918)



*Reconnais-toi / Cette adorable personne c'est toi / Sous le grand chapeau canotier / Œil / Nez / La bouche / Voici l'ovale de ta figure / Ton cou exquis / Voici enfin l'imparfaite image de ton buste adoré vu comme à travers un nuage / Un peu plus bas c'est ton cœur qui bat*

**Paul Éluard, « Le fou parle » (1913)**

C'est ma mère, monsieur, avec ma fiancée.  
Elles passent là-bas, l'une à l'autre pressée.  
La jeune m'a giflé, la vieille m'a fessé.

Je vous jure pourtant que je les aimais bien ;  
Mais, constamment, j'avais le besoin bénin  
D'exiger trop d'amour : ses larmes et son sein.

Je vous jure, monsieur, qu'elles m'ont bien aimé.  
Ça n'est certes pas leur faute à toutes les deux  
Si sans cesse je voulais être plus heureux.

C'est ma mère, monsieur, avec ma fiancée.

Pour moi, elles ne sont qu'un même être et leurs charmes  
Sont égaux ayant fait verser les mêmes larmes :  
Ma mère a pleuré sur moi, qui sanglotais

Pour l'autre, refusant d'être à moi tout à fait ;  
Je ne sais pas lequel de nous trois fut blessé. . .  
C'est ma mère, monsieur, avec ma fiancée.

**André Breton, « Rieuse » (*Mont-de-piété*, 1914)**

Rieuse et si peut-être imprudemment laurée  
De jeunesse qu'un faune accouru l'aurait ceinte  
Une Nympe au Rocher qui l'âme (Sinon peinte  
L'ai-je du moins surprise au bleu de quelque orée)

Sur la nacelle d'or d'un rêve aventurée  
— De qui tiens-tu l'espoir et ta foi dans la vie? —  
Des yeux refléteraient l'ascension suivie  
Sous l'azur frais, dans la lumière murmurée...

— Non, plutôt de l'éden où son geste convie  
Mais d'elle extasiée en blancheur dévêtue  
Que les réalités n'ont encore asservie ;

Caresse d'aube, émoi pressenti de statue,  
Éveil, aveu qu'on ose et pudeur si peu feinte,  
Chaste ingénuité d'une prière tue.

**Aragon, [Premier poème connu] (Non publié, 1915)**

La Seine... Les pontons s'en vont vers la colline  
Qui borne l'horizon d'un profil bleissant.  
Le fleuve tourne au pied du coteau frémissant  
De l'Avril qui renaît au sein de l'aubépine.

Dans le rouge reflet du soleil qui descend,  
Monte, noire, fumeuse et vivante, l'usine.  
La fumée et le ciel se teintent de sanguine ;  
Une maison se dresse et sourit au passant.

Comme de ce vallon monte la vie, et comme  
L'œuvre de la nature et le travail de l'homme  
S'unissent, dans un ton de rouille vespéral !

On devine, parmi la paix et le silence,  
La chanson des oiseaux qui sortira du val  
Pour apporter l'amour à l'humaine souffrance.

**André Breton, « Façon » (1918)**

L'attachement vous sème en taffetas  
broché projets,  
sauf où le chatolement d'ors se complut.  
Que juillet, témoin  
fou, ne compte le péché  
d'au moins ce vieux roman de fillettes qu'on lut !

De fillettes qu'on  
brigua  
se mouille (Ans, store au point d'oubli), faillant  
téter le doux gave,  
— Autre volupté quel acte élu t'instaure? —  
un avenir, éclatante Cour Batave.

Étiquetant  
baume vain l'amour, est-on nanti  
de froideur  
un fond, plus que d'heures mais, de mois? Elles font de batiste : A  
jamais ! — L'odeur anéantit tout de même jaloux ce printemps,

Mesdemoiselles.

**Aragon, « Soifs de l'Ouest » (mars 1918)**

Dans ce bar dont la porte  
Sans cesse bat au vent  
une affiche écarlate  
vante un autre savon  
Dansez dansez ma chère  
nous avons des banjos  
Oh  
qui me donnera seulement à mâcher  
les chewing-gums inutiles  
qui parfument très doucement  
l'haleine des filles des villes

Épices dans l'alcool mesuré par les pailles  
et menthes sans raison barbouillant les liqueurs  
il est des amours sans douceurs  
dans les docks sans poissons où la barmaid  
défaillit  
sous le fallacieux prétexte  
que je n'ai pas rasé ma barbe  
aux relents douteux d'un gin  
que son odorat devine  
d'un bar du Massachussets

[...]

**Aragon, « Charlot mystique » (mai 1918)**

L'ascenseur descendait toujours à perdre haleine  
et l'escalier montait toujours  
Cette dame n'entend pas les discours  
elle est postiche  
Moi qui déjà songeais à lui parler d'amour  
Oh le commis  
si comique avec sa moustache et ses sourcils  
artificiels  
Il a crié quand je les ai tirés  
Étrange  
Qu'ai-je vu Cette noble étrangère  
Monsieur je ne suis pas une femme légère  
Hou la laide  
Par bonheur nous  
avons des valises en peau de porc  
à toute épreuve  
Celle-ci  
Vingt dollars  
Elle en contient mille  
C'est toujours le même système  
Pas de mesure  
ni de logique  
mauvais thème

**Premier Manifeste Dada (Juillet 1916)<sup>38</sup>**

Dada est une nouvelle tendance artistique, on s'en rend bien compte, puisque, jusqu'à aujourd'hui, personne n'en savait rien et que demain tout Zurich en parlera. Dada a son origine dans le dictionnaire. C'est terriblement simple. En français cela signifie « cheval de bois ». En allemand « va te faire, au revoir, à la prochaine ». En roumain « oui en effet, vous avez raison, c'est ça, d'accord, vraiment, on s'en occupe », etc. C'est un mot international. Seulement un mot et ce mot comme mouvement.

Très facile à comprendre. Lorsqu'on en fait une tendance artistique, cela revient à vouloir supprimer les complications.

[...]

Comment obtenir la béatitude ? En disant Dada. Comment devenir célèbre ? En disant Dada. D'un geste noble et avec des manières raffinées. Jusqu'à la folie. Jusqu'à l'évanouissement. Comment en finir avec tout ce qui est journalisticaille, anguille, tout ce qui est gentil et propre, borné, vermoulu de morale, européenisé, énervé ? En disant Dada. Dada c'est l'âme du monde, Dada c'est le grand truc. Dada c'est le meilleur savon au lait de lys du monde. [...] Je lis des vers qui n'ont d'autre but que de renoncer au langage conventionnel, de s'en défaire. Dada Johann Fuchsgang Goethe. Dada Stendhal, Dada Dalai-lama, Bouddha, Bible et Nietzsche. Dada m'dada. Dada mhm dada da. Ce qui importe, c'est la liaison et que, tout d'abord, elle soit quelque peu interrompue.

Je ne veux pas de mots inventés par quelqu'un d'autre. Tous les mots ont été inventés par les autres. Je revendique mes propres bêtises, mon propre rythme et des voyelles et des consonnes qui vont avec, qui y correspondent, qui soient les miens.

---

<sup>38</sup> Extraits.

## Affiche du Manifeste Dada (1918)

Les Signataires de ce manifeste habitent le France, l'Allemagne, l'Espagne, l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, la Belgique, etc., mais n'ont aucune nationalité.

# DADA SOULÈVE TOUT

DADA connaît tout. DADA crache tout.

## MAIS.....

**DADA VOUS A-T-IL JAMAIS PARLÉ :**

**OUI = NON**

**OUI = NON**

**OUI = NON**

de l'Italie  
des accordéons  
des pantalons de femmes  
de la patrie  
des sardines  
de Fiume  
de l'Art (vous exagérez cher ami)  
de la douceur  
de d'Annunzio  
quelle horreur  
de l'hérotisme  
des moustaches  
de la luxure  
de coucher avec Verlaine  
de l'idéal (il est gentil)  
du Massachussets  
du passé  
des salades  
du génie, du génie, du génie  
de la journée de 8 heures  
et des violences de l'arme

**JAMAIS JAMAIS JAMAIS**

DADA ne parle pas. DADA n'a pas d'idée fixe. DADA n'attrape pas les mouches

### LE MINISTÈRE EST RENVERSÉ. PAR QUI ? PAR DADA

Le futuriste est mort. De quoi ? De DADA

Une jeune fille se suicide. A cause de quoi ? De DADA

On téléphone aux esprits. Qui est-ce l'inventeur ? DADA

On vous marche sur les pieds. C'est DADA

Si vous avez des idées sérieuses sur la vie,  
Si vous faites des découvertes artistiques  
et si tout d'un coup votre tête se met à crépiter de rire,  
si vous trouvez toutes vos idées inutiles et ridicules, sachez que

**C'EST DADA QUI COMMENCE A VOUS PARLER**



## BLAISE CENDRARS

**Blaise Cendrars, *Les Pâques à New-York* (1912, extrait)**

Seigneur, c'est aujourd'hui le jour de votre Nom,  
J'ai lu dans un vieux livre la geste de votre Passion

Et votre angoisse et vos efforts et vos bonnes paroles  
Qui pleurent dans un livre, doucement monotones.

Un moine d'un vieux temps me parle de votre mort.  
Il traçait votre histoire avec des lettres d'or

Dans un missel, posé sur ses genoux,  
Il travaillait pieusement en s'inspirant de Vous.

À l'abri de l'autel, assis dans sa robe blanche,  
Il travaillait lentement du lundi au dimanche.

Les heures s'arrêtaient au seuil de son retrait.  
Lui, s'oubliait, penché sur votre portrait.

À vêpres, quand les cloches psalmodiaient dans la tour,  
Le bon frère ne savait si c'était son amour

Ou si c'était le Vôtre, Seigneur, ou votre Père  
Qui battait à grands coups les portes du monastère.

Seigneur, la foule des pauvres pour qui vous fîtes le Sacrifice  
Est ici, parquée tassée, comme du bétail, dans les hospices.

D'immenses bateaux noirs viennent des horizons  
Et les débarquent, pêle-mêle, sur les pontons.

Il y a des Italiens, des Grecs, des Espagnols,  
Des Russes, des Bulgares, des Persans, des Mongols.

Ce sont des bêtes de cirque qui sautent les méridiens.  
On leur jette un morceau de viande noire, comme à des chiens.

C'est leur bonheur à eux que cette sale pitance.  
Seigneur, ayez pitié des peuples en souffrance.

Seigneur dans les ghettos grouille la tourbe des Juifs.  
Ils viennent de Pologne et sont tous fugitifs.

Je le sais bien, ils ont fait ton Procès ;  
Mais je t'assure, ils ne sont pas tout à fait mauvais.

Ils sont dans des boutiques sous des lampes de cuivre,  
Vendent des vieux habits, des armes et des livres.

Rembrandt aimait beaucoup les peindre dans leurs défroques.  
Moi, j'ai, ce soir, marchandé un microscope.

Hélas! Seigneur, Vous ne serez plus là, après Pâques !  
Seigneur, ayez pitié des Juifs dans les baraques.

**Blaise Cendrars, *Prose du Transsibérien et de la petite Jeanne de France* (1913, extraits)**

*Dédiée aux musiciens*

En ce temps-là, j'étais en mon adolescence  
J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de mon enfance  
J'étais à 16.000 lieues du lieu de ma naissance  
J'étais à Moscou dans la ville des mille et trois clochers et des sept gares  
Et je n'avais pas assez des sept gares et des mille et trois tours  
Car mon adolescence était si ardente et si folle  
Que mon cœur tour à tour brûlait comme le temple d'Éphèse ou comme la Place Rouge de Moscou  
quand le soleil se couche.  
Et mes yeux éclairaient des voies anciennes.  
Et j'étais déjà si mauvais poète  
Que je ne savais pas aller jusqu'au bout.

Le Kremlin était comme un immense gâteau tartare croustillé d'or,  
Avec les grandes amandes des cathédrales, toutes blanches  
Et l'or mielleux des cloches...  
Un vieux moine me lisait la légende de Novgorod  
J'avais soif  
Et je déchiffrais des caractères cunéiformes  
Puis, tout à coup, les pigeons du Saint-Esprit s'envolaient sur la place  
Et mes mains s'envolaient aussi avec des bruissements d'albatros  
Et ceci, c'était les dernières réminiscences  
Du dernier jour  
Du tout dernier voyage  
Et de la mer.

[...]

Or, un vendredi matin, ce fut enfin mon tour  
On était en décembre  
Et je partis moi aussi pour accompagner le voyageur en bijouterie qui se rendait à Kharbine  
Nous avions deux coupés dans l'express et 34 coffres de joaillerie de Pforzheim  
De la camelote allemande « Made in Germany »  
Il m'avait habillé de neuf, et en montant dans le train j'avais perdu un bouton  
– Je m'en souviens, je m'en souviens, j'y ai souvent pensé depuis –  
Je couchais sur les coffres et j'étais tout heureux de pouvoir jouer avec le browning nickelé qu'il  
m'avait aussi donné

J'étais très heureux insouciant  
Je croyais jouer aux brigands  
Nous avons volé le trésor de Golconde  
Et nous allions, grâce au transsibérien, le cacher de l'autre côté du monde  
Je devais le défendre contre les voleurs de l'Oural qui avaient attaqué les saltimbanques de Jules Verne  
Contre les khoungouzes, les boxers de la Chine  
Et les enragés petits mongols du Grand Lama  
Alibaba et les quarante voleurs  
Et les fidèles du terrible Vieux de la montagne  
Et surtout, contre les plus modernes  
Les rats d'hôtel  
Et les spécialistes des express internationaux.

[...]

Du fond de mon cœur des larmes me viennent  
Si je pense, Amour, à ma maîtresse ;  
Elle n'est qu'une enfant que je trouvai ainsi  
Pâle, immaculée au fond d'un bordel.

Ce n'est qu'une enfant, blonde rieuse et triste.  
Elle ne sourit pas et ne pleure jamais ;  
Mais au fond de ses yeux, quand elle vous y laisse boire  
Tremble un doux lys d'argent, la fleur du poète.

Elle est douce et muette, sans aucun reproche,  
Avec un long tressaillement à votre approche ;  
Mais quand moi je lui viens, de ci, de là, de fête,  
Elle fait un pas, puis ferme les yeux – et fait un pas.

Car elle est mon amour et les autres femmes  
N'ont que des robes d'or sur de grands corps de flammes,  
Ma pauvre amie est si esseulée,  
Elle est toute nue, n'a pas de corps – elle est trop pauvre.

Elle n'est qu'une fleur candide, fluette,  
La fleur du poète, un pauvre lys d'argent,  
Tout froid, tout seul, et déjà si fané  
Que les larmes me viennent si je pense à son cœur.

Et cette nuit est pareille à cent mille autres quand un train file dans la nuit  
– Les comètes tombent –  
Et que l'homme et la femme, mêmes jeunes, s'amuse à faire l'amour.

[...]

« Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre? »

Non mais... fiche-moi la paix... laisse-moi tranquille  
Tu as les hanches angulaires  
Ton ventre est aigre et tu as la chaude-pisse

C'est tout ce que Paris a mis dans ton giron  
C'est aussi un peu d'âme... car tu es malheureuse  
J'ai pitié j'ai pitié viens vers moi sur mon cœur  
Les roues sont les moulins à vent du pays de Cocagne  
Et les moulins à vent sont les béquilles qu'un mendiant fait tourner  
Nous sommes les culs-de-jatte de l'espace  
Nous roulons sur nos quatre plaies  
On nous a rogné les ailes  
Les ailes de nos sept péchés  
Et tous les trains sont les bilboquets du diable  
Basse-cour  
Le monde moderne  
La vitesse n'y peut mais  
Le monde moderne  
Les lointains sont par trop loin  
Et au bout du voyage c'est terrible d'être un homme avec une femme...

[...]

J'ai peur  
Je ne sais pas aller jusqu'au bout  
Comme mon ami Chagall je pourrais faire une série de tableaux déments  
Mais je n'ai pas pris de notes en voyage  
« Pardonnez-moi mon ignorance  
« Pardonnez-moi de ne plus connaître l'ancien jeu des vers »  
Comme dit Guillaume Apollinaire  
Tout ce qui concerne la guerre on peut le lire dans les Mémoires de Kouropatkine  
Ou dans les journaux japonais qui sont aussi cruellement illustrés  
À quoi bon me documenter  
Je m'abandonne  
Aux sursauts de ma mémoire...

[...]

Je voudrais  
Je voudrais n'avoir jamais fait mes voyages  
Ce soir un grand amour me tourmente  
Et malgré moi je pense à la petite Jehanne de France.  
C'est par un soir de tristesse que j'ai écrit ce poème en son honneur  
Jeanne  
La petite prostituée  
Je suis triste je suis triste  
J'irai au Lapin Agile me ressouvenir de ma jeunesse perdue  
Et boire des petits verres  
Puis je rentrerai seul  
Paris  
Ville de la Tour unique du grand Gibet et de la Roue.

**Blaise Cendrars, « Le Panama ou les Aventures de mes sept oncles (1914, incipit)**

Des livres  
Il y a des livres qui parlent du Canal de Panama  
Je ne sais pas ce que disent les catalogues des bibliothèques  
Et je n'écoute pas les journaux financiers  
Quoique les bulletins de la Bourse soient notre prière quotidienne

Le Canal de Panama est intimement lié à mon enfance...  
Je jouais sous la table  
Je disséquais les mouches  
Ma mère me racontait les aventures de ses sept frères  
De mes sept oncles  
Et quand elle recevait des lettres  
Éblouissement !  
Ces lettres avec les beaux timbres exotiques qui portent les vers de Rimbaud en exergue  
Elle ne me racontait rien ce jour-là  
Et je restais triste sous ma table

[...]

**Blaise Cendrars, Hommage à Guillaume Apollinaire (1918)**

Le pain lève  
La France  
Paris  
Toute une génération  
Je m'adresse aux poètes qui étaient présents  
Amis  
Apollinaire n'est pas mort  
Vous avez suivi un corbillard vide  
Apollinaire est un mage  
C'est lui qui souriait dans la soie des drapeaux aux fenêtres  
Il s'amusait à vous jeter des fleurs et des couronnes  
Tandis que vous passiez derrière son corbillard  
Puis il a acheté une petite cocarde tricolore  
Je l'ai vu le soir même manifester sur les boulevards  
Il était à cheval sur le moteur d'un camion américain et  
brandissait un énorme drapeau international déployé  
comme un avion  
VIVE LA FRANCE !

Les temps passent  
Les années s'écoulent comme des nuages  
Les soldats sont rentrés chez eux  
A la maison  
Dans leur pays  
Et voilà que se lève une nouvelle génération  
Le rêve des MAMELLES se réalise !  
Des petits Français, moitié anglais, moitié nègre, moitié  
russe, un peu belge, italien, annamite, tchèque

L'un à l'accent canadien, l'autre les yeux hindous  
Dents face os jointures galbe démarche sourire  
Ils ont tous quelque chose d'étranger et sont pourtant bien  
de chez nous  
Au milieu d'eux, Apollinaire, comme cette statue du Nil, le père des eaux, étendu avec  
des gosses qui lui coulent partout  
Entre les pieds, sous les aisselles, dans la barbe  
Ils ressemblent à leur père et se départent de lui  
Et ils parlent tous la langue d'Apollinaire

*Paris, novembre 1918*

**Blaise Cendrars, « Le ventre de ma mère » (1922)<sup>39</sup>**

C'est mon premier domicile  
Il était tout arrondi  
Bien souvent je m'imagine  
Ce que je pouvais bien être...

Les pieds sur ton cœur maman  
Les genoux tout contre ton foie  
Les mains crispées au canal  
Qui aboutissait à ton ventre

Le dos tordu en spirale  
Les oreilles pleines les yeux vides  
Tout recroquevillé tendu  
La tête presque hors de ton corps

Mon crâne à ton orifice  
Je jouis de ta santé  
De la chaleur de ton sang  
Des étreintes de papa

Bien souvent un feu hybride  
Électrisait mes ténèbres  
Un choc au crâne me détendait  
Et je ruais sur ton cœur

Le grand muscle de ton vagin  
Se resserrait alors durement  
Je me laissais douloureusement faire  
Et tu m'inondais de ton sang

Mon front est encore bosselé  
De ces bourrades de mon père  
Pourquoi faut-il se laisser faire  
Ainsi à moitié étranglé ?

---

<sup>39</sup> Réédité dans *Au cœur du monde*, 1924.

Si j'avais pu ouvrir la bouche  
Je t'aurais mordu  
Si j'avais pu déjà parler  
J'aurais dit :

Merde, je ne veux pas vivre !

## POÉSIE ET VOYAGES

**Paul Claudel, « Octobre » (*Connaissance de l'Est*, 1900)**

C'est en vain que je vois les arbres toujours verts.

Qu'une funèbre brume l'ensevelisse, ou que la longue sérénité du ciel l'efface, l'an n'est pas d'un jour moins près du fatal solstice. Ni ce soleil ne me déçoit, ni l'opulence au loin de la contrée ; voici je ne sais quoi de trop calme, un repos tel que le réveil est exclu. Le grillon à peine a commencé son cri qu'il s'arrête ; de peur d'excéder parmi la plénitude qui est seul manque du droit de parler, et l'on dirait que seulement dans la solennelle sécurité de ces campagnes d'or il soit licite de pénétrer d'un pied nu. Non, ceci qui est derrière moi sur l'immense moisson ne jette plus la même lumière, et selon que le chemin m'emmène par la paille, soit qu'ici je tourne le coin d'une mare, soit que je découvre un village, m'éloignant du soleil, je tourne mon visage vers cette lune large et pâle qu'on voit pendant le jour.

Ce fut au moment de sortir des graves oliviers, où je vis s'ouvrir devant moi la plaine radieuse jusqu'aux barrières de la montagne, que le mot d'introduction me fut communiqué. O derniers fruits d'une saison condamnée ! dans cet achèvement du jour, maturité suprême de l'année irrévocable. *C'en est fait.*

Les mains impatientes de l'hiver ne viendront point dépouiller la terre avec barbarie. Point de vents qui arrachent, point de coupantes gelées, point d'eaux qui noient. Mais plus tendrement qu'en mai, ou lorsque l'insatiable juin adhère à la source de la vie dans la possession de la douzième heure, le Ciel sourit à la Terre avec un ineffable amour. Voici, comme un cœur qui cède à un conseil continu, le consentement ; le grain se sépare de l'épi, le fruit quitte l'arbre, la Terre fait petit à petit délaissement à l'invincible solliciteur de tout, la mort desserre une main trop pleine ! Cette parole qu'elle entend maintenant est plus sainte que celle du jour de ses noces, plus profonde, plus tendre, plus riche : *C'en est fait !* L'oiseau dort, l'arbre s'endort dans l'ombre qui l'atteint, le soleil au niveau du sol le couvre d'un rayon égal, le jour est fini, l'année est consommée. À la céleste interrogation, cette réponse amoureusement *C'en est fait* est répondue.



**Victor Ségalen, « Écrit avec du sang » (in « Stèles occidentées »)<sup>40</sup>**

Nous sommes à bout. Nous avons mangé nos  
chevaux, nos oiseaux, des rats et des femmes. Et  
nous avons faim encore.

Les assaillants bouchent les créneaux. Ils sont plus  
de quatre myriades ; nous, moins de quatre cents.  
Nous ne pouvons plus bander l'arc ni crier des  
injures sur eux ; seulement grincer des mâchoires  
par envie de les mordre.

Nous sommes vraiment à bout. Que l'Empereur, s'il  
daigne lire ceci de notre sang, n'ait point de  
reproches pour nos cadavres,  
Mais qu'Il n'évoque point nos esprits : nous voulons  
devenir démons, et de la pire espèce :  
Par envie de toujours mordre et de dévorer ces gens-  
là.

**Victor Segalen, *Équipée* (1929)<sup>41</sup>**

Je suis la route, la route antique aux vertèbres dallées ; je reconnais le style des anciens hommes. L'écartement des pas, le poli vénérable, c'est une vieille route qui doit bien savoir son chemin.

Elle prend ce tour indescriptible qu'il faut bien décrire quand même. Accrochée à la falaise violette, elle bondit par-dessus les gros levains erratiques de grès noir, — sinueuse dans tous les sens comme la colonne infinie du dragon. Brusquement la voici perdue sous une futaie où elle se prolonge cependant, d'où l'on ne peut plus enfin regarder en arrière. — D'où l'on ne peut plus voir d'où l'on vient...

La route qui menait ici est étouffée, est perdue, est mangée de plantes et de mousses... il faut bien marcher quand même, aveuglé, marchant de ses mains puisque les pieds trébuchent... Et me voici, débouché, étonné de lumière et du nouvel espace, dans un très nouveau, très haut et très cerné canton du monde. Une vaste cuve baignée d'air, d'un ciel neuf, et pleine jusqu'aux bords de calmes cultures. Des chiens familiers aboient. Des fumées montent dans le soir. Les montagnes, très hautes à l'entour, non pas implacables, mais douces, font de ceci un canton évidemment isolé, évidemment inconnu du monde puisque mes gens et les habitants d'en bas l'ignoraient. — Je songe ironiquement combien cet improvisiste village presque imaginaire est cerné, entouré, et réalise le vœu littéral du Vieux Philosophe : « Que d'un village à l'autre ne s'entendent les abois des chiens... ni les appels chantants des coqs. »

La route a changé tout d'un coup d'aspect, la route moussue, la route morte que personne évidemment ne menait plus : il y a bien trois cents ans que personne n'avait passé là ! En revanche, c'est maintenant un sentier vivant dans la terre. Tous les jours, des pas se posent par ici. Et voici en effet, à ma rencontre, un troupeau de vieillards, jacasseurs, lents et doux : je vais leur demander accueil, je vais leur témoigner mon gré de ce qu'ils existent bien réellement là où mes gens avaient affirmé leur vacuité néante, leur absence... ils me donnent raison... Je vais donc...

---

<sup>40</sup> *Stèles*, 1912.

<sup>41</sup> Cycle chinois. Extrait.

Mais je reste devant eux, étonné, sans voix, sans autre émotion que cette angoisse (non pas qu'ils soient très différents des autres vieillards, dans les autres villages, que j'ai coutume de rencontrer). Ils n'ont pas en effet de tresses mandchoues, contemporaines, ils ont la coiffure enchignonnée du vieux Ming et les longs vêtements que peignent les porcelaines. Ceci est moins troublant que l'air étrange de leurs yeux ; car, pour la première fois, je suis regardé, non pas comme un objet étranger qu'on voit peu souvent et dont on s'amuse, mais comme un être qu'on n'a jamais vu. Ces vieillards, dont les paupières ont découvert tant de soleils, me regardent mieux que les enfants dans les rues les plus reculées...

La curiosité chinoise donne envie de cracher à travers la champignonnière des figures écarquillées. Mais, ici, rien que de noble, et un grand exotisme à l'envers : ces regards sont plus inconnus que tout ; évidemment, ces gens aperçoivent pour la première fois au monde, l'être aberrant que je suis parmi eux. Je me sens regardé sans ires, dépouillé, je me sens vu et nu. Je me sens devenir objet de mystère.

### Saint-John Perse, « Pour fêter une enfance » (1910)<sup>42</sup>

#### I

Palmes... !

Alors on te baignait dans l'eau-de-feuilles-vertes ; et l'eau encore était du soleil vert ; et les servantes de ta mère, grandes filles luisantes, remuaient leurs jambes chaudes près de toi qui tremblais...

(Je parle d'une haute condition, alors, entre les robes, au règne de tournantes clartés.)

Palmes ! et la douceur  
d'une vieillesse des racines... ! La terre  
alors souhaita d'être plus sourde, et le ciel plus profond, où des arbres trop  
grands, las d'un obscur dessein, nouaient un pacte inextricable...  
(J'ai fait ce songe, dans l'estime : un sûr séjour entre les toiles enthousiastes.)

Et les hautes  
racines courbes célébraient  
l'en allée des voies prodigieuses, l'invention des voûtes et des nefs,  
et la lumière alors, en de plus purs exploits féconde, inaugurerait le blanc  
royaume où j'ai mené peut-être un corps sans ombre . . .  
(Je parle d'une haute condition, jadis, entre des hommes et leurs filles, et qui mâchaient de telle  
feuille.)

Alors, les hommes avaient  
une bouche plus grave, les femmes avaient des bras plus lents ;  
alors, de se nourrir comme nous de racines, de grandes bêtes taciturnes  
s'ennoblissaient ;  
et plus longues sur plus d'ombre se levaient les paupières . . .  
(J'ai fait ce songe, il nous a consumés sans reliques.)

---

<sup>42</sup> In *Éloges* (1911)

**Valéry Larbaud, « Ode » (1913)**

Prête-moi ton grand bruit, ta grande allure si douce,  
Ton glissement nocturne à travers l'Europe illuminée,  
Ô train de luxe ! et l'angoissante musique  
Qui bruit le long de tes couloirs de cuir doré,  
Tandis que derrière les portes laquées, aux loquets de cuivre lourd,  
Dorment les millionnaires.  
Je parcours en chantonnant tes couloirs  
Et je suis ta course vers Vienne et Budapesth,  
Mêlant ma voix à tes cent mille voix,  
Ô Harmonika-Zug !

J'ai senti pour la première fois toute la douceur de vivre,  
Dans une cabine du Nord-Express, entre Wirballen et Pskow.  
On glissait à travers des prairies où des bergers,  
Au pied de groupes de grands arbres pareils à des collines,  
Étaient vêtus de peaux de moutons crues et sales...  
(Huit heures du matin en automne, et la belle cantatrice  
Aux yeux violets chantait dans la cabine à côté.)  
Et vous, grandes places à travers lesquelles j'ai vu passer la Sibérie et les monts du Samnium,  
La Castille âpre et sans fleurs, et la mer de Marmara sous une pluie tiède !

Prêtez-moi, ô Orient-Express, Sud-Brenner-Bahn, prêtez-moi  
Vos miraculeux bruits sourds et  
Vos vibrantes voix de chanterelle ;  
Prêtez-moi la respiration légère et facile  
Des locomotives hautes et minces, aux mouvements  
Si aisés, les locomotives des rapides,  
Précédant sans effort quatre wagons jaunes à lettres d'or  
Dans les solitudes montagnardes de la Serbie,  
Et, plus loin, à travers la Bulgarie pleine de roses...

Ah ! il faut que ces bruits et que ce mouvement  
Entrent dans mes poèmes et disent  
Pour moi ma vie indicible, ma vie  
D'enfant qui ne veut rien savoir, sinon  
Espérer éternellement des choses vagues.

**Valéry Larbaud, « L'Ancienne gare de Cahors » (1913)**

Voyageuse ! ô cosmopolite à présent  
Désaffectée, rangée, retirée des affaires.  
Un peu en retrait de la voie,  
Vieille et rose au milieu des miracles du matin,  
Avec ta marquise inutile  
Tu étends au soleil des collines ton quai vide  
(Ce quai qu'autrefois balayait  
La robe d'air tourbillonnant des grands express)  
Ton quai silencieux au bord d'une prairie,  
Avec les portes toujours fermées de tes salles d'attente,  
Dont la chaleur de l'été craquèle les volets...

Ô gare qui as vu tant d'adieux,  
Tant de départs et tant de retours,  
Gare, ô double porte ouverte sur l'immensité charmante  
De la Terre, où quelque part doit se trouver la joie de Dieu  
Comme une chose inattendue, éblouissante ;  
Désormais tu reposes et tu goûtes les saisons  
Qui reviennent portant la brise ou le soleil, et tes pierres  
Connaissent l'éclair froid des lézards ; et le chatouillement  
Des doigts légers du vent dans l'herbe où sont les rails  
Rouges et rugueux de rouille,  
Est ton seul visiteur.  
L'ébranlement des trains ne te caresse plus :  
Ils passent loin de toi sans s'arrêter sur ta pelouse,  
Et te laissent à ta paix bucolique, ô gare enfin tranquille  
Au cœur frais de la France.

## L'AVENTURE SURREALISTE

### Pierre Unik, « Place Vendôme<sup>43</sup> » (1927)

La dentelle de nuit et la pluie dernière  
la clef dans la folie et la main dans l'éther  
le message est un morceau d'étoffe  
et le messenger est un cimier de casque  
fier de ses plantes furieuses et des couteaux de suie  
un messenger plus rouge que l'iris noir  
et de ses antennes une orchidée se détache  
souris-moi souris-moi orchidée toi qui n'es que le simulacre  
de mes deux bras entrecroisés  
le fardeau du damier et sur le damier  
une bougie qui serre les poings  
« cachez une panthère il en vient deux »  
sur le rebord de la prairie et des fontaines  
si je dis « je sais bien que tu es là flamme de la bougie  
et que tu portes des vaisseaux couleur de prairie »  
alors la vitre en verre dépoli qui sépare toutes les lèvres  
du crève-cœur à l'heure de chaux  
la vitre se balance et devient un corbeau  
juste juste toujours très juste  
comme le gantelet de fer de l'oubli.

### André Breton, « L'union libre<sup>44</sup> » (1931)

Ma femme à la chevelure de feu de bois  
Aux pensées d'éclairs de chaleur  
À la taille de sablier  
Ma femme à la taille de loutre entre les dents du tigre  
Ma femme à la bouche de cocarde et de bouquet d'étoiles de dernière

grandeur

Aux dents d'empreintes de souris blanche sur la terre blanche  
À la langue d'ambre et de verre frottés  
Ma femme à la langue d'hostie poignardée  
À la langue de poupée qui ouvre et ferme les yeux  
À la langue de pierre incroyable  
Ma femme aux cils de bâtons d'écriture d'enfant  
Aux sourcils de bord de nid d'hirondelle  
Ma femme aux tempes d'ardoise de toit de serre  
Et de buée aux vitres  
Ma femme aux épaules de champagne  
Et de fontaine à têtes de dauphins sous la glace  
Ma femme aux poignets d'allumettes  
Ma femme aux doigts de hasard et d'as de cœur  
Aux doigts de foin coupé  
Ma femme aux aisselles de martre et de fênes

---

<sup>43</sup> In *La Révolution surréaliste*, n° 9-10, 1<sup>er</sup> octobre 1927.

<sup>44</sup> Publié anonymement.

De nuit de la Saint-Jean  
De troène et de nid de scalares  
Aux bras d'écume de mer et d'écluse  
Et de mélange du blé et du moulin  
Ma femme aux jambes de fusée  
Aux mouvements d'horlogerie et de désespoir  
Ma femme aux mollets de moelle de sureau  
Ma femme aux pieds d'initiales  
Aux pieds de trousseaux de clés aux pieds de calfats qui boivent  
Ma femme au cou d'orge imperlé  
Ma femme à la gorge de Val d'or  
De rendez-vous dans le lit même du torrent  
Aux seins de nuit  
Ma femme aux seins de taupinière marine  
Ma femme aux seins de creuset du rubis  
Aux seins de spectre de la rose sous la rosée  
Ma femme au ventre de dépliement d'éventail des jours  
Au ventre de griffe géante  
Ma femme au dos d'oiseau qui fuit vertical  
Au dos de vif-argent  
Au dos de lumière  
À la nuque de pierre roulée et de craie mouillée  
Et de chute d'un verre dans lequel on vient de boire  
Ma femme aux hanches de nacelle  
Aux hanches de lustre et de pennes de flèche  
Et de tiges de plumes de paon blanc  
De balance insensible  
Ma femme aux fesses de grès et d'amiante  
Ma femme aux fesses de dos de cygne  
Ma femme aux fesses de printemps  
Au sexe de glaïeul  
Ma femme au sexe de placer et d'ornithorynque  
Ma femme au sexe d'algue et de bonbons anciens  
Ma femme au sexe de miroir  
Ma femme aux yeux pleins de larmes  
Aux yeux de panoplie violette et d'aiguille aimantée  
Ma femme aux yeux de savane  
Ma femme aux yeux d'eau pour boire en prison  
Ma femme aux yeux de bois toujours sous la hache  
Aux yeux de niveau d'eau de niveau d'air de terre et de feu.

**Henri Michaux , « Le grand combat » (*Qui je fus*, 1927)**

Il l'emparouille et l'endosque contre terre ;  
Il le rague et le roupète jusqu'à son drôle ;  
Il le pratèle et le libucque et lui baruffle les ouillais ;  
Il le tocarde et le marmine,  
Le manage rape à ri et ripe à ra.

Enfin il l'écorcobalisse.  
L'autre hésite, s'espudrine, se défaisse, se torse et se ruine.  
C'en sera bientôt fini de lui ;  
Il se reprise et s'emmargine... mais en vain.  
Le cerceau tombe qui a tant roulé.  
Abrah ! Abrah ! Abrah !  
Le pied a failli !  
Le bras a cassé !  
Le sang a coulé !  
Fouille, fouille, fouille,  
Dans la marmite de son ventre est un grand secret.  
Mégères alentour qui pleurez dans vos mouchoirs;  
On s'étonne, on s'étonne, on s'étonne  
Et on vous regarde,  
On cherche aussi, nous autres le Grand Secret.

## ROBERT DESNOS

### Robert Desnos, « Cœur en bouche », *Langage cuit* (1923)

Son manteau traînait comme un soleil couchant  
et les perles de son collier étaient belles comme des dents.  
Une neige de seins qu'entourait la maison et dans l'âtre un feu de baisers.  
Et les diamants de ses bagues étaient plus brillants que des yeux.

« Nocturne visiteuse, Dieu croit en moi !

— Je vous salue, gracieuse de plénitude,  
les entrailles de votre fruit sont bénies.

Dehors se courbent les roseaux fines tailles.

Les chats grincent mieux que les girouettes.

Demain à la première heure, respirer des roses aux doigts d'aurore  
et la nue éclatante transformera en astre le duvet. »

Dans la nuit ce fut l'injure des rails aux indifférentes locomotives près des jardins où  
les roses oubliées sont des amourettes déracinées.

« Nocturne visiteuse, un jour je me coucherai dans un linceul comme dans une mer.

Tes regards sont des rayons d'étoile

les rubans de ta robe des routes vers l'infini.

Viens dans un ballon léger semblable à un cœur

malgré l'aimant, arc de triomphe quant à la forme.

Les giroflées du parterre deviennent les mains les plus belles d'Haarlem.

Les siècles de notre vie durent à peine des secondes.

À peine les secondes durent-elles quelques amours.

À chaque tournant il y a un angle droit qui ressemble à un vieillard.

Le loup à pas de nuit s'introduit dans ma couche.

Visiteuse ! Visiteuse ! tes boucliers sont des seins ! [...]

Voici venir les cauchemars des fantômes. »

Et le couvercle du palais se ferma aussi bruyamment que les portes du cercueil.

### Robert Desnos, « C'était un bon copain », *Langage cuit* (1923)

Il avait le cœur sur la main

Et la cervelle dans la lune

C'était un bon copain

Il avait l'estomac dans les talons

Et les yeux dans nos yeux

C'était un triste copain

Il avait la tête à l'envers

Et le feu là où vous pensez

Mais non quoi il avait le feu au derrière

C'était un drôle de copain

Quand il prenait ses jambes à son cou

Il mettait son nez partout

C'était un charmant copain

Il avait une dent contre Étienne

A la tienne Étienne à la tienne mon vieux



C'était un amour de copain  
Il n'avait pas sa langue dans la poche  
Ni la main dans la poche du voisin  
Il ne pleurait jamais dans mon gilet  
C'était un copain  
C'était un bon copain.

**Robert Desnos « J'ai tant rêvé de toi<sup>45</sup> » (1926)**

J'ai tant rêvé de toi que tu perds ta réalité.  
Est-il encore temps d'atteindre ce corps vivant  
et de baiser sur cette bouche la naissance  
de la voix qui m'est chère ?  
J'ai tant rêvé de toi que mes bras habitués en étreignant ton ombre  
à se croiser sur ma poitrine ne se plieraient pas  
au contour de ton corps, peut-être.  
Et que, devant l'apparence réelle de ce qui me hante  
et me gouverne depuis des jours et des années  
je deviendrais une ombre sans doute,  
Ô balances sentimentales.  
J'ai tant rêvé de toi qu'il n'est plus temps sans doute que je m'éveille.  
Je dors debout, le corps exposé à toutes les apparences de la vie  
et de l'amour et toi, la seule qui compte aujourd'hui pour moi,  
je pourrais moins toucher ton front et tes lèvres que les premières lèvres  
et le premier front venu.  
J'ai tant rêvé de toi, tant marché, parlé, couché avec ton fantôme  
qu'il ne me reste plus peut-être, et pourtant,  
qu'à être fantôme parmi les fantômes et plus ombre cent fois  
que l'ombre qui se promène et se promènera allègrement  
sur le cadran solaire de ta vie.

**Robert Desnos, « Comme » (*Fortunes*, 1942)**

Come, dit l'Anglais à l'Anglais, et l'Anglais vient.  
Côme, dit le chef de gare, et le voyageur qui vient dans cette ville descend du  
train sa valise à la main.  
Come, dit l'autre, et il mange.  
Comme, je dis comme, et tout se métamorphose, le marbre en eau, le ciel en  
orange, le vin en plaine, le fil en six, le cœur en peine, la peur en seine.  
Mais si l'Anglais dit as, c'est à son tour de voir le monde changer de forme à  
sa convenance  
Et moi je ne vois plus qu'un signe unique sur une carte  
L'as de cœur si c'est en février,  
L'as de carreau et l'as de trèfle, misère en Flandre,  
L'as de pique aux mains des aventuriers.  
Et si cela me plaît à moi de vous dire machin,  
Pot à eau, mousseline et potiron.  
Que l'Anglais dise machin,  
Que machin dise le chef de gare,

---

<sup>45</sup> Appartient à un ensemble intitulé « À la mystérieuse ». Édité dans *Corps et biens* (1930). La « mystérieuse est la chanteuse Yvonne George, dont Desnos était follement amoureux.

Machin dise l'autre,  
Et moi aussi.  
Machin.  
Et même machin chose.  
Il est vrai que vous vous en foutez  
Que vous ne comprenez pas la raison de ce poème.  
Moi non plus, d'ailleurs.  
Poème, je vous demande un peu ?  
Poème ? je vous demande un peu de confiture,  
Encore un peu de gigot,  
Encore un petit verre de vin  
Pour nous mettre en train...  
Poème, je ne vous demande pas l'heure qu'il est.  
Poème, je ne vous demande pas si votre beau-père est poilu comme un sapeur.  
Poème, je vous demande un peu ... ?  
Poème, je ne vous demande pas l'aumône,  
Je vous la fais.  
Poème, je ne vous demande pas l'heure qu'il est,  
Je vous la donne.  
Poème, je ne vous demande pas si vous allez bien,  
Cela se devine.  
Poème, poème, je vous demande un peu...  
Je vous demande un peu d'or pour être heureux avec celle que j'aime.

## PAUL ÉLUARD

### Paul Éluard, « L'égalité des sexes<sup>46</sup> » (1924)

Tes yeux sont revenus d'un pays arbitraire  
Où nul n'a jamais su ce que c'est qu'un regard  
Ni connu la beauté des yeux, beauté des pierres,  
Celle des gouttes d'eau, des perles en placards,

Des pierres nues et sans squelette, ô ma statue.  
Le soleil aveuglant te tient lieu de miroir  
Et s'il semble obéir aux puissances du soir  
C'est que ma tête est close, ô statue abattue

Par mon amour et par mes ruses de sauvage.  
Mon désir immobile est ton dernier soutien  
Et je t'emporte sans bataille, ô mon image,  
Rompue à ma faiblesse et prise dans mes liens.

### Paul Éluard, « Le jeu de construction<sup>47</sup> » (1924)

*À Raymond Roussel.*

L'homme s'enfuit, le cheval tombe,  
La porte ne peut pas s'ouvrir,  
L'oiseau se tait, creusez sa tombe,  
Le silence le fait mourir.

Un papillon sur une branche  
Attend patiemment l'hiver,  
Son cœur est lourd, la branche penche,  
La branche penche comme un ver.

Pourquoi pleurer la fleur séchée  
Et pourquoi pleurer les lilas ?  
Pourquoi pleurer la rose d'ambre ?

Pourquoi pleurer la pensée tendre ?  
Pourquoi chercher la fleur cachée  
Si l'on n'a pas de récompense ?  
— Mais pour ça, ça et ça.

---

<sup>46</sup> *In Mourir de ne pas mourir.*

<sup>47</sup> *In Mourir de ne pas mourir.*

**Paul Éluard, « Max Ernst<sup>48</sup> »**

Dans un coin l'inceste agile  
Tourne autour de la virginité d'une petite robe  
Dans un coin le ciel délivré  
Aux épines de l'orage laisse des boules blanches.

Dans un coin plus clair de tous les yeux  
On attend des poissons d'angoisse.  
Dans un coin la voiture de verdure de l'été  
Immobile glorieuse et pour toujours.

À la lueur de la jeunesse  
Des lampes allumées très tard.  
La première montre ses seins que tuent des insectes rouges.

**Paul Éluard, « La courbe de tes yeux...<sup>49</sup> »**

La courbe de tes yeux fait le tour de mon cœur,  
Un rond de danse et de douceur,  
Auréole du temps, berceau nocturne et sûr,  
Et si je ne sais plus tout ce que j'ai vécu  
C'est que tes yeux ne m'ont pas toujours vu.

Feuilles de jour et mousse de rosée,  
Roseaux du vent, sourires parfumés,  
Ailes couvrant le monde de lumière,  
Bateaux chargés du ciel et de la mer,  
Chasseurs des bruits et sources des couleurs,

Parfums éclos d'une couvée d'aurores  
Qui gît toujours sur la paille des astres,  
Comme le jour dépend de l'innocence  
Le monde entier dépend de tes yeux purs  
Et tout mon sang coule dans leurs regards.

**Paul Éluard, « L'aube impossible<sup>50</sup> »**

*Le grand enchanteur est mort ! et ce pays d'illusion s'est effacé.  
Young.*

C'est par une nuit comme celle-ci que je me suis privé du langage pour prouver mon amour et que j'ai eu affaire à une sourde.

C'est par une nuit comme celle-ci que j'ai cueilli sur la verdure perpendiculaire des framboises blanches comme du lait, du dessert pour cette amoureuse de mauvaise volonté.

---

<sup>48</sup> *Capitale de la douleur*, 1926.

<sup>49</sup> *Capitale de la douleur*, 1926.

<sup>50</sup> *Les dessous d'une vie ou La pyramide humaine*, 1926.

C'est par une nuit comme celle-ci que j'ai régné sur des rois et des reines alignés dans un couloir de craie ! Ils ne devaient leur taille qu'à la perspective et si les premiers étaient gigantesques, les derniers, au loin, étaient si petits que d'avoir un corps visible, ils semblaient taillés à facettes.

C'est par une nuit comme celle-ci que je les ai laissés mourir, ne pouvant leur donner leur ration nécessaire de lumière et de raison.

C'est par une nuit comme celle-ci que, beau joueur, j'ai traîné dans les airs un filet fait de tous mes nerfs. Et quand je le relevais, il n'avait jamais une ombre, jamais un pli. Rien n'était pris. Le vent aigre grinçait des dents, le ciel rongé s'abaissait et quand je suis tombé, avec un corps épouvantable, un corps pesant d'amour, ma tête avait perdu sa raison d'être.

C'est par une nuit comme celle-ci que naquit de mon sang une herbe noire redoutable à tous les prisonniers.

### Paul Éluard, « L'évidence poétique<sup>51</sup> »

Le temps est venu où tous les poètes ont le droit et le devoir de soutenir qu'ils sont profondément enfoncés dans la vie des autres hommes, dans la vie commune. [...]

Le pain est plus utile que la poésie. Mais l'amour, au sens complet, humain du mot, l'amour-passion, n'est pas plus utile que la poésie. L'homme, en se plaçant au sommet de l'échelle des êtres, ne peut nier la valeur de ses sentiments, si peu productifs, si antisociaux qu'ils paraissent. « Il a, dit Feuerbach, les mêmes sens que l'animal, mais chez lui la sensation, au lieu d'être relative, subordonnée aux besoins inférieurs de la vie, devient un être absolu, son propre but, sa propre jouissance. » C'est ici que l'on retrouve la nécessité. L'homme a besoin d'avoir constamment conscience de sa suprématie sur la nature, pour s'en protéger, pour la vaincre.

Il a, jeune homme, la nostalgie de son enfance — homme, la nostalgie de son adolescence — vieillard, l'amertume d'avoir vécu. Les images du poète sont faites d'un objet à oublier et d'un objet à se souvenir. Il projette avec ennui ses prophéties dans le passé. Tout ce qu'il crée disparaît avec l'homme qu'il était hier. Demain, il connaîtra du nouveau. Mais aujourd'hui manque à ce présent universel.

L'imagination n'a pas l'instinct d'imitation. Elle est la source et le torrent qu'on ne remonte pas. C'est de ce sommeil vivant que le jour naît et meurt à tout instant. Elle est l'univers sans association, l'univers qui ne fait pas partie d'un plus grand univers, l'univers sans dieu, puisqu'elle ne ment jamais, puisqu'elle ne confond jamais ce qui sera avec ce qui a été. La vérité se dit très vite, sans réfléchir, tout uniment, et la tristesse, la fureur, la gravité, la joie ne lui sont que changements du temps, que ciels séduits.

Le poète est celui qui inspire bien plus que celui qui est inspiré. Les poèmes ont toujours de grandes marges blanches, de grandes marges de silence où la mémoire ardente se consume pour recréer un délire sans passé. Leur principale qualité est non pas, je le répète, d'invoquer, mais d'inspirer. Tant de poèmes d'amour sans objet réuniront, un beau jour, des amants. On rêve sur un poème comme on rêve sur un être. La compréhension, comme le désir, comme la haine, est faite de rapports entre la chose à comprendre et les autres, comprises ou incomprises.

---

<sup>51</sup> *Donner à voir* (1939).

## JACQUES PRÉVERT

### Jacques Prévert, « Déjeuner du matin », *Paroles* (1949)

Il a mis le café  
Dans la tasse  
Il a mis le lait  
Dans la tasse de café  
Il a mis le sucre  
Dans le café au lait  
Avec la petite cuiller  
Il a tourné  
Il a bu le café au lait  
Et il a reposé la tasse  
Sans me parler  
Il a allumé  
Une cigarette  
Il a fait des ronds  
Avec la fumée  
Il a mis les cendres  
Dans le cendrier  
Sans me parler  
Sans me regarder  
Il s'est levé  
Il a mis  
Son chapeau sur sa tête  
Il a mis  
Son manteau de pluie  
Parce qu'il pleuvait  
Et il est parti  
Sous la pluie  
Sans une parole  
Sans me regarder  
Et moi j'ai pris  
Ma tête dans ma main  
Et j'ai pleuré.

### Jacques Prévert, « Complainte de Vincent » (*Paroles*, 1949)

À Paul Éluard

À Arles où roule le Rhône  
Dans l'atroce lumière de midi  
Un homme de phosphore et de sang  
Pousse une obsédante plainte  
Comme une femme qui fait son enfant  
Et le linge devient rouge  
Et l'homme s'enfuit en hurlant  
Poursuivi par le soleil  
Un soleil d'un jaune strident  
Au bordel tout près du Rhône  
L'homme arrive comme un roi mage

Avec son absurde présent  
Il a le regard bleu et doux  
Le vrai regard lucide et fou  
De ceux qui donnent tout à la vie  
De ceux qui ne sont pas jaloux  
Et montre à la pauvre enfant  
Son oreille couchée dans le linge  
Et elle pleure sans rien comprendre  
Songeant à de tristes présages  
Et regarde sans oser le prendre  
L'affreux et tendre coquillage  
Où les plaintes de l'amour mort  
Et les voix inhumaines de l'art  
Se mêlent aux murmures de la mer  
Et vont mourir sur le carrelage  
Dans la chambre où l'édredon rouge  
D'un rouge soudain éclatant  
Mélange ce rouge si rouge  
Au sang bien plus rouge encore  
De Vincent à demi mort  
Et sage comme l'image même  
De la misère et de l'amour  
L'enfant nue toute seule sans âge  
Regarde le pauvre Vincent  
Foudroyé par son propre orage  
Qui s'écroule sur le carreau  
Couché dans son plus beau tableau  
Et l'orage s'en va calmé indifférent  
En roulant devant lui ses grands tonneaux de sang  
L'éblouissant orage du génie de Vincent  
Et Vincent reste là dormant rêvant râlant  
Et le soleil au-dessus du bordel  
Comme une orange folle dans un désert sans nom  
Le soleil sur Arles  
En hurlant tourne en rond.

**Jacques Prévert, « Promenade de Picasso » (*Paroles*, 1949)**

Sur une assiette bien ronde en porcelaine réelle  
une pomme pose  
Face à face avec elle  
un peintre de la réalité  
essaie vainement de peindre  
la pomme telle qu'elle est  
mais  
elle ne se laisse pas faire  
la pomme  
elle a son mot à dire  
et plusieurs tours dans son sac de pomme  
la pomme  
et la voilà qui tourne  
dans son assiette réelle

sournoisement sur elle-même  
doucement sans bouger  
et comme un duc de Guise qui se déguise en bec de gaz  
parce qu'on veut malgré lui lui tirer le portrait  
la pomme se déguise en beau fruit déguisé  
et c'est alors  
que le peintre de la réalité  
commence à réaliser  
que toutes les apparences de la pomme sont contre lui  
et  
comme le malheureux indigent  
comme le pauvre nécessiteux qui se trouve soudain à la merci de n'importe quelle association  
bienfaisante et charitable et redoutable de bienfaisance de charité et de redoutabilité  
le malheureux peintre de la réalité  
se trouve soudain alors être la triste proie  
d'une innombrable foule d'associations d'idées  
Et la pomme en tournant évoque le pommier  
le Paradis terrestre et Ève et puis Adam  
l'arrosoir l'espalier Parmentier l'escalier  
le Canada les Hespérides la Normandie la Reinette et l'Api  
le serpent du Jeu de Paume le serment du Jus de Pomme  
et le péché originel  
et les origines de l'art  
et la Suisse avec Guillaume Tell  
et même Isaac Newton plusieurs fois primé à l'Exposition de la Gravitation Universelle  
et le peintre étourdi perd de vue son modèle  
et s'endort  
C'est alors que Picasso  
qui passait par là comme il passe partout  
chaque jour comme chez lui  
voit la pomme et l'assiette et le peintre endormi  
Quelle idée de peindre une pomme  
dit Picasso  
et Picasso mange la pomme  
et la pomme lui dit Merci  
et Picasso casse l'assiette  
et s'en va en souriant  
et le peintre soudain arraché à ses songes  
comme une dent  
se retrouve tout seul devant sa toile inachevée  
avec au beau milieu de sa vaisselle brisée  
les terrifiants pépins de la réalité.



**André Breton, *L'air de l'eau* (1934)**

Monde dans un baiser  
Le joueur à baguettes de coudrier cousues sur les manches  
Apaie un essaim de jeunes singes-lions  
Descendus à grand fracas de la corniche  
Tout devient opaque je vois passer le carrosse de la nuit  
Traîné par les axolotls à souliers bleus  
Entrée scintillante de la voie de fait qui mène au tombeau  
Pavé de paupières avec leurs cils  
La loi du talion use un peuple d'étoiles  
Et tu te diapres pour moi d'une rosée noire  
Tandis que les effrayantes bornes mentales  
À cheveux de vigne  
Se fendent dans le sens de la longueur  
Livrant passage à des aigrettes  
Qui regagnent le lac voisin  
Les barreaux du spectacle sont merveilleusement tordus  
Un long fuseau d'air atteste seul la fuite de l'homme  
Au petit matin dans les luzernes illustres  
L'heure  
N'est plus que ce que sonnent les pièces d'or de la bohémienne  
Aux volants de coréopsis  
Une écuyère debout sur un cheval au galop pommelé de boules d'orage  
De loin les bras sont toujours en extension latérale  
Le losange poudreux du dessous me rappelle  
La tente décorée de bisons bleus  
Par les Indiens de l'oreiller  
Dehors l'air essaye les gants de gui  
Sur un comptoir d'eau pure  
Monde dans un baiser monde  
À moi les écailles  
Les écailles de la grande tortue céleste à ventre d'hydrophile  
Qui se bat chaque nuit dans l'amour  
Avec la grande tortue noire le gigantesque scolopendre de racines

**André Breton, *Fata morgana* (1940)**

Ce matin la fille de la montagne tient sur ses genoux un accordéon de chauves-souris blanches  
Un jour un nouveau jour cela me fait penser à un objet que je garde  
Alignés en transparence dans un cadre des tubes en verre de toutes les couleurs de philtres de liqueurs  
Qu'avant de me séduire il ait dû répondre peu importe à quelque nécessité de représentation commerciale  
Pour moi nulle œuvre d'art ne vaut ce petit carré fait de l'herbe diaprée à perte de vue de la vie  
Un jour un nouvel amour et je plains ceux pour qui l'amour perd à ne pas changer de visage  
Comme si de l'étang sans lumière la carpe qui me tend à l'éveil une boucle de tes cheveux  
N'avait plus de cent ans et ne me taisait tout ce que je dois pour rester moi-même ignorer  
Un nouveau jour est-ce bien près de toi que j'ai dormi  
J'ai donc dormi j'ai donc passé les gants de mousse  
Dans l'angle je commence à voir briller la mauvaise commode qui s'appelle hier  
Il y a de ces meubles embarrassants dont le véritable office est de cacher des issues

De l'autre côté qui sait la barque aimantée nous pourrions partir ensemble  
À la rencontre de l'arbre sous l'écorce duquel il est dit  
Ce qu'à nous seuls nous sommes l'un à l'autre dans la grande algèbre  
Il y a de ces meubles plus lourds que s'ils étaient emplis de sable au fond de la mer  
Contre eux il faudrait des mots-leviers  
De ces mots échappés d'anciennes chansons qui vont au superbe paysage de grues  
Très tard dans les ports parcourus en zigzag de bouquets de fièvre  
Écoute

[...]

**Joyce Mansour, *Cris* (1953)**

J'aime tes bas qui raffermissent tes jambes.  
J'aime ton corset qui soutient ton corps tremblant  
Tes rides tes seins ballants ton air affamé  
Ta vieillesse contre mon corps tendu  
Ta honte devant mes yeux qui savent tout  
Tes robes qui sentent ton corps pourri.  
Tout ceci me venge enfin  
Des hommes qui n'ont pas voulu de moi.

Le clou planté dans ma joue céleste  
Les cornes poussent derrière mes oreilles  
Mes plaies saignantes qui ne guérissent jamais  
Mon sang qui devient eau qui se dissout qui embaume  
Mes enfants que j'étrangle en exauçant leurs vœux  
Tout ceci fait de moi votre Seigneur et votre Dieu.

Laisse-moi t'aimer.  
J'aime le goût de ton sang épais  
Je le garde longtemps dans ma bouche sans dents.  
Son ardeur me brûle la gorge.  
J'aime ta sueur.  
J'aime caresser tes aisselles  
Ruisselantes de joie.  
Laisse-moi t'aimer  
Laisse-moi lécher tes yeux fermés  
Laisse-moi les percer avec ma langue pointue  
Et remplir leur creux de ma salive triomphante.  
Laisse-moi t'aveugler.

[...]

**Joyce Mansour, « L'appel amer d'un sanglot<sup>52</sup> » (1965)**

Venez femmes aux seins fébrile  
Écouter en silence le cri de la vipère  
Et sonder avec moi le bas brouillard roux  
Qui enfle soudain la voix de l'ami  
La rivière est fraîche autour de son corps  
Sa chemise flotte blanche comme la fin d'un discours  
Dans l'air substantiel avare de coquillages  
Inclinez-vous filles intempestives  
Abandonnez vos pensées à capuchon  
Vos sottises mouillures vos bottines rapides  
Un remous s'est produit dans la végétation  
Et l'homme s'est noyé dans la liqueur

**Joyce Mansour, « J'ai aimé un homme saturé de lui-même<sup>53</sup> » (1977)**

Je te verrai plus tard  
Sablonneuse enfant  
Les flammes criardes de ma noire toison  
Grésillent et tombent au moindre frisson  
De l'air  
L'interminable géranium croasse entre les pavés  
Nue la peau du vivant cigare  
Craquelle sous mes dents et son saignant prépuce  
Erre  
Va repose-toi enfant de mes vingt ans  
Inflammable comme l'été dans les buissons stériles  
Je veux suivre le brûlot de tes rêveries impubères  
Revoir l'arène de ma première grande défaite  
Rager sans m'éteindre sous un tas de cendres fines  
Et boire la mort infâme sur mes lèvres d'autrefois

---

<sup>52</sup> *In Carré blanc.*

<sup>53</sup> *In Faire signe au machiniste.*

**Annie Le Brun, « Douzième cerne » (*Sur le champ*, 1967)**

Mon amant, j'ai eu l'impudence de parler de moi seulement pour crier avec vous que la tragédie prolifère faute de moyens, que les bandes de la violence dessinée ne sont que les petits ballons-sondes d'un malaise de dupe.

Vous êtes toujours libre de claquer les portières de vos paupières pour d'autres voyages. Je ne vous retiendrai pas avec le chewing-gum du prosélytisme, je ne vous blesserai jamais du lance-flamme de l'initée qui refuse même de respirer. Toutes les portes sont ouvertes comme mes jambes à votre approche, battante comme ma robe de frénésie au bord de l'océan. Je vous ai suivi, comme d'autres, dans la nuit, le long du fleuve, parce que j'eus l'impression ce soir-là que *quelques-uns* – et je ne dis pas nous – pouvaient donner vie à tous les désirs de la ville, encore et malgré tout frissonnants sous le béton à désarmer.

Je n'ai pas peur, je descends tranquillement les marches qui perdent de leur netteté sous les yeux diurnes mais sûre que l'avancée de chaque cercle d'eau autour de ma jambe bouleverse le système thermique d'une individualité commodément admise. (Ne riez pas vous qui êtes sur la berge ; une fois dans le remous, vous saurez que les bouées municipales ne sont d'aucun recours.)

Mon amant, je ne vous suis pas, je vous entraîne peut-être, moi ou quelques femmes dont vous découvrez le visage à la confluence des rivières. Je ne souhaite pas que leur reflet ne vous parle que de moi. Je ne prétends pas aller au plus profond de vous quand toute notion de limite repose sur les escarres d'un non-sens honteusement chrétien ; c'est seulement le *rapport incongru* de multiples présences autour de vous qui vous violera comme vous le désirez. De vous, des autres, de moi, je veux le feu qu'il ait toujours possible de faire jaillir entre les pierres du temps ; mais le feu n'est à personne, le feu dévore les relations de cause à effet, se retrouvera toujours dans des regards que nous ne connaissons pas encore.

[...]

**Annie Le Brun, « Avril » (*Saisons*, 1989)**

L'inacceptable retour  
Du printemps  
Rampe  
Sous la carapace des choses  
Ivoire de la solitude  
Aux veines violentes  
Le corps est immense  
Et l'ennui  
Invente  
L'aberration de la perspective  
Luisance grise  
Des fatigues vagabondes  
Le regard repart  
D'où il vient  
Au fond de ces douves  
Couleur de cernes  
Dans la cage des minutes  
Des moisissures de lumière  
S'amoncellent  
À l'angle de l'effondrement  
Et du commencement  
Ô mélancolie  
Aux gestes clairs  
Et aux parfums verts

**Jacques Audiberti, « À la créole » (*Race des hommes*, 1937)**

Ma présence à ta hanche élabore l'espace  
clos qui mon drame nous à ton charme rapace.  
Hurlant, pour relayer mon créateur, mon nom,  
je me déchire aux murs du sué cabanon  
sans, vers moi, me pouvoir à l'écart de la paire  
où, de ma mort aussi devenu le compère,  
je ne suis, lourd de cas, qu'un forcé génitif.  
Puissé-je, comme un Sixte eût fait son noyau juif,  
chasser le spectre dur, qui sous mon cuir frissonne,  
de l'enfant ne coupant de son pain pour personne !  
Moi, ce terne tumulte et que dénonce seul  
le froid du fer du lit au pied hors du linceul,  
je croirais, ne supputant plus mes bonds psalmistes  
de bagnard qui s'absout de tes baignoires tristes,  
fruit longuement de tes morsures et sursoirs  
former ce qui te vient de tes roux encensoirs  
et qui, mari rêvé, goutte des nuits trop mûres,  
va sombrer en silence aux Bagnoux des lémures.

Mon mal est mon dernier et vivace morceau.  
Il suffit à briser notre commun ruisseau  
vers quoi, décorative au pesant qui la force,  
imite ma blancheur celles de mon écorce.  
Mais, verte ! Toi par qui, quand tu me vaincs le plus,  
mon propre orgueil n'est plus vaincu, ni mes yeux lus,  
toi pour qui mon seul galbe est celui des espèces,  
qui consens que je vive afin que tu me paisses,  
l'ultime Adam prédit et mon velu mêlés  
jetassent-ils du monde, à tes gouffres, les clés,  
toi qui me fais meurtri par mes meurtrières même,  
contre l'absence n'es-tu pas mon stratagème  
morne, et ton métissage où Baudelaire choit,  
quels sangs se connaît-il que la saison et moi ?  
... Non... Tu n'as pas encore lancé, Cassiopée,  
au zénital loisir ton éparse équipée.  
Tes ambres sont. Ils sont et constellent les draps.  
Et, me trahissant mieux que l'anneau de mes bras,  
mon rythmé tutoiement atténuant Hercule  
te sépare le chœur moins qu'il le fascicule.

Pluriel où, sans yeux, vers un prénom j'errai,  
si je te tiens, que je te rende au dénombré !

[...]

### René Char, « Fastes » (1947<sup>54</sup>)

L'été chantait sur son roc préféré quand tu m'es apparue, l'été chantait à l'écart de nous qui étions silence, sympathie, liberté triste, mer plus encore que la mer dont la longue pelle bleue s'amusait à nos pieds.

L'été chantait et ton cœur nageait loin de lui. Je baisais ton courage, entendait ton désarroi. Route par l'absolu des vagues vers ces hauts pics d'écume ou croisent des vertus meurtrières pour les mains qui portent nos maisons. Nous n'étions pas crédules. Nous étions entourés.

Les ans passèrent. Les orages moururent. Le monde s'en alla. J'avais mal de sentir que ton cœur justement ne m'apercevait plus. Je t'aimais. En mon absence de visage et mon vide de bonheur. Je t'aimais, changeant en tout, fidèle à toi.

### René Char, « Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud ! » (1947<sup>55</sup>)

Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud ! Tes dix-huit ans réfractaires à l'amitié, à la malveillance, à la sottise des poètes de Paris ainsi qu'au ronronnement d'abeille stérile de ta famille ardennaise un peu folle, tu as bien fait de les éparpiller au vent du large, de les jeter sous le couteau de leur précoce guillotine. Tu as eu raison d'abandonner le boulevard des paresseux, les estaminets des pisse-lyres, pour l'enfer des bêtes, pour le commerce des rusés et le bonjour des simples.

Cet élan absurde du corps et de l'âme, ce boulet de canon qui atteint sa cible en la faisant éclater, oui, c'est bien là la vie d'un homme ! On ne peut pas, au sortir de l'enfance, indéfiniment étrangler son prochain. Si les volcans changent peu de place, leur lave parcourt le grand vide du monde et lui apporte des vertus qui chantent dans ses plaies.

Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud ! Nous sommes quelques-uns à croire sans preuve le bonheur possible avec toi.

### René Char, « Allégeance » (1947<sup>56</sup>)

Dans les rues de la ville il y a mon amour. Peu importe où il va dans le temps divisé. Il n'est plus mon amour, chacun peut lui parler. Il ne se souvient plus ; qui au juste l'aima ?

Il cherche son pareil dans le vœu des regards. L'espace qu'il parcourt est ma fidélité. Il dessine l'espoir et léger l'éconduit. Il est prépondérant sans qu'il y prenne part.

Je vise au fond de lui comme une épave heureuse. À son insu, ma solitude est son trésor. Dans le grand méridien où s'inscrit son essor, ma liberté le creuse.

Dans les rues de la ville il y a mon amour. Peu importe où il va dans le temps divisé. Il n'est plus mon amour, chacun peut lui parler. Il ne se souvient plus ; qui au juste l'aima et l'éclaire de loin pour qu'il ne tombe pas ?

---

<sup>54</sup> « La fontaine narrative », *Fureur et mystère*, 1947.

<sup>55</sup> « La fontaine narrative », *Fureur et mystère*, 1947.

<sup>56</sup> « La fontaine narrative », *Fureur et mystère*, 1947.

## FRANCIS PONGE

### Francis Ponge, « L'orange », (*Le Parti pris des choses*, 1942)

Comme dans l'éponge il y a dans l'orange une aspiration à reprendre contenance après avoir subi l'épreuve de l'expression. Mais où l'éponge réussit toujours, l'orange jamais : car ses cellules ont éclaté, ses tissus se sont déchirés. Tandis que l'écorce seule se rétablit mollement dans sa forme grâce à son élasticité, un liquide d'ambre s'est répandu, accompagné de rafraîchissement, de parfums suaves, certes, — mais souvent aussi de la conscience amère d'une expulsion prématurée de pépins.

Faut-il prendre parti entre ces deux manières de mal supporter l'oppression ?  
— L'éponge n'est que muscle et se remplit de vent, d'eau propre ou d'eau sale selon : cette gymnastique est ignoble. L'orange a meilleur goût, mais elle est trop passive, — et ce sacrifice odorant... c'est faire à l'opresseur trop bon compte vraiment.

Mais ce n'est pas assez avoir dit de l'orange que d'avoir rappelé sa façon particulière de parfumer l'air et de réjouir son bourreau. Il faut mettre l'accent sur la coloration glorieuse du liquide qui en résulte et qui, mieux que le jus de citron, oblige le larynx à s'ouvrir largement pour la prononciation du mot comme pour l'ingestion du liquide, sans aucune moue appréhensive de l'avant-bouche dont il ne fait pas se hérissier les papilles.

Et l'on demeure au reste sans paroles pour avouer l'admiration que suscite l'enveloppe du tendre, fragile et rose ballon ovale dans cet épais tampon-buvard humide dont l'épiderme extrêmement mince mais très pigmenté, acerbement sapide, est juste assez rugueux pour accrocher dignement la lumière sur la parfaite forme du fruit.

Mais à la fin d'une trop courte étude, menée aussi rondement que possible, — il faut en venir au pépin. Ce grain, de la forme d'un minuscule citron, offre à l'extérieur la couleur du bois blanc de citronnier, à l'intérieur un vert de pois ou de germe tendre. C'est en lui que se retrouvent, après l'explosion sensationnelle de la lanterne vénitienne de saveurs, couleurs, et parfums que constitue le ballon fruité lui-même, — la dureté relative et la verdure (non d'ailleurs entièrement insipide) du bois, de la branche, de la feuille : somme toute petite quoique avec certitude la raison d'être du fruit.

### Francis Ponge, « L'huître », (*Le Parti pris des choses*, 1942)

L'huître, de la grosseur d'un galet moyen, est d'une apparence plus rugueuse, d'une couleur moins unie, brillamment blanchâtre. C'est un monde opiniâtrement clos. Pourtant on peut l'ouvrir : il faut alors la tenir au creux d'un torchon, se servir d'un couteau ébréché et peu franc, s'y reprendre à plusieurs fois. Les doigts curieux s'y coupent, s'y cassent les ongles : c'est un travail grossier. Les coups qu'on lui porte marquent son enveloppe de ronds blancs, d'une sorte de halos.

A l'intérieur l'on trouve tout un monde, à boire et à manger : sous un firmament (à proprement parler) de nacre, les cieux d'en-dessus s'affaissent sur les cieux d'en-dessous, pour ne plus former qu'une mare, un sachet visqueux et verdâtre, qui flue et reflue à l'odeur et à la vue, frangé d'une dentelle noirâtre sur les bords.

Parfois très rare une formule perle à leur gosier de nacre, d'où l'on trouve aussitôt à s'orner.

**Francis Ponge, « Le cageot », (*Le Parti pris des choses*, 1942)**

À mi-chemin de la cage au cachot la langue française a cageot, simple caissette à claire-voie vouée au transport de ces fruits qui de la moindre suffocation font à coup sûr une maladie. Agencé de façon qu'au terme de son usage il puisse être brisé sans effort, il ne sert pas deux fois. Ainsi dure-t-il moins encore que les denrées fondantes ou nuageuses qu'il enferme. A tous les coins de rues qui aboutissent aux halles, il luit alors de l'éclat sans vanité du bois blanc. Tout neuf encore, et légèrement ahuri d'être dans une pose maladroitement à la voirie jeté sans retour, cet objet est en somme des plus sympathiques - sur le sort duquel il convient toutefois de ne s'appesantir longuement.

## RAYMOND QUENEAU

**Raymond Queneau, « Pour un art poétique<sup>57</sup> »**

Bien placés bien choisis  
quelques mots font une poésie  
les mots il suffit qu'on les aime  
pour écrire un poème  
on sait pas toujours ce qu'on dit  
lorsque naît la poésie  
faut ensuite rechercher le thème  
pour intituler le poème  
mais d'autres fois on pleure on rit  
en écrivant la poésie  
ça a toujours kekchose d'extrême  
un poème

**Raymond Queneau, « Pour un art poétique (suite)<sup>58</sup> »**

Prenez un mot prenez en deux  
faites les cuir' comme des œufs  
prenez un petit bout de sens  
puis un grand morceau d'innocence  
faites chauffer à petit feu  
au petit feu de la technique  
versez la sauce énigmatique  
saupoudrez de quelques étoiles  
poivrez et mettez les voiles

Où voulez-vous donc en venir ?  
À écrire  
Vraiment ? A écrire ??

---

<sup>57</sup> *L'Instant fatal*, 1946. Extrait.

<sup>58</sup> *Le Chien à la mandoline*, 1965.



**Raymond Queneau, « Le peuplier et le roseau<sup>59</sup> »**

À cheval sur ses branches  
le peuplier dit au roseau  
au lieu de remuer les hanches  
venez faire la course au trot

le peuplier caracole  
il fait des bonds de géant  
c'est tout juste s'il ne s'envole  
pas ; le roseau, lui, attend

l'arbre se casse la gueule  
expire chez le menuisier  
et servira de cercueil  
à quelque déshérité

amère amère victoire  
le roseau qui n'a pas bougé  
ne retirera nulle gloire  
de s'être immobilisé

**Raymond Queneau, « La grenouille qui voulait se faire aussi ronde qu'un œuf<sup>60</sup> »**

Plus cornue qu'un décaèdre  
Une grenouille que cette forme excéd-  
ait voulut en prendre une ovoïde  
cette grenouille excentrique  
se met en boule se contracte  
ne se veut pas une sphère  
mais bien un œuf très exact  
Auprès du bœuf elle s'enquiert  
Ne pourrais-je point figurer  
dans la boutique d'un laitier ?  
Quelle singulière ambition  
dit l'autre, de vouloir être rond.  
Mais la grenouille s'obstina  
ce qui devait arriver arriva  
et voilà que patatras  
elle choit du haut d'un mur  
se cassant sur le sol dur

être un œuf a ses aléas

---

<sup>59</sup> *Battre la campagne*, 1968.

<sup>60</sup> *Battre la campagne* (1968).

## (EUGÈNE) GUILLEVIC

Guillevic, « Le menuisier » (*Terre à bonheur*, 1952)

J'ai vu le menuisier  
Tirer parti du bois.

J'ai vu le menuisier  
Comparer plusieurs planches

J'ai vu le menuisier  
Caresser la plus belle

J'ai vu le menuisier  
Approcher le rabot.

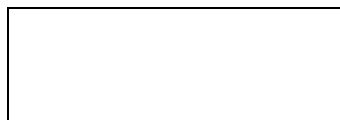
J'ai vu le menuisier  
Donner la juste forme.

Tu chantais, menuisier,  
En assemblant l'armoire.

Je garde ton image  
Avec l'odeur du bois.

Moi j'assemble les mots  
Et c'est un peu pareil.

Guillevic, « Rectangle » (*Euclidiennes*, 1967)



Se prêtant pour le rêve  
De creux dans de l'épais,  
D'ouvert dans de l'opaque.

Toujours fenêtre claire  
Dans les prisons diverses,

Ouverture où passer  
Ou du moins regarder

Et parfois vers soi-même  
Plus à l'aise et plus soi

Là, de l'autre côté  
Du rectangle qui s'offre.

**Guillevic, « Art poétique » (1986)**

Si je n'écris pas ce matin,  
Je n'en saurais pas davantage,

Je ne saurais rien  
De ce que je peux être.

---

Si j'écris, c'est disons  
Pour ouvrir une porte.

Le plus curieux :  
J'ignore

À quel moment se fait  
Cette ouverture.

— D'ailleurs, ce qui se lève  
C'est peut-être un rideau.

---

Quand j'écris,  
C'est comme si les choses,

Toutes, pas seulement  
Celles dont j'écris,

Venaient vers moi  
Et l'on dirait et je crois

Que c'est  
Pour se connaître.

---

Lorsque j'écris nuage,  
Le mot nuage,

C'est qu'il se passe quelque chose  
Avec le nuage,

Qu'entre nous deux  
Se tisse un lien,

Que pour nous réunir  
Il y a une histoire,

Et quand l'histoire est finie  
Le roman s'écrit dans le poème.

---

Voici une chenille.  
Elle rampe.

Elle rampe vers de la nourriture.  
C'est du moins ce qu'elle croit,

Et d'ailleurs c'est vrai,  
Mais aussi elle rampe

Vers son avatar,  
Vers sa vie de papillon,

Et cet objectif  
Elle ne le devine pas.

— Toi, tu ne devines pas encore  
Vers quoi tu écris

---

**Aragon, *Elsa*<sup>61</sup> (1959)**

Je vais te dire un grand secret Le temps c'est toi  
Le temps est femme Il a  
Besoin qu'on le courtise et qu'on s'asseye  
À ses pieds le temps comme une robe à défaire  
Le temps comme une chevelure sans fin  
Peignée  
Un miroir que le souffle embue et désembue  
Le temps c'est toi qui dors à l'aube où je m'éveille  
C'est toi comme un couteau traversant mon gosier  
Oh que ne puis-je dire ce tourment du temps qui ne passe point  
Ce tourment du temps arrêté comme le sang dans les vaisseaux bleus  
Et c'est bien pire que le désir interminablement non satisfait  
Que cette soif de l'œil quand tu marches dans la pièce  
Et je sais qu'il ne faut pas rompre l'enchantement

Bien pire que de te sentir étrangère  
Fuyante  
La tête ailleurs et le cœur dans un autre siècle déjà  
Mon Dieu que les mots sont lourds Il s'agit bien de cela  
Mon amour au-delà du plaisir mon amour hors de portée aujourd'hui de l'atteinte  
Toi qui bats à ma tempe horloge  
Et si tu ne respirez pas j'étouffe  
Et sur ma chair hésite et se pose ton pas

Je vais te dire un grand secret Toute parole  
A ma lèvre est une pauvre qui mendie  
Une misère pour tes mains une chose qui noircit sous ton regard  
Et c'est pourquoi je dis si souvent que je t'aime  
Faute d'un cristal assez clair d'une phrase que tu mettrais à ton cou  
Ne t'offense pas de mon parler vulgaire Il est  
L'eau simple qui fait ce bruit désagréable dans le feu

Je vais te dire un grand secret Je ne sais pas  
Parler du temps qui te ressemble  
Je ne sais pas parler de toi je fais semblant  
Comme ceux très longtemps sur le quai d'une gare  
Qui agitent la main après que les trains sont partis  
Et le poignet s'éteint du poids nouveau des larmes

Je vais te dire un grand secret J'ai peur de toi  
Peur de ce qui t'accompagne au soir vers les fenêtres  
Des gestes que tu fais des mots qu'on ne dit pas  
J'ai peur du temps rapide et lent j'ai peur de toi  
Je vais te dire un grand secret Ferme les portes  
Il est plus facile de mourir que d'aimer  
C'est pourquoi je me donne le mal de vivre  
Mon amour

---

<sup>61</sup> Incipit.

[Vers et prose selon Aragon<sup>62</sup>] (1963)

CRÉMIEUX : *J'ai noté, dans les comptes rendus publiés sur Le Fou d'Elsa, que certains critiques vous reprochent vos vers réguliers ; d'autres s'étonnent de ce cocktail de vers rimés et de vers non rimés et l'un d'eux écrit que, dans Le Fou d'Elsa, ce qui est poésie c'est ce qui n'a pas de ponctuation et que tout ce qui a de la ponctuation est de la prose. Qu'est-ce que vous pensez de ça ?*

ARAGON : *Il est bien évident que c'est là une définition purement ironique de sa part et je ne m'y méprends pas. Mais c'est une réflexion plus ingénieuse, peut-être, que celui qui la fait ne le pense, et qui amène à diverses remarques. Et d'abord, pas seulement pour Le Fou, mais en général pour mes poèmes, sur l'absence de ponctuation dans les vers. Je suis le sujet de questions touchant cette absence depuis de nombreuses années et ça ne va pas du tout en s'atténuant parce qu'il y a toujours des gens qui se posent les mêmes questions qui se sont posées, ou que m'ont posées leurs aînés. « Pourquoi supprimez-vous la ponctuation et qu'est-ce qui vous le permet ? »*

*A la deuxième, je pourrais répondre tranquillement que je me permets tout et surtout que personne ne peut me permettre ou ne pas me permettre quelque chose en ces matières. La ponctuation est, Dieu merci, au moins une chose au monde qui ne saurait être de commandement. D'abord, la ponctuation n'a pas toujours existé. Au Moyen Âge français, on ne la trouvait pas dans les vers et ni le latin, ni le grec, ni l'arabe ne la connaissent, ou ne la connaissent que tardivement et partiellement. La ponctuation, la ponctuation, comme on dit : « Il met ou il ne met pas la ponctuation », n'est apparue qu'avec l'imprimerie, c'est-à-dire quand le texte a pu être soumis à un grand nombre de lecteurs. Et elle est didactiquement employée pour ceux qui ne seraient pas capables de lire sans elle. De nos jours, il existe encore une certaine catégorie de lecteurs ignorants. Ce sont plus généralement les acteurs qui sont en butte à cette maladie particulière, le phrasage. Mais il leur arrive de phraser même dans les textes ponctués. Écoutez, par exemple, comment on lit Racine au Français, vous verrez que la ponctuation ne sert absolument à rien. Pourquoi ne faut-il pas de ponctuation, à mon sens, dans le vers ? Parce que, il se passe là, ce qui se passe en matière de cliché. Je veux dire que quand on reproduit une photographie dans un journal, il y a une grille au cliché que l'on fait et si ensuite ayant perdu la photographie on veut reproduire une deuxième fois le cliché, en clichant sur le premier tirage, il y a une deuxième grille qui se superpose à la première et le résultat en est que rien n'est plus lisible.*

C. – *La grille, c'est ce qu'on appelle la trame.*

A. - *Grille ou trame, si vous préférez, c'est pour moi la ponctuation. Car qu'est-ce que le vers ? C'est une discipline de la respiration dans la parole. Elle établit l'unité de respiration qui est le vers. La ponctuation la brise, autorise la lecture sur la phrase et non sur la coupure du vers, la coupure artificielle, poétique, de la phrase dans le vers. Ainsi le vers compté et rimé est anéanti par lecteur qui ne s'arrête pas au bout de la ligne, ne fait pas sonner la rime, ni en général les éléments de la structure du vers: assonance intérieure, sonorités répétées, etc.*

*La suppression de la ponctuation d'abord a été pratiquée par Mallarmé puis, systématiquement, par Apollinaire. Elle s'est généralisée dans le vers français moderne. Mon critique a raison de dire que quand il n'y a pas de ponctuation, ce sont des vers. C'est, de sa part, parler comme La Palice...*

---

<sup>62</sup> *Entretiens avec Francis Crémieux* (1963 pour la diffusion), NRF, Gallimard, 1964 pour la retranscription et la postface de Francis Crémieux, 1997 pour la réédition en livre CD.

## POÉSIES ENGAGÉES

Victor Hugo, « Amis, un dernier mot ! (*Les Feuilles d'automne*, 1831)<sup>63</sup> »

*Toi, vertu, pleure si je meurs !*  
André Chénier

Amis, un dernier mot ! — et je ferme à jamais  
Ce livre, à ma pensée étranger désormais.  
Je n'écouterai pas ce qu'en dira la foule.  
Car, qu'importe à la source où son onde s'écoule ?  
Et que m'importe, à moi, sur l'avenir penché,  
Où va ce vent d'automne au souffle desséché  
Qui passe, en emportant sur son aile inquiète  
Et les feuilles de l'arbre et les vers du poète ?

---

Oui, je suis jeune encore, et quoique sur mon front,  
Où tant de passions et d'œuvres germeront,  
Une ride de plus chaque jour soit tracée,  
Comme un sillon qu'y fait le soc de ma pensée,  
Dans le cour incertain du temps qui m'est donné,  
L'été n'a pas encor trente fois rayonné.  
Je suis fils de ce siècle ! Une erreur, chaque année,  
S'en va de mon esprit, d'elle-même étonnée,  
Et, détrompé de tout, mon culte n'est resté  
Qu'à vous, sainte patrie et sainte liberté !

---

Je hais l'oppression d'une haine profonde.  
Aussi, lorsque j'entends, dans quelque coin du monde,  
Sous un ciel inclément, sous un roi meurtrier,  
Un peuple qu'on égorge appeler et crier ;  
Quand, par les rois chrétiens aux bourreaux turcs livrée,  
La Grèce, notre mère, agonise éventrée ;  
Quand l'Irlande saignante expire sur sa croix ;  
Quand Teutonie aux fers se débat sous dix rois ;  
[...]

Alors, oh ! je maudis, dans leur cour, dans leur antre,  
Ces rois dont les chevaux ont du sang jusqu'au ventre  
Je sens que le poète est leur juge ! je sens  
Que la muse indignée, avec ses poings puissants,  
Peut, comme au pilori, les lier sur leur trône  
Et leur faire un carcan de leur lâche couronne,  
Et renvoyer ces rois, qu'on aurait pu bénir,  
Marqués au front d'un vers que lira l'avenir !

---

<sup>63</sup> Poème final du recueil.

Oh ! la muse se doit aux peuples sans défense.  
J'oublie alors l'amour, la famille, l'enfance,  
Et les molles chansons, et le loisir serein,  
Et j'ajoute à ma lyre une corde d'airain !

**Victor Hugo, « Fonction du poète » (*Les Rayons et les ombres*, 1840)<sup>64</sup>**

[...]  
Je vous aime, ô sainte nature !  
Je voudrais m'absorber en vous ;  
Mais dans ce siècle d'aventure  
Chacun, hélas ! se doit à tous !  
Toute pensée est une force.  
Dieu fit la sève pour l'écorce,  
Pour l'oiseau les rameaux fleuris,  
Le ruisseau pour l'herbe des plaines,  
Pour les bouches les coupes pleines.  
Et le penseur pour les esprits !

Dieu le veut, dans les temps contraires,  
Chacun travaille et chacun sert.  
Malheur à qui dit à ses frères :  
Je retourne dans le désert !  
Malheur à qui prend ses sandales  
Quand les haines et les scandales  
Tourmentent le peuple agité !  
Honte au penseur qui se mutile  
Et s'en va, chanteur inutile,  
Par la porte de la cité !

Le poète en des jours impies  
Vient préparer des jours meilleurs.  
Il est l'homme des utopies,  
Les pieds ici, les yeux ailleurs.  
C'est lui qui sur toutes les têtes,  
En tout temps, pareil aux prophètes,  
Dans sa main, où tout peut tenir,  
Doit, qu'on l'insulte ou qu'on le loue,  
Comme une torche qu'il secoue,  
Faire flamboyer l'avenir !

Il voit, quand les peuples végètent !  
Ses rêves, toujours pleins d'amour,  
Sont faits des ombres que lui jettent  
Les choses qui seront un jour.  
On le raille. Qu'importe ! il pense.  
Plus d'une âme inscrit en silence  
Ce que la foule n'entend pas.  
Il plaint ses contempteurs frivoles ;

---

<sup>64</sup> Extrait.

Et maint faux sage à ses paroles  
Rit tout haut et songe tout bas !

[...]

Peuples ! écoutez le poète !  
Écoutez le rêveur sacré !  
Dans votre nuit, sans lui complète,  
Lui seul a le front éclairé.  
Des temps futurs perçant les ombres,  
Lui seul distingue en leurs flancs sombres  
Le germe qui n'est pas éclos.  
Homme, il est doux comme une femme.  
Dieu parle à voix basse à son âme  
Comme aux forêts et comme aux flots.  
[...]

**Victor Hugo, « Réponse à un acte d'accusation » (1834)<sup>65</sup>**

Donc, c'est moi qui suis l'ogre et le bouc émissaire.  
Dans ce chaos du siècle où votre cœur se serre,  
J'ai foulé le bon goût et l'ancien vers français  
Sous mes pieds, et, hideux, j'ai dit à l'ombre : "Sois !"  
Et l'ombre fut. – Voilà votre réquisitoire.  
Langue, tragédie, art, dogmes, conservatoire,  
Toute cette clarté s'est éteinte, et je suis  
Le responsable, et j'ai vidé l'urne des nuits.  
De la chute de tout je suis la pioche inepte  
C'est votre point de vue. Eh bien, soit, je l'accepte ;  
C'est moi que votre prose en colère a choisi ;  
Vous me criez : Racca ; moi, je vous dis : Merci !  
[...]  
Je suis le démagogue horrible et débordé,  
Et le dévastateur du vieil ABCD ;  
Causons.

Quand je sortis du collège, du thème,  
Des vers latins, farouche, espèce d'enfant blême  
Et grave, au front penchant, aux membres appauvris ;  
Quand, tâchant de comprendre et de juger, j'ouvris  
Les yeux sur la nature et sur l'art, l'idiome,  
Peuple et noblesse, était l'image du royaume ;  
La poésie était la monarchie ; un mot  
Était un duc et pair, ou n'était qu'un grimaud ;  
Les syllabes, pas plus que Paris et que Londres,  
Ne se mêlaient ; ainsi marchent sans se confondre  
Piétons et cavaliers traversant le pont Neuf ;  
La langue était l'État avant quatre-vingt-neuf ;

---

<sup>65</sup> In *Les Contemplations*, Livre premier, VII, 1856.



[...]  
 Alors, brigand, je vins ; je m'écriai : Pourquoi  
 Ceux-ci toujours devant, ceux-là toujours derrière ?  
 Et sur l'Académie, aïeule et douairière,  
 Cachant sous ses jupons les tropes effarés,  
 Et sur les bataillons d'alexandrins carrés,  
 Je fis souffler un vent révolutionnaire.  
 Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire.  
 Plus de mot sénateur ! plus de mot roturier !  
 Je fis une tempête au fond de l'encrier,  
 Et je mêlai, parmi les ombres débordées,  
 Au peuple noir des mots l'essaim blanc des idées ;  
 Et je dis : Pas de mot où l'idée au vol pur  
 Ne puisse se poser, tout humide d'azur !  
 Discours affreux ! – Syllepse, hypallage, litote,  
 Frémirent ; je montai sur la borne Aristote,  
 Et déclarai les mots égaux, libres, majeurs.  
 Tous les envahisseurs et tous les ravageurs,  
 Tous ces tigres, les Huns, les Scythes et les Daces,  
 N'étaient que des toutous auprès de mes audaces ;  
 Je bondis hors du cercle et brisai le compas.  
 Je nommai le cochon par son nom ; pourquoi pas ?  
 [...]  
 J'ai fait un jacobin du pronom personnel,  
 Du participe, esclave à la tête blanchie,  
 Une hyène, et du verbe une hydre d'anarchie.  
 Vous tenez le *reum confitentem*<sup>66</sup>. Tonnez !  
 J'ai dit à la narine : Eh mais ! tu n'es qu'un nez !  
 J'ai dit au long fruit d'or : Mais tu n'es qu'une poire !  
 J'ai dit à Vaugelas : Tu n'es qu'une mâchoire !  
 J'ai dit aux mots : Soyez république ! soyez  
 La fourmilière immense, et travaillez ! Croyez,  
 Aimez, vivez ! – J'ai mis tout en branle, et, morose,  
 J'ai jeté le vers noble aux chiens noirs de la prose.  
 [...]

Paris, janvier 1834

---

<sup>66</sup> « L'accusé qui avoue ».

**Aragon, « Front rouge » (1931)**

Pliez les réverbères comme des fétus de paille  
Faites valser les kiosques les bancs les fontaines Wallace  
Descendez les flics  
Camarades  
descendez les flics  
Plus loin plus loin vers l'ouest où dorment  
les enfants riches et les putains de première classe  
Dépasse la Madeleine Prolétariat  
Que ta fureur balaye l'Élysée  
[...]  
Feu sur Léon Blum  
Feu sur Boncour Froissard Déat  
Feu sur les ours savants de la social-démocratie  
Feu feu j'entends passer  
la mort qui se jette sur Garchery Feu vous dis-je  
Sous la conduite du parti communiste  
SFIC  
vous attendez le doigt sur la gâchette  
que ce ne soit plus moi qui vous crie  
Feu  
mais Lénine  
le Lénine du juste moment  
[...]  
Ceux qui attendent les dents serrées  
d'exercer enfin leur vengeance  
sifflent un air qui en dit long  
un air un air UR  
SS un air joyeux comme le fer SS  
SR un air brûlant c'est l'es  
pérance c'est l'air SSSR c'est la chanson  
c'est la chanson d'octobre aux fruits éclatants  
Sifflez sifflez SSSR SSSR la patience  
n'aura qu'un temps SSSR SSSR SSSR  
[...]

**Paul Éluard, « Critique de la poésie » (1932)**

C'est entendu je hais le règne des bourgeois  
Le règne des flics et des prêtres  
Mais je hais plus encore l'homme qui ne le hait pas  
Comme moi  
De toutes ses forces.

Je crache à la face de l'homme plus petit que nature  
Qui à tous mes poèmes ne préfère pas cette *Critique de la poésie*.

**Aragon, « C » (1941)**

J'ai traversé les ponts de Cé  
C'est là que tout a commencé

Une chanson des temps passés  
Parle d'un chevalier blessé

D'une rose sur la chaussée  
Et d'un corsage délacé

Du château d'un duc insensé  
Et des cygnes dans les fossés

De la prairie où vient danser  
Une éternelle fiancée

Et j'ai bu comme un lait glacé  
Le long lai des gloires faussées

La Loire emporte mes pensées  
Avec les voitures versées

Et les armes désamorçées  
Et les larmes mal effacées

O ma France ô ma délaissée  
J'ai traversé les ponts de Cé

**Aragon, « Les Yeux d'Elsa » (1942)**

Tes yeux sont si profonds qu'en me penchant pour boire  
J'ai vu tous les soleils y venir se mirer  
S'y jeter à mourir tous les désespérés  
Tes yeux sont si profonds que j'y perds la mémoire

À l'ombre des oiseaux c'est l'océan troublé  
Puis le beau temps soudain se lève et tes yeux changent  
L'été taille la nue au tablier des anges  
Le ciel n'est jamais bleu comme il l'est sur les blés

[...]

J'ai retiré ce radium de la pechblende  
Et j'ai brûlé mes doigts à ce feu défendu  
O paradis cent fois retrouvé reperdu  
Tes yeux sont mon Pérou ma Golconde mes Indes

Il advint qu'un beau soir l'univers se brisa  
Sur des récifs que les naufrageurs enflammèrent  
Moi je voyais briller au-dessus de la mer  
Les yeux d'Elsa les yeux d'Elsa les yeux d'Elsa

**Paul Éluard, « Liberté », *Poésie et vérité* (1942)**

Sur mes cahiers d'écolier  
Sur mon pupitre et les arbres  
Sur le sable sur la neige  
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues  
Sur toutes les pages blanches  
Pierre sang papier ou cendre  
J'écris ton nom

Sur les images dorées  
Sur les armes des guerriers  
Sur la couronne des rois  
J'écris ton nom

Sur la jungle et le désert  
Sur les nids sur les genêts  
Sur l'écho de mon enfance  
J'écris ton nom

Sur les merveilles des nuits  
Sur le pain blanc des journées  
Sur les saisons fiancées  
J'écris ton nom

[...]

Et par le pouvoir d'un mot  
Je recommence ma vie  
Je suis né pour te connaître  
Pour te nommer

Liberté.

**Paul Éluard, « Un petit nombre d'intellectuels français s'est mis au service de l'ennemi »  
(1943)<sup>67</sup>**

Épouvantés épouvantables  
L'heure est venue de les compter  
Car la fin de leur règne arrive

Ils nous ont vanté nos bourreaux  
Ils nous ont détaillé le mal  
Ils n'ont rien dit innocemment

Belles paroles d'alliance  
Ils vous ont voilées de vermine  
Leur bouche donne sur la mort

Mais voici que l'heure est venue  
De s'aimer et de s'unir  
Pour les vaincre et les punir.

**Aragon, « Art poétique » (*En français dans le texte*, 1943<sup>68</sup>)**

Pour mes amis morts en Mai  
Et pour eux seuls désormais

Que mes rimes aient le charme  
Qu'ont les larmes sur les armes

Et que pour tous les vivants  
Qui changent avec le vent

S'y aiguise au nom des morts  
L'arme blanche du remords

Mots mariés mots meurtris  
Rimes où le crime crie

Elles font au fond du drame  
Le double bruit d'eau des rames

Banales comme la pluie  
Comme une vitre qui luit

Comme un miroir au passage  
La fleur qui meurt au corsage

L'enfant qui joue au cerceau  
La lune dans le ruisseau

---

<sup>67</sup> Rééd. in *Au rendez-vous allemand*, 1945.

<sup>68</sup> Paru initialement en août 1942.

Le vétiver dans l'armoire  
Un parfum dans la mémoire

Rimes rimes où je sens  
La rouge chaleur du sang

Rappelez-vous que nous sommes  
Féroces comme des hommes

Et quand notre cœur faiblit  
Réveillez-vous de l'oubli

Rallumez la lampe éteinte  
Que les verres vides tintent

Je chante toujours parmi  
Les morts en Mai mes amis

**Aragon, « Elsa au miroir » (*La Diane française*, 1944<sup>69</sup>)**

C'était au beau milieu de notre tragédie  
Et pendant un long jour assise à son miroir  
Elle peignait ses cheveux d'or Je croyais voir  
Ses patientes mains calmer un incendie  
C'était au beau milieu de notre tragédie

Et pendant un long jour assise à son miroir  
Elle peignait ses cheveux d'or et j'aurais dit  
C'était au beau milieu de notre tragédie  
Qu'elle jouait un air de harpe sans y croire  
Pendant tout ce long jour assise à son miroir

Elle peignait ses cheveux d'or et j'aurais dit  
Qu'elle martyrisait à plaisir sa mémoire  
Pendant tout ce long jour assise à son miroir  
À ranimer les fleurs sans fin de l'incendie  
Sans dire ce qu'une autre à sa place aurait dit

Elle martyrisait à plaisir sa mémoire  
C'était au beau milieu de notre tragédie  
Le monde ressemblait à ce miroir maudit  
Le peigne partageait les feux de cette moire  
Et ces feux éclairaient des coins de ma mémoire

---

<sup>69</sup> Poème paru initialement au printemps 1943.

C'était un beau milieu de notre tragédie  
Comme dans la semaine est assis le jeudi

Et pendant un long jour assise à sa mémoire  
Elle voyait au loin mourir dans son miroir

Un à un les acteurs de notre tragédie  
Et qui sont les meilleurs de ce monde maudit

Et vous savez leurs noms sans que je les aie dits  
Et ce que signifient les flammes des longs soirs

Et ses cheveux dorés quand elle vient s'asseoir  
Et peigner sans rien dire un reflet d'incendie

**Paul Éluard, « Critique de la poésie » (1944)<sup>70</sup>**

Le feu réveille la forêt  
Les troncs les cœurs les mains les feuilles  
Le bonheur en un seul bouquet  
Confus léger fondant sucré  
C'est toute une forêt d'amis  
Qui s'assemble aux fontaines vertes  
Du bon soleil du bois flambant

Garcia Lorca a été mis à mort

Maison d'une seule parole  
Et de lèvres unies pour vivre  
Un tout petit enfant sans larme  
Dans ses prunelles d'eau perdue  
La lumière de l'avenir  
Goutte à goutte elle comble l'homme  
Jusqu'aux paupières transparentes

Saint-Pol-Roux a été mis à mort  
Sa fille a été suppliciée

Ville glacée d'angles semblables  
Où je rêve de fruits en fleur  
Du ciel entier et de la terre  
Comme à de vierges découvertes  
Dans un jeu qui n'en finit pas  
Pierres fanées murs sans écho  
Je vous évite d'un sourire

Decour a été mis à mort.

---

<sup>70</sup> Rééd. in *Au rendez-vous allemand*, 1945.

**Robert Desnos, « Le veilleur du Pont-au-Change » (1944)<sup>71</sup>**

Je suis le veilleur de la rue de Flandre,  
Je veille tandis que dort Paris.  
Vers le nord un incendie lointain rougeoit dans la nuit.  
J'entends passer des avions au-dessus de la ville.

Je suis le veilleur du Point-du-Jour.  
La Seine se love dans l'ombre, derrière le viaduc d'Auteuil,  
Sous vingt-trois ponts à travers Paris.  
Vers l'ouest j'entends des explosions.

Je suis le veilleur de la Porte Dorée.  
Autour du donjon le bois de Vincennes épaissit ses ténèbres.  
J'ai entendu des cris dans la direction de Créteil  
Et des trains roulent vers l'est avec un sillage de chants de révolte.

Je suis le veilleur de la Poterne des Peupliers.  
Le vent du sud m'apporte une fumée âcre,  
Des rumeurs incertaines et des râles  
Qui se dissolvent, quelque part, dans Plaisance ou Vaugirard.  
Au sud, au nord, à l'est, à l'ouest,  
Ce ne sont que fracas de guerre convergeant vers Paris.

Je suis le veilleur du Pont-au-Change  
Veillant au cœur de Paris, dans la rumeur grandissante  
Où je reconnais les cauchemars paniques de l'ennemi,  
Les cris de victoire de nos amis et ceux des Français,  
Les cris de souffrance de nos frères torturés par les Allemands d'Hitler.

Je suis le veilleur du Pont-au-Change  
Ne veillant pas seulement cette nuit sur Paris,  
Cette nuit de tempête sur Paris seulement dans sa fièvre et sa fatigue,  
Mais sur le monde entier qui nous environne et nous presse.  
Dans l'air froid tous les fracas de la guerre  
Cheminent jusqu'à ce lieu où, depuis si longtemps, vivent les hommes.

[...]

Je suis le veilleur du Pont-au-Change  
Et je vous salue, au seuil du jour promis  
Vous tous camarades de la rue de Flandre à la Poterne des Peupliers,  
Du Point-du-Jour à la Porte Dorée.

Je vous salue vous qui dormez  
Après le dur travail clandestin,  
Imprimeurs, porteurs de bombes, déboulonneurs de rails, incendiaires,  
Distributeurs de tracts, contrebandiers, porteurs de messages,

---

<sup>71</sup> Publié dans *L'Honneur des poètes, II*, sous la signature de Valentin Guillois.



Je vous salue vous tous qui résistez, enfants de vingt ans au sourire de source  
Vieillards plus chenus que les ponts, hommes robustes, images des saisons,  
Je vous salue au seuil du nouveau matin.

Je vous salue sur les bords de la Tamise,  
Camarades de toutes nations présents au rendez-vous,  
Dans la vieille capitale anglaise,  
Dans le vieux Londres et la vieille Bretagne,  
Américains de toutes races et de tous drapeaux,  
Au-delà des espaces atlantiques,  
Du Canada au Mexique, du Brésil à Cuba,  
Camarades de Rio, de Tehuantepec, de New York et San Francisco.  
J'ai donné rendez-vous à toute la terre sur le Pont-au-Change,  
Veillant et luttant comme vous. Tout à l'heure,  
Prévenu par son pas lourd sur le pavé sonore,  
Moi aussi j'ai abattu mon ennemi.

Il est mort dans le ruisseau, l'Allemand d'Hitler anonyme et haï,  
La face souillée de boue, la mémoire déjà pourrissante,  
Tandis que, déjà, j'écoutais vos voix des quatre saisons,  
Amis, amis et frères des nations amies.  
J'écoutais vos voix dans le parfum des orangers africains,  
Dans les lourds relents de l'océan Pacifique,  
Blanches escadres de mains tendues dans l'obscurité,  
Hommes d'Alger, Honolulu, Tchoung-King,  
Hommes de Fez, de Dakar et d'Ajaccio.

Enivrantes et terribles clameurs, rythmes des poumons et des cœurs,  
Du front de Russie flambant dans la neige,  
Du lac Ilmen à Kief, du Dniepr au Pripet,  
Vous parvenez à moi, nés de millions de poitrines.

Je vous écoute et vous entends. Norvégiens, Danois, Hollandais,  
Belges, Tchèques, Polonais, Grecs, Luxembourgeois, Albanais et Yougo-Slaves, camarades de lutte.  
J'entends vos voix et je vous appelle,  
Je vous appelle dans ma langue connue de tous  
Une langue qui n'a qu'un mot :  
Liberté !

[...]

Que ma voix vous parvienne donc  
Chaude et joyeuse et résolue,  
Sans crainte et sans remords  
Que ma voix vous parvienne avec celle de mes camarades,  
Voix de l'embuscade et de l'avant-garde française.

Écoutez-nous à votre tour, marins, pilotes, soldats,  
Nous vous donnons le bonjour,

Nous ne vous parlons pas de nos souffrances mais de notre espoir,  
Au seuil du prochain matin nous vous donnons le bonjour,  
À vous qui êtes proches et, aussi, à vous  
Qui recevrez notre vœu du matin  
Au moment où le crépuscule en bottes de paille entrera dans vos  
maisons.  
Et bonjour quand même et bonjour pour demain !  
Bonjour de bon cœur et de tout notre sang !  
Bonjour, bonjour, le soleil va se lever sur Paris,  
Même si les nuages le cachent il sera là,  
Bonjour, bonjour, de tout cœur bonjour !

## POÈTES CONTEMPORAINS

Jacques Dupin<sup>72</sup>, « Moraines » (*L'Embrasure*, 1969)<sup>73</sup>

Commencer comme on déchire un drap, le drap dans les plis duquel on se regardait dormir. L'acte d'écrire comme rupture, et engagement cruel de l'esprit, et du corps, dans une succession nécessaire de ruptures, de dérives, d'embrassements. Jeter sa mise entière sur le tapis, toutes ses armes et son souffle, et considérer ce don de soi comme un déplacement imperceptible et presque indifférent de l'équilibre universel. Rompre et ressaisir, et ainsi renouer. Dans la forêt nous sommes plus près du bûcheron que du promeneur solitaire. Pas de contemplation innocente. Plus de hautes futaies traversées de rayons et de chants d'oiseaux, mais des stères de bois en puissance. Tout nous est donné, mais pour être forcé, pour être entamé, en quelque façon pour être détruit, — et nous détruire.

Nous émergeons d'un immense registre qui bourdonne de surcharges et de repentirs, une liasse noircie de frustrations et de torpeurs.

Ce grabat, ce fumier, cet entassement de feuillets qui nous porte, nous sommes condamnés à réitérer le geste d'y mettre le feu. Le geste ostentatoire, le geste illusoire qui l'augmente en nous consumant.

Car il se nourrit de notre refus, de notre question, de nos débris. Il s'accroît de notre affaissement et de nos sarcasmes. Il suscite lui-même ce prurit de ses extrémités, ce brandon rougeoyant au sommet d'une montagne de scories, notre profanation

qui n'ajoute qu'une pellicule de poussière mentale à son ressassement millénaire, à sa stratification de désastres.

Monstrueuse mémoire maternelle, nos mains incestueuses, nos mains dociles en fin de compte, te défigurent et te ravaudent

et te prolongent comme par une transfusion  
saccadée de lenteur et de nuit.

---

<sup>72</sup> 1927-2012.

<sup>73</sup> Extrait.

**Philippe Jaccottet<sup>74</sup>, « Paysages avec figures absentes » (1970)<sup>75</sup>**

Paysage avec Amour et Psyché, tel est le titre du Lorrain. On en voit d'abord l'arrière-plan (qui me semble moins vaste sur la photographie que dans mon souvenir) : on est attiré par lui, on y plonge comme dans un autre regard. C'est une plaine profonde avec les méandres indistincts d'un fleuve, des collines au loin qui paraissent le gonflement d'une respiration, un très haut ciel avec quelques nuages, et tout ce grand espace comme changé en rayonnement, absorbé, ravi par la lumière (que j'imagine, ainsi argentée, du matin). Cette lumière est posée dans un nid ou un berceau de matière sombre dont les bords seraient deux masses d'arbres s'élevant de part et d'autre de la toile au second plan (celle de gauche plus ample), et le creux, la bande de terrain nu entre les deux. Composition qui suggérerait de la façon la plus traditionnelle la sérénité d'une pastorale, si ce terrain, tout près de nous, n'était illuminé à son tour par une autre trouée, par un long étang où se reflète le ciel ; de sorte que la terre obscure semble plus légère, semble presque suspendue. Peu importe qu'il y ait des villes (s'il y en a) dans le lointain, des colonnades ruinées sous les arbres de gauche, des bergers au pied des arbres de droite, avec leurs bêtes ; en revanche, pour minuscule qu'il soit dans l'étendue, on ne peut pas ne pas voir, émergeant de l'eau à mi-corps, l'étrange couple de l'enfant et de Psyché. Psyché s'est baignée vêtue (la pudeur de l'âme) ; peinte de dos, elle tient les bras largement ouverts, les mains vers le ciel, dans un geste de salutation et d'accueil qui reproduit celui de la terre et des arbres portant dans leur nid la lumière ; ses bras et son profil sont parmi les points les plus clairs du paysage. Tout cela : la profondeur radieuse, la terre et les feuillages, les eaux et ce petit couple, tout cela n'est plus aujourd'hui qu'un accord de vert presque noir, et d'argent. Tout cela est immense, calme et pur, et, si l'on essaie de l'entendre, prodigieusement silencieux. Ce n'est pas une scène qui est montrée, ni un lieu déterminé, ni la nature même ; c'est plutôt l'étendue dans le jour, l'heure du plus candide éveil.

**Yves Bonnefoy<sup>76</sup>, « La terre » (1975)<sup>77</sup>**

Je crie, Regarde,  
La lumière  
Vivait là, près de nous ! Ici, sa provision  
D'eau, encore transfigurée. Ici le bois  
Dans la remise. Ici, les quelques fruits  
À sécher dans les vibrations du ciel de l'aube.

Rien n'a changé,  
Ce sont les mêmes lieux et les mêmes choses,  
Presque les mêmes mots,  
Mais, vois, en toi, en moi  
L'indivis, l'invisible se rassemblent.

Et elle ! n'est-ce pas  
Elle qui sourit là (« Moi la lumière,  
Oui, je consens ») dans la certitude du seuil,  
Penchée, guidant les pas  
D'on dirait un soleil enfant sur une eau obscure.

.....

---

<sup>74</sup> 1925-2021.

<sup>75</sup> Extrait.

<sup>76</sup> 1923-2016.

<sup>77</sup> *Dans le leurre du seuil*. Extrait.

**Yves Bonnefoy, « Dans le leurre des mots », II (2001)<sup>78</sup>**

Et je pourrais  
Tout à l'heure, au sursaut du réveil brusque ,  
Dire ou tenter de dire le tumulte  
Des griffes et des rires qui se heurtent  
Avec l'avidité sans joie des vies primaires  
Au rebord disloqué de la parole.  
Je pourrais m'écrier que partout sur terre  
Injustice et malheur ravagent le sens  
Que l'esprit a rêvé de donner au monde  
En somme, me souvenir de ce qui est,  
N'être que la lucidité qui désespère  
Et, bien que soit retorse  
Aux branches du jardin d'Armide la chimère  
Qui leurre autant la raison que le rêve,  
Abandonner les mots à qui rature,  
Prose, par évidence de la matière,  
L'offre de la beauté dans la vérité.

**Yves Bonnefoy, « L'or sans visage » (2001)<sup>79</sup>**

I

Et d'autres, d'autres encore. Ceci me disent  
Qu'ils savent,  
Et c'est que Dieu déchire, c'est là le monde,  
les pages qu'il écrit. Que c'est sa haine  
De son œuvre, de soi,  
De même la beauté dans le ciel des mots,  
Qui noircit de sa flamme  
L'arbre de la parole humaine, qui espère.

Dieu est artiste,  
Il n'associe que de l'inaccessible,  
Et il a les colères de l'artiste,  
Il craint de ne produire que de l'image,  
Il crie son impatience dans le tonnerre,  
Il insulte ce que pourtant il aime, ne sachant  
Prendre un visage entre ses mains qui tremblent.

Et ce que nous devons à Dieu, ajoutent-ils,  
C'est de l'aider à détruire, en cessant  
De désirer nous aussi, ou d'aimer.  
C'est, en nous détournant, en nous taisant,  
En recouvrant de cendres la lumière,  
De faire que la terre, ce ne soit plus

---

<sup>78</sup> *Les Planches courbes*. Extrait.

<sup>79</sup> *Les Planches courbes*. Extrait.

Que le désordre des roches du fond des combes.  
Dieu, ce ne soit  
Que l'herbe qui est aveugle aux autres herbes  
Sous l'averse qui tombe aveugle. Fassent nos cœurs  
Qu'à la place de la parole il n'y ait plus,  
Dans les flaques du temps incompréhensible,  
Que la boue de cette matière qui rêva Dieu.

L'être : pas même la pierre,, prétendent-ils,  
Mais la cassure  
Qui traverse la pierre, l'effritement  
Des arêtes de la cassure, la couleur  
Qui n'attend rien, qui ne signifie rien dans la lumière.

### Jacques Roubaud<sup>80</sup>, *ε* (1967, morceaux)

#### 1.1 Premier sonnet

##### 1.1.1 ° [GO 115]

Je ne vois plus le soleil ni l'eau ni l'herbe m'étant emprisonné où nul matin n'a de domaine si  
dans le cube pur de la nuit je distingue d'autres branchages que sur l'arche des pensées je les chasse  
je les cache

n'ont de place que les lampes la division du clair sombre au-devant de moi coupant le visible le peu  
de monde matériellement étendu à plat oui devant moi accessible partout à mes mains

car tous objets d'ici disparus j'ai suscité soleil pour soleil ou pour eau j'ai fait traverser de  
Monceau d'opaque à des soleillements d'ailleurs o soleil en qui j'ai confiance

à quel point vous êtes moi je peux vous montrer à tous dire couleur des bois orange dire rouge et  
être cru soleils réveillés sur ma langue soleils alentour-averses

##### 1.1.2 • [GO 131]

Je vis sans hiver sans lieu nul lieu nul temps n'est plus qu'un autre j'ai cessé d'entendre le bruit  
que fait l'eau aujourd'hui je ne dis pas le monde des bains de fiel je ne dis pas voici des yeux et  
des merveilles je suis soir et neutre

le sentier amour n'a pas été poursuivi le temps collectif n'est qu'un savoir et je sais la formule lourde  
qui m'enserme mais sur le blanc qui se présente je n'écris pas je trouve peu je prends peu dans le  
blanc des villes je me trappe

s'il y a toujours des voyages dont on ne revient pas semblable une fontaine non de sagesse mais de  
signes peut-être est-ce le lieu seulement où je tends

qui ne vise pas le futur la pierre le pactole ni le jeu des arbres ni celui des membres des bateaux  
qui vis sans ciel qui vis sans froid questionnant ou dites-moi ou serais-je

---

<sup>80</sup> 1932-

**Jacques Roubaud, *Chutes, rebonds et autres poèmes simples* (2021, morceaux choisis)**

beckettés  
 dans un miel d'ozone  
 mille passereaux répètent  
 chutes et rebonds  
 mes yeux freinent  
*les pensées dures qui me dévorent*

oui je frousse  
 de la nuit sans date  
 de la nuit pauvre et plate  
 l'herbe m'égratigne  
 majuscule  
*de mon interminable peur*

[...]

*j'ai confiance en la poésie*

grâce à vous  
 votre voix l'impose  
 sans signaler que c'est elle  
 que nous écoutons  
 elle est là

[...]

chaque jour  
 plus proche de ma faim  
 je concentre ma mémoire  
 sur les seuls moments  
 qui m'importent  
*les heures vécues avec toi*

[...]

il nous faut  
 des remembrance  
 of things past qui réconfortent  
 j'en prends dans le sac  
 toujours plein  
*de nos 25 années ensemble*

confiné  
 confit de tendresse  
 pour toi qui affronteras  
 un monde-terreur  
 et je ne  
*serai plus là pour partager*

[...]

des morts douces ?  
 c'est peu vraisemblable  
 aux jours de covid-19  
 la mort est très dure  
 plus que dure  
*ce n'est pas un poisson d'avril*

(avril, I, 2020)

*87 années s'éteignent*

imprécises  
 mes années vacillent  
 je peux tout juste extirper  
 de l'une, incertaine  
 une image

rien ne reste  
 à la fin ne reste  
 qu'image de toi qui reste  
 dans ma tête, reste  
 et le reste  
*a cessé de compter pour moi*

[...]

ces poèmes  
 de forme curieuse  
 que je pose pour tes yeux  
 à chaque jour un  
 ne te parlent  
*de rien autre que ceci : nous*

[...]

à chacun  
 des jours de ces ans  
 que nous avons vu ensemble  
 je voudrais offrir  
 un poème  
*s'il vous plaît, ramenez-les moi*

[...]

**Michel Deguy<sup>81</sup>, *Arrêts fréquents* (morceau, 1990)**

Comprends-tu que c'est une déclaration d'amour ? De même que certaine lumière, la housse de l'aube entre autres, apparie tout en faisant rentrer en elle, les soulevant dans *sa* lueur, toutes les choses qu'on peut énumérer, ainsi le poème à la lueur spéciale de l'éclipse : *l'éclipse de l'être* rend visible et le tout (choses nommées en partie donnant sur le tout) et la lumière : le langage.

Je parle de ce matin bleu léger frais d'automne, en bleu adorable, et de chasse et d'échassier, cette saveur pour soi, hors tout mais faisant un tout, disjoint et diminutif. Comment le perdrons nous ? Il faut nous en priver.

**Michel Deguy, « *Étant donnée*<sup>82</sup>... » (1993)**

Étant donnée toi par mes soins trilobée Moi  
Tige soignée de tes mains  
L'haleine requérant un mot qui t'invagine  
Je est un autre je aimant celle-ci  
Par celle-ci un autre je simulant le semblable

Être un être qualifié comme un enfant  
Bordé d'attributs de ta bouche  
Aimant la supplication des langues remuantes  
Le contrevent des faces liées à contresupplie  
Ou la greffe de délices quand ton dos me regarde

Le poignet gauche évidait l'aine  
L'étang nu de la sueur fraîchissait  
T'ai-je abandonnée  
Moi l'axe de l'assise  
Toi le jardin suspendu

**Michel Deguy, *À ce qui n'en finit pas* (1995, incipit)**

*à ma femme disparue en mort  
le 17 janvier 1994  
Pâques – juillet 1994*

Il y a donc deux chagrins d'amour.

Le deuxième est celui de la séparation irrémédiable, après la vie, quand l'amour s'est tellement transformé au cours des décennies, contrarié, palinodique, qu'on se demande si c'est le même.

« Pour les tristes aussi la mort a eu lieu. »

Je découvre, comme le *quidquid progredior* de Tite-Live au bord de l'océan sans frontières, que j'ai tant cité, l'étendue peu à peu de ma tristesse ; je descends dans l'insondable, giration dantesque. Je descends.

Elle a passé ; elle est passée ; elle a passé, l'épreuve.

Elle est reçue par la mort. Je descends.

Et comment je remonterai sa vie passée, notre vie, sa hantise sur mon dos – ce lambeau d'allusion orphique – je ne sais. Mais je ne craindrai pas de me retourner sur elle, sur nous, car je sais que je ne la remonte pas vivante.

---

<sup>81</sup> 1930-2022.

<sup>82</sup> *Aux heures d'affluence*, 1993.



Michel Deguy, « Tu ne tueras point » (2003)

*En mémoire de Léo Ferré le 14 juillet 2003*<sup>83</sup>

Tu ne tueras point  
Ni tes camarades de classe, ni tes profs  
Ni les voisins tu ne tueras point ni  
à Srebrenica ni à Tel-Aviv ni à Jenine  
Ni parce que Dieu t'attend en buvant sous la treille  
Ni pour ta patrie ni pour tes idées  
Tu ne tueras point  
– « point » veut dire  
Tu ne tueras pas du tout

Tu ne tueras pas le préfet Érignac  
Sous aucun prétexte pas même celui de la gloire  
oubliée de Paoli  
Ni parce que Dieu t'a donné le lopin  
Au lendemain de la Genèse  
Ni parce que Mahomet et son âne  
Ont quitté la terrasse sous les ailes de l'ange

Tu ne tueras pas pour le tiroir-caisse de la  
boulangère  
Ni pour le chant de ton accélération à 3 grammes  
5 d'alcool  
Ni pour la plage des souteneurs retirés sous les  
tropiques  
Tu ne tueras ni pour jouir  
Ni pour te venger  
Ni parce que « tu le vaux bien »  
comme te le serine L'Oréal

avec tes 300 000 ans tu n'as plus l'âge  
De faire le malin  
Ni parce que les odeurs du voisin traversent le  
palier  
Ou que le Dieu d'en face à une trompe  
Tu ne tueras pas  
Non parce que ce fut écrit sur la pierre  
Mais parce que tu te le dis à toi-même  
Soudain en plein cœur  
Et qu'on te le dit : c'est mieux de ne pas tuer,  
Crois-nous

Tu ne tueras pas même le hérisson qui passe lent  
Et pas même le pigeon de Saint Sulpice et  
Pas non plus le phoque poilu ni le rhino érotique  
Ni l'éléphant qui prend toute la place  
Ni la civette gastronomique

Tu ne tueras point  
Parce que ceux qui te hurlèrent de tuer  
Sont plus crétins que ceux qui disent non  
Tu as l'âge de la raison pour le comprendre  
L'âge de la désobéissance selon Arendt  
Tu agiras par toi-même et rien de bon  
Ne te commande ça

Parce qu'il n'y a pas de sous-homme  
Et n'y en eut jamais  
Parce qu'il n'y a plus de Voix qui tombe de là-  
haut  
Ni de balance avec un plateau pour la vie  
éternelle

Parce que le mort ne crie pas vengeance  
Et d'ailleurs ne crie rien parce qu'il n'existe plus  
Parce que tu n'en as pas besoin pour « faire ton  
deuil »  
(ce cliché accablant de restes freudiens à la télé)

Parce qu'on ne refait pas sa vie  
Parce que tu n'es pas même un autre

Parce que tu « ne daignes rien voir »  
Rien d'autre que le vortex des nébuleuses

Parce que c'est le premier et le dernier  
Et le seul commandement.

---

<sup>83</sup> Dixième anniversaire de la mort de Léo Ferré.

Jean Ristat<sup>84</sup>, « Le Feu » (*Tombeau de Monsieur Aragon*, 1983)

II

C'était dans la nuit du vingt et trois au vingt et  
Quatre en décembre avant que le jour ne se rende  
À la ténèbre dans la chambre au volet clos  
Depuis combien de jours obstiné gardais-tu  
Les yeux fermés semblait-il sourd à nos paroles  
Des femmes te veillaient attentives et douces à  
Tes lèvres un jeune homme presque un enfant encore  
L'après-midi avait cherché sur ton corps  
Des veines enfouies comme des violettes  
Dans un miroir où l'ombre flamboie le cœur  
À ton poignet ne tresse plus de collier  
Ô vagues comme des perles une à une chues  
Et ma main dans ta main je t'appelle et ma bouche  
Contre ton oreille je veux te retenir  
Ne t'en va pas ne t'en va pas reviens vers nous  
Égarés comme des enfants dans la forêt  
Des ombres aiguisées comme des couteaux  
Ô père à qui toute parole est refusée  
Quel roc dans ta gorge retient le souffle qui  
Porte les mots quel enchantement nous dérobe  
À ta vue déjà les jambes bleussent et  
Le ventre alors elle se sont penchées vers  
Toi dans la clarté des lampes baissées  
Rien n'y faisait pas même la tendre prière  
De chasser l'intrus dans ta poitrine et tes vains  
Efforts ponctués par les sourcils comme des  
Virgules c'est la fin murmura-t-elle en se  
Retirant alors je me suis agenouillé  
[...]

Jean Ristat, *La Mort de l'aimé* (1998, extrait)

[...]  
Tu n'es pas sûr de m'aimer mais qui peut le dire  
Qui sait jamais l'amour et son secret perdu  
Onze heures la pierre a des éclats volés  
je suis tout nu quand tu t'en vas et j'ai si froid

Le temps me manque et me déchire et mon désir  
Sans durer le plaisir hors de ses gonds le dire  
Entre les cuisses la poursuite et la fuite  
Feinte la plainte ou glisse la main disjointes

Le temps affûte ses couteaux bat le ciel comme  
les ailes d'un moulin fou ses bras un courant  
D'air claqué la porte Ô tendre la corde attendre

---

<sup>84</sup> 1943-2023.

Qu'on entre et tue mourir ne suffit donc pas

Il faudra apprendre la longue patience  
Des jours de l'autre côté de la mer l'Afrique  
Tout baiser est toujours un baiser volé  
Toute caresse la promesse de la nuit

J'ai dit à l'océan couche-toi à mes pieds  
Prête-moi ton rythme éternel tes casseroles  
D'aluminium et tes tam-tams en peaux de bêtes  
Aux nuages les gris-gris pour fuir les démons

J'ai dit aux déesses donnez-moi des aiguilles  
Du fil de soie pour réparer l'irréparable  
Ô qui m'entend sur la terre et dans le ciel  
Je ne chante que pour l'amour contre la mort

Mon cœur mon cœur comment te retenir encore  
Quels mots inventer pour la blessure du cygne  
Sur son lit de cendres quels rubans dénouer  
Et tout ce temps perdu dans les rétroviseurs

[...]

**Olivier Barbarant<sup>85</sup>, « Ode à Bérénice » (extrait, 1998)<sup>86</sup>**

Le siècle n'a plus de place pour le surplis des toges  
Tant mieux je ne referai pas l'élégie aux « hélas »  
Et ni le triste amant à son rêve accroché parlant splendidement  
D'un orient désert où le cœur seul s'ennuie

Bérénice aujourd'hui dort dans l'or jeté à pleines poignées par les spots  
Sur le théâtre de notre place et qui traverse nos rideaux  
Bleus à la nuit lumineuse comme un faux jour  
Et je brise sans fin des mots qu'une flamme parfois en sorte  
Qui réchaufferait son sommeil mettrait des lilas sous ses draps  
Des morceaux d'ambre dans ses rêves

Qu'est-ce qu'on tient entre ses bras quand on les ferme sur la douceur  
Un corps dans l'ombre un peu plus lourd comme si les songes pesaient  
La flaque des yeux refermée qu'est-ce qui jaillit quel trésor  
S'avoue dans un autre  
Simplement

Je n'ai pas d'autre question  
Je n'ai jamais rien dit d'autre je n'ai jamais  
Rien fait d'autre que de mesurer l'évidence  
Surpris chaque fois à l'ovale exact d'un visage  
À la ronce des cils la pâle ogive d'un front

---

<sup>85</sup> 1966-

<sup>86</sup> *Odes dérisoires*.



**Claude Ber<sup>88</sup>, « Ce qui reste » (*La mort n'est jamais comme*, 2004)**

Ce qui reste parfois je l'appelle poème  
car toujours le poème n'est que  
ce qui reste une fois que  
après que  
avant que  
ou alors il ne reste rien  
ce qui reste de mémoire dans le corps et ce qui reste de mots pour dire une fois tu  
l'emballement des mots qui s'écoulent  
– peut-être par défaut mais c'est le mot qui me reste –  
comme  
d'ici où j'écris sans savoir ce qui va rester ou même s'il va rester  
comme  
par exemple quand une fois déserté et déshabité – enfin – le nom  
il ne reste que  
ce qui reste de la soustraction  
– quand écrire est soustraire et par ce retrait saisir –  
ce peut être  
parfois  
ce qui reste de la poésie

Quant à ce qui reste du poème ou s'il en reste, il m'arrive de m'en inquiéter comme d'une  
parole de ma mort tout en sachant qu'elles sont indifférentes cette parole et ma mort point.  
Je m'en inquiète par sursauts du corps et de la conscience, mais jamais autrement. Sinon la  
colère m'envahit comme si me menaçait cette asphyxie que provoquent les systèmes avec  
leurs orthodoxies et leurs anathèmes. Cela est sans doute injuste, mais tant pis. J'ai préféré  
les mystiques aux dévots et le silence aux dogmes. Si bien que je profère peu de paroles que  
je ne rature aussitôt après jusqu'à ce qu'il n'en reste rien ou presque rien. Cette lacération de  
beaucoup de ce que je dirais et cette douleur c'est ce qui reste de mon histoire avec la  
philosophie. Quelques fragments de cahiers de Wittgenstein et la définition spinoziste du  
bien comme augmentation dans l'être et du mal comme diminution dans l'être,  
c'est ce qui reste  
avec le poème  
avec le poème sur tout  
comme un essai très difficile très prudent de  
réconciliation  
tant je redoute ce qui se dit de et ce qui se dit sur  
comme un essai de parole  
qui cesse de  
et cette cessation  
ce qui reste une fois que cesse la tyrannie de la parole  
je l'appelle poème

[...]

---

<sup>88</sup> 1948-

**Dominique Fourcade<sup>89</sup>, « En laisse » (2005)**

ces quelques mots sont liés à la photographie d'une scène désormais inscrite au répertoire de notre temps, scène d'une criminalité destinale, où une soldate américaine tient en laisse un prisonnier irakien couché nu, sur le flanc, à même le sol  
avec un détachement qui ajoute à la perpétration  
et ni la stupeur, ni la répulsion ni l'attrance qu'on éprouve  
ni les syllabes ne savent où aller

des trois c'est lui l'humain je suis la laisse – elle est absolument sans style, une non-humaine ? sans doute il faut un lien entre l'humain et cela, je suis cette laisse en vérité je suis lui et la laisse et elle abominablement pas moins humaine que lui, c'est même à cela que sert une laisse  
à promener  
les deux bords terribles qui s'échangent sans cesse  
excusez l'autorité amoureuse avec laquelle je dis cela

ce qui précède (ou ce qui suit peu importe) peut se lire ainsi : je suis né en laisse je l'ai toujours su  
mais c'est bien d'en avoir une photographie

humanité, qui es-tu pour me manquer à ce point  
qui suis-je, pour que tu me fasses à ce point défaut  
et s'il faut décoller d'horreur je le ferai je l'ai déjà fait de bonheur

c'est ma laisse  
ta laisse  
sa laisse  
notre laisse  
votre laisse  
leur laisse  
c'est moi laisse

[...]

Désormais je ferai tout comme un chien  
c'est un honneur pour moi une promotion  
je ferai de la prose des verts comme un chien  
je te mordrai les seins dès que tu me lâcheras  
et je me lécherai le sexe, n'ayant pas de main  
je filmerai de courtes vidéos digitales  
cani  
nes  
un soi se donne comme porc  
je suis au courant d'une fusillade je suis fusillé j'improvise et je n'improvise pas mes conjugaisons  
temps indéfendables  
je suis au courant de solitude le plus désirant de solitude le plus implorant de n'être pas seul  
nous me menacerons

---

<sup>89</sup> 1938-

follement heureux de t'avoir tué moi  
à tous et à moi chien à moi-même j'ai fait croire que tout dormait dans la cellule  
en préparant mon évasion de doublure  
mais j'emène avec moi la laisse, et mon poignet et mon cou  
et la soldate du cauchemar en cas de besoin de réalité

couvert de bleus  
et me frappant  
ô mon amour serré si fort  
contre moi qui suis un chien d'amour  
au point de se dissoudre dans cette étreinte incompétente  
resté (laissé)  
avec  
réel  
hagard  
mon os  
resplendissant  
atroce  
autour du cou duquel

en courtes passes de prose :

lui en une et elle en quatre c'est tellement dur pour le poème de la laisse en sanglots, c'est d'une extrême violence pour l'ensemble des protagonistes d'ailleurs, je sais ce qu'il y a d'indécemment à utiliser en couverture du texte cette photographie pleine de hurlements et de vomissements, mais elle lui colle à la peau il ne saurait s'exposer sans elle, s'écorcher sans elle, même si elle doit couvrir son murmure ou le défigurer, j'entends les battements chronométriques de millions de cœurs désignés, affolés parce qu'ils sont pris dans une période plus vaste, elle-même chronoamétrique, cœurs aux rôles interchangeables, j'entends le mien qui est celui de quiconque regarde l'image et n'en reviendra jamais, et puis, je le découvre et le découvre encore, un flash est intégré à la torture telle une dégradation suprême, produit d'appareils faciles, flash qui n'a rien à voir avec le fait qu'on est en milieu sombre, ni avec le fait qu'on est en milieu clair, mais est lié à une défonce contemporaine, avec impassibilité, oui la torture exige désormais sa photo, image où elle culmine, et c'est en la prenant qu'elle s'éclate et s'envoie en l'air, sperme de torture, pauvre flash qui donne à l'image son écrasement son asphyxie, son grain qui est peut-être le grain même de notre époque, tandis que nous ne sommes que vomissements, hurlements et sanglots, je dis peut-être parce que je ne sais pas trop, je sais seulement un whoosh de mort à l'instant de l'envoi  
dans mines ténèbres  
à ça j'accède  
et je manque quand je dis que je ne sais pas trop

[...]

**Alain Duault, « Van Gogh » (*Les sept prénoms du vent*, 2013)**

Quel regard dans la nuit étoilée quand il marche se hâte  
Au milieu des tournesols qui s'effacent sous le ciel doré  
Il traverse un champ de blé à midi un champ de blé vert  
Un champ de blé avec bleuet car il traverse les couleurs  
Il regarde ses souliers salis sur la terrasse du café le soir  
Il aime le café de nuit le ciel nocturne et la maison jaune  
Et tout ces tournesols en champs dans un vase ou séchés  
Les iris aussi et les pruniers en fleurs les roses sauvages  
Il aime marcher sur la route avec un cyprès et une étoile  
Jusqu'au champ de blé aux coquelicots qui éclairent  
Le ciel jaune où il se regarde sous le soleil vieil homme  
Triste où il se regarde au chapeau de paille se regarde à  
L'oreille mutilée à l'oreille bandée au chapeau de feutre  
Se voit sur le champ de blé aux corbeaux dans ce miroir  
La couleur

**Alain Duault, « La chanteuse » (*Les sept prénoms du vent*, 2013)**

Elle est plus nue que nue et mes oiseaux sont sur ses lèvres  
Quand elle retourne l'intérieur de son corps comme un gant  
Pour qu'une reine advienne trop belle folle et qui va mourir  
Ou pour un page une fée une femme rêvée celle chaque soir  
Autre qui vole sur son souffle ploie et enroule à ses épaules  
Une écharpe de mots que la musique affole et colore et fait  
Briller ici comme un vol énorme d'hirondelles dans un ciel  
Excessif dans les bras du théâtre je la regarde elle est à ceux  
Qui la regardent et l'écoutent sa bouche et ses seins ouverts  
À tous les vents du désir à la résonance des murs aux dièses  
Qui font battre son sang dans les veines de tous les hommes  
Elle a tous les pouvoirs elle a les hanches courbes et quelque  
Chose comme des larmes elle a sur les lèvres tout ce qui est  
Brutal et délectable et dans la bouche la plus belle impudeur  
La voix



**Alain Duault, « Baudelaire » (*Les sept prénoms du vent*, 2013)**

À qui pense-t-il en regardant Nadar caché sous la cape noire  
Son regard posé plus loin cet abîme sous son front immense  
À quoi quel désastre si beau qu'on y plonge quelle chevelure  
Quelle détresse au goût de miel intense ce lent désespoir des  
Roses et des choses muettes qui veut être moderne et se lasse  
De tout s'enfoncer dans le spleen et goûte les pommes bleues  
De Cézanne comme un puits d'indécence un voyage lointain  
Dans le vent de sa chambre et ces lits pleins d'odeurs légères  
Comme de longs échos des pluies sales des houles et ces ciels  
Si amers qu'il cherche dans les yeux de toutes celles qu'il dit  
Les soirs impérissables où il s'allonge encore plus chaud que  
Les parfums qui coulent du corps quand il songe à la douceur  
Ou à la volupté Peut-être pense-t-il à ces baisers bleus quand  
Il n'aura gardé que forme et essence divine et à son tour sera  
Une charogne

**Alain Duault, « Catherine » (*Les sept prénoms du vent*, 2013)**

J'ai parfois ce sentiment que je vais mourir sans  
T'avoir assez dit que je t'aime sans que ma main  
Chante au clair de ta nuque posée du soir jusqu'à  
La pluie de l'ombre sans que j'aie épuisé tes yeux  
Et ces méandres des joues qui courbent la lumière  
J'aime tant suivre l'oubli qui déploie tes cheveux  
Cet or foulé aux doigts ce paysage balayé comme  
On chevauche une plaine ma plaine cette chanson  
Des mains tourmentées par le désir je t'ai si bien  
Imaginé que je connais toutes tes peurs ton bruit  
Silencieux et ce rêve de déchirer ta robe sur le soir  
Quand il est déjà temps de te regarder infiniment  
Car il y a tes épaules tes vagues et tes tempête et  
Ce qui fait inoubliable au-delà du jour le visage de  
Mon amour

Pierre Alferi<sup>90</sup>, *et la rue* (2018, extrait)

la pluie glacé poursuit  
chacun dans son impasse  
la berge étroite  
du flux de tôle  
autour des foyers électriques  
les grappes de nous  
venus nous réchauffer les fesses  
ou nous brûler les yeux  
sommes  
d'animaux rationnels  
non-entiers fractions  
irréductibles  
au dénominateur commun  
proche de zéro

trivial tu cours les rues  
en sandales avec ta baguette  
dorée tes sacs on te  
croise parlant cuisine  
relations professionnelles  
organisation domestique  
sport le visage bougé  
lourd de sens des rumeurs  
je te l'emprunte pour cent pas  
sur le trottoir je coule  
mon malaise dans les vaisseaux  
de l'insignifiance  
partagée quand faire barrage  
excède et s'épuise  
le stock des répliques

quel intestin expulse  
les ressortissants  
d'ailleurs  
pourquoi  
au juste un mot  
dirait-il la violence  
« violence » ?  
qui se déploie  
détaillée dans  
les opérations de police

la honte nous survivra  
nos descendants diront  
enjambaient des corps  
longeaient des familles à terre  
pour faire leurs courses  
ou des as du contrôle  
héros de sf  
parleront de l'époque  
où l'on s'est mis à s'entrevoir  
en mesure de chair  
humaine biomasse  
sans dessein net  
et scruteront les figurants  
au drôle d'accent  
d'une série z en costume

[...]

---

<sup>90</sup> 1963-2023.

**Pierre Alfieri, *la sirène de Satan* (2 morceaux choisis, 2019)**

pour voir une infamie  
filmée dont les auteurs  
se sont dissous dans le faisceau  
des preuves (le nombre d'éborgnés  
chez les manifestants  
résulte-t-il de la conception  
de l'arsenal policier  
de la haine des agents  
de la volonté du ministre ?  
dans la zone assiégée  
le nombre d'amputés est-il  
imputable à la longue portée  
des fusils pointés près  
à l'état sanitaire de la bande  
où les plaies se gangrènent  
à la haine des tireurs  
à leur mansuétude ?)  
on détourne les yeux  
puis dans le coin  
du champ la tâche  
translucide apparaît  
sur l'écran sous une lumière  
rasante (si nul  
n'a entrepris de mutiler  
combien y trouvent leur compte ?)

on demande un poème  
sur l'affaissement des chairs  
l'assèchement des peaux  
un poème qui se penche  
sur les taches de la gale  
un autre sur les signes  
précurseurs de la gangrène  
un poème coulant  
épais comme le pus  
un poème lit  
médicalisé  
qui sente l'urine  
un poème qui touche  
la crasse et creuse  
la faim  
qui engourdisse les doigts  
un poème d'épandage  
élémentaire  
liquide  
empoisonné  
gazeux irrespirable  
terreur toxique  
qui serre la gorge  
quand il se consume  
avant l'heure

**Jean Christophe Bailly<sup>91</sup>, « Fin de la visite (le 21 août 2021)<sup>92</sup> »**

Mais de quoi s'agit-il ?  
Mais où sommes-nous ?  
De quel monde perdu sommes-nous les descendants ?  
Ça arrive, ça ne cesse pas d'arriver  
on franchit des cols, on brasse de l'eau, elle est froide  
on avance et rien ne recule  
au contraire tout s'amoncelle  
et la toupie du tout-venant se relance toute seule  
elle tourne dans les couloirs  
le temps, du temps est avalé  
– d'où nous tenons, pouvons tenir qu'il passe  
alors que c'est nous qui passons en lui  
un moment dans le temps, une traversée rapide de l'immobile  
voilà, ce serait juste une visite  
au cours de laquelle nous nous efforcerions  
de tout laisser en place, de ne rien déranger  
un tour de manège ou une pure glissade  
mais, tu le sais bien, c'est le contraire qui a lieu et  
comme dans une forêt après le passage d'une tempête  
tout est chamboulé les chablis sont sens dessus-dessous  
jonchés d'obliques imprévues l'espace  
n'étant plus qu'un repère d'échardes enchevêtrés  
c'est ainsi que ça se présente et sans prévenir  
Les blessures dès lors sont profondes, incisées  
Ni présent ni passé ni futur ne se voit  
Et au lieu d'un fondu-enchaîné qui les relierait en une chaîne propice  
nous n'avons à faire qu'à une sorte de brouillon surchargé de ratures  
copie non conforme et jamais rendue  
devoir de cancre jeté aux orties  
L'ILLISIBLE est devant nous, sous nos yeux, délivrés dans la manne  
une gigantesque déchetterie  
un essaimage de petites cuves, le tri sélectif  
Ayant été perdu de vue depuis longtemps  
Pourquoi jeter ?  
Pourquoi garder ?  
Pourquoi sombrer ?

---

<sup>91</sup> 1949-

<sup>92</sup> *Temps réel*, 2024.